

n'eut pas de suite, non plus que celui de la terre Dufresne.

C'est alors que l'on se dirigea vers la Ferme des Prêtres ou Fort de la Montagne pour un établissement définitif.

Là, dès 1669, nos missionnaires Sulpiciens avaient fondé une mission pour les sauvages. En 1676 seulement, l'un d'entre eux vint s'y fixer. Cinq ans plus tard, M. de Belmont y construisit une maison et y organisa tout un village, qui fut incendié en 1692, mais reconstruit en pierre, en 1694. Les murs d'enceinte sont garnis de meurtrières et flanqués d'une tourelle à chaque angle. Au centre, s'élève la maison des Missionnaires, en face de laquelle, la chapelle, dédiée à Notre-Dame des Neiges. Un enclos spacieux abrite les femmes et les enfants. Soeur Marguerite Bourgeoys y tient école pour les petites filles.

Les Indiens partent à la fin du XVIIe siècle; et le Fort devient le Château des Messieurs, qui fut embellí et réparé à plusieurs reprises. Telle est l'histoire du site choisi pour la construction du nouveau grand Séminaire.

C'est à la visite, faite par M. Failon, P.S.S., en 1854, que les plans sont soumis à l'assemblée de nos Messieurs, et approuvés le 10 mai 1855. Le 8 septembre de la même année, M. Billaudèle pose la première pierre; et deux ans après, à pareille date, la bénédiction du nouvel édifice s'accomplit par Mgr Joseph LaRocque, coadjuteur de Mgr Bourget, en présence d'un nombreux clergé et des séminaristes, qui devaient faire leur entrée le soir même.

Le bâtiment que l'on vient de bénir comporte un corps de logis central reliant deux ailes parallèles. A l'extrémité de l'aile gauche, vers 1862, il y aura une porte extérieure servant d'entrée et ouvrant sur le parloir. L'aile droite sera destinée à la Chapelle dont l'intérieur n'est pas encore aménagé. En attendant, une chapelle provisoire occupera le fond de l'aile gauche à l'intersection du corps principal,

où se trouvent actuellement la statue du Sacré-Coeur et l'horloge. (Quant au château des Messieurs, occupant la cour intérieure, entre les deux ailes, il sera démoli en 1860).

La maison contient 130 chambres, et il n'y a que 46 séminaristes en 1857, et de 80 à 98, les neuf années suivantes. On y est donc à l'aise. Mais elle allait bientôt se remplir. La guerre est menaçante entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne; et celle-ci envoie à Montréal des régiments qu'il s'agit de loger. Pour cela, on réquisitionne le collège. Vers la fin de 1861 et au début de l'année suivante, les Collégiens trouvent l'hospitalité au Grand Séminaire où ils demeureront jusqu'en 1870. Les séminaristes se contenteront de l'aile gauche du bâtiment et de la moitié du second étage.

Il fallait bien, pourtant, achever la grande chapelle. Dès 1862, les fenêtres sont ouvertes, les plans élaborés, les travaux commencent vers la fin de janvier 1864 pour s'achever en octobre. Tout est prêt, sauf la décoration, pour le 17 de ce mois, jour de sa consécration. La dédicace en est accomplie par Mgr Joseph Larocque, évêque de S.-Hyacinthe, en présence des évêques de Hamilton, Ottawa, Kingston et Toronto. Et dès ce moment les deux communautés peuvent y célébrer les offices du dimanche, chacune se contentant de sa chapelle particulière pour la semaine.

Cette nouvelle chapelle n'avait pas la même orientation qu'aujourd'hui; la façade donnait sur la rue Sherbrooke, et le sanctuaire se trouvait à la place qu'occupe actuellement le jubé de l'orgue; on entrait par le côté, par une porte ouvrant sur la sacristie. La chapelle était voûtée en cintre surbaissé. L'autel, décoré d'une "Cène eucharistique" en haut-relief, se détachait entre deux colonnes à chapiteaux composites supportant un cintre parfait. Un tableau représentant la "Pentecôte", copie de celui de Lebrun qui orne la chapelle du Séminaire de Paris, occu-

paît le mur du fond. Le sanctuaire, plus étroit que la nef, se terminait par deux pilastres cannelés, supportant eux aussi un cintre plus ouvert que celui de l'autel. Enfin les cintres surbaissés de la nef reposaient sur des corbeaux fixés à mi-hauteur des murs entre les fenêtres. Sur les murs, les statues des douze apôtres, posées sur des consoles, surplombaient les stations du Chemin de la Croix; statues et stations ornèrent plus tard la chapelle de Philosophie.

La chapelle de Théologie servait encore aux élèves du Collège, jusqu'en 1884, année de l'achèvement de leur propre chapelle.

Mais on devait faire davantage, au Grand Séminaire, pour la maison de Dieu. Notre chapelle était devenue trop petite pour le nombre croissant d'élèves, et ceux-ci ont à apprendre au Séminaire la science, le goût, l'amour, le sens traditionnel de la beauté qui convient à nos églises et au culte divin.

On ne voulait pourtant pas détruire un temple liturgiquement consacré à Dieu; les murs resteront intacts, la voûte disparaîtra; on aura une basilique couverte en charpente apparente dans le style du VI^e ou VII^e siècles. On prit possession de la chapelle ainsi agrandie et embellie le jeudi-saint de l'année 1907. (M. Thibeault en fait la description dans un article qu'on trouvera plus loin).

Mais reprenons l'histoire de notre Séminaire. Le nombre des élèves allait croissant; il fallut agrandir la maison, et cela, à deux reprises. D'abord, en 1875, on prolongea de 120 pieds le corps principal vers le sud-ouest jusqu'à la salle actuelle des exercices, ce qui donna 80 nouvelles chambres; et ensuite, en 1900, il y eut un nouveau prolongement dans la même direction, qui comporta une salle de lecture spirituelle et 64 cellules. Enfin, dans le soubassement de l'aile Saint-Marc, on installa, en 1909, les religieuses, Petites-Filles de Saint-Joseph, chargées de la cuisine.

Nous avons vu, dans ces lignes, comment l'oeuvre de la formation des jeunes clercs a été fondée à Montréal, et quels en ont été les premiers développements. Depuis lors, elle n'a pas cessé de se perfectionner. A mesure qu'elle s'allongeait, la maison s'est remplie. Les élèves sont venus en grand nombre; maintenant que le Saint-Siège a rendu obligatoire le séjour des séminaristes dans un grand Séminaire, ceux du Canada sont plus nombreux; par contre, deviennent moins nombreux les étrangers, car de nouveaux séminaires ont été construits.

Fidèles serviteurs du clergé

Aux premiers Supérieurs, MM. Billaudèle et Baile, d'autres ont succédé: MM. Larue, Delavigne, Colin, Lecoq, Lelandais, Urique, Dorveaux, Yelle et Lesieur. Chacun avait sa physionomie propre, mais tous ont été animés du même esprit, qui est celui de Jean-Jacques Olier, formé lui-même à l'école de Jésus-Christ, Souverain Prêtre. Aidés de confrères très zélés, dans une grande unité de vue, ils ont travaillé tant qu'ils ont pu au service du clergé. Ils se sont efforcés de préparer pour l'Eglise des prêtres pieux et instruits, ayant l'intelligence des besoins du temps présent, ne reculant pas devant la tâche ardue, et s'oubliant eux-mêmes pour ne voir que Dieu à faire aimer et à faire servir.

Ont-ils réussi, et dans quelle mesure? Dieu seul le sait; mais ils y ont mis tout leur savoir-faire et tout leur coeur. Et ils ont été encouragés par la docilité et la bonne volonté des disciples. On a toujours remarqué le souvenir reconnaissant des anciens élèves, leur attachement sincère au berceau de leur jeunesse cléricale, combien volontiers ils y reviennent prendre conseil de leurs anciens maîtres ou retremper leur âme dans une nouvelle ferveur.

Depuis, le champ d'action du Grand Séminaire s'est élargi. Sans parler de la Faculté de Théologie qui a déjà son histoire, et dont le programme s'est enrichi récemment de nouvelles disciplines, il y a : la formation au vrai chant d'église par les mélodies grégoriennes, le cercle d'études sociales, le bu-

reau des missions, l'initiation aux oeuvres de jeunesse, l'Institut Pie XI, dont d'autres plumes décriront les activités. Tout cela doit contribuer à la formation du prêtre complet et parfait, tel qu'il en faut de nos jours plus que jamais. Et cela, pour l'Eglise et les âmes; à la plus grande gloire de Dieu!

Barthélemy GATTET, P.S.S.

LA CHAPELLE DU GRAND SEMINAIRE

Le jeudi saint de l'année 1907, il y a donc maintenant trente-quatre ans, la chapelle actuelle du Grand Séminaire fut ouverte au culte. Elle remplaçait l'ancienne chapelle devenue trop petite pour le nombre toujours grandissant d'étudiants qui venaient faire leur théologie au Séminaire de Montréal.

C'est la coutume, dans un cas comme celui-ci, de garder dans une nouvelle construction quelque chose de l'ancienne, ne fût-ce qu'une pierre. Ici, il fut décidé de conserver les murs extérieurs, ce qui imposait à l'architecte la largeur du nouvel édifice. La nécessité d'agrandir, avec la seule permission d'allonger vers la rue Sherbrooke et d'élever la voûte, fit chercher à M. Marchand la solution du problème, dans l'application du style le plus ancien de la chrétienté, la basilique romaine. L'idée fut des plus heureuses et permit au jeune architecte d'alors de réaliser le chef-d'oeuvre que nous allons décrire en quelques lignes.

Il est facile d'y retrouver les principales parties d'une basilique antique. Ainsi on arrive tout d'abord dans un vestibule qui présente tout à fait la forme et la proportion du narthex. Les ornements en sont, outre le dallage en marbre, un robuste autel surmonté de la statue de Notre-Dame-des-Victoires, un buste de la Vierge, et un bronze de M. Olier. On passe ensuite par une splendide grille en fer forgé exécutée par Regaudy, pour pénétrer dans le pronaos, sur lequel donne la sacristie, et d'où partent les ministres pour faire leur entrée à travers toute la longueur de la chapelle jusqu'au chœur. Deux énormes bénitiers appuyés sur les massives colonnes de marbre noir qui supportent la tribune de l'orgue

vous avertissent que vous êtes au bas de la nef, d'une longueur de 145 pieds.

Deux autres colonnes de même couleur attirent aussitôt votre attention, parce qu'elles terminent la nef à l'avant, en s'élançant jusqu'au haut de la chapelle, pour soutenir l'arc triomphal de l'entrée du chœur. Tout dans cette nef va maintenant vous arrêter les yeux, depuis la mosaïque du pavement jusqu'à la charpente apparente de la voûte, qui est la couverture par excellence des basiliques. En pin de la Colombie, cette charpente à la décoration fine et discrète vous repose de ces plâtres ou de ces toles gauffrées, auxquels sont parfois obligés de se résigner les architectes.

Examinons un peu les murs qui sont revêtus de pierre de Caen, dont la blancheur de pur calcaire n'est qu'une des très avantageuses qualités qui la recommandent. Elle s'offre très tendre au ciseau, mais elle durcit avec l'âge et gagne en solidité à mesure qu'elle vieillit. Six baies ou fenêtres de chaque côté laissent pénétrer des flots de lumière, à laquelle cependant de trop modestes verrières ne réussissent pas à donner ces chaudes couleurs qui se marieraient bien dans la longue nef si élancée. C'est dans les travées que sont sculptés les groupes du chemin de la croix.

Des deux côtés de la nef trois rangs de stalles en chêne massif se font face, et il faut les voir remplies de leurs trois cents séminaristes en surplis immaculés pour en apprécier l'heureuse disposition. Quel recueillement lorsque règne le silence, quelle douceur lorsque l'orgue se fait entendre, mais surtout quelle richesse de prière lorsque les mélodies grégoriennes s'échappent avec enthousiasme de ces

trois cents coeurs! Oh! la bénie atmosphère!

Nous montons maintenant par 6 degrés de marbre jusque dans le chœur, qui se confond avec l'abside de la basilique. Dans celle-ci d'ordinaire tout converge vers le trône de l'évêque, car c'est autour de lui que viennent se placer les prêtres et les diacres, qui n'existent et n'agissent que par lui et avec lui. Le pontife accomplit une partie des cérémonies de la messe en restant avec son clergé au fond de l'abside, sans venir à l'autel, qui ne doit pourtant pas le cacher aux yeux des fidèles. C'est pourquoi, dans une basilique, l'autel paraît toujours de dimensions restreintes, mais il est par contre richement orné d'une voûte d'abri portée sur quatre colonnes, qu'on appelle ciborium. La décoration du ciborium n'est non plus jamais trop belle.

Dans notre chapelle, il n'y a ni cathedra, ni presbyterium, puisque le clergé occupe toute la nef, et c'est ainsi l'autel seul qui devient le centre d'attraction de toute l'église. Malheureusement, il attend encore son complément nécessaire, le ciborium, ce qui nous le fait trouver un peu grêle. Mais il n'en est pas moins digne de notre admiration. La table repose sur quatre solides colonnes de granit, et le devant est agrémenté d'une riche mosaïque à fond d'or. Il n'y a pas de rétable. Les chandeliers et le tabernacle en constituent le seul ornement, et sont du meilleur goût.

Les somptueuses basiliques européennes auxquelles nous aimons à nous reporter ont leur abside décorée d'une mosaïque, qui est peut-être ce qu'elles offrent de plus grandiose. Notre chapelle n'a pas ce luxe papal, et la voûte de l'abside comporte une toile de l'artiste St-Charles, dont le sujet nous est cher, puisque la scène reproduite par le peintre n'est autre que la Présentation de Marie au Temple de Jérusalem.

Chaque année, le 21 novembre réunit au Grand Séminaire pour la fête patronale un grand nombre

d'anciens élèves de différents diocèses. On chante l'hymne: "*Quam pulchre graditur filia Principis*", qu'on nous a conservée de l'Office de la Présentation, propre à Saint-Sulpice. "Que sa démarche est belle, à la fille du Prince, dans sa hâte de franchir le seuil du Temple!" Tels sont les premiers vers de l'hymne dont la mélodie vous reste si profondément empreinte dans l'âme, tels aussi ils semblent à jamais fixés sur la toile. Vous voyez Marie, la tendre enfant de trois ans, qui abandonne ses parents Joachim et Anne, pour s'élançer vers le représentant de Dieu qui lui ouvre ses bras. Il n'y aurait qu'elle dans tout le tableau, et l'on verrait le sujet tout entier, tant son allure est enfantine, dégagée, toute pleine d'élan surnaturel. Son pas léger, ses petits bras qui se tendent, son regard qui la précède, la joie qui rayonne de tout son corps, l'attrait qui la soulève et l'emporte, l'effacement de tout ce qu'elle quitte et l'éclat de ce qui l'attire, tout nous fait comprendre la perfection de son offrande et l'enthousiasme avec lequel elle l'accomplit. Oui, cette toile nous fait bien oublier l'absence de la riche mosaïque que d'aucuns désireraient, mais où une disposition plus symétrique des personnages, qui est de règle dans ce genre de composition, n'arriverait pas à nous émouvoir aussi sûrement.

Voilà certes une chapelle que peu de personnes connaissent, en dehors du clergé, et qui pourtant mérite l'attention. Elle fait l'honneur de son auteur, qui l'a longuement et amoureuxment travaillée. Elle offre à nos cérémonies liturgiques et au chant grégorien un cadre qui a la valeur d'un lien toujours vivant avec toute la tradition chrétienne. Elle nous fait voir une réalisation concrète du "*Dilexi decoram domus tuæ*", et on est toujours sûr d'y prier dans de la beauté.

Ethelbert Thibault, P.S.S.

LE COLLEGE DE MONTREAL

M. Pierre Deguire, le supérieur du temps, dans un discours prononcé en 1885, devant 1200 anciens élèves, parle ainsi des débuts du Petit Séminaire: "Vous le savez, messieurs, à l'époque de la fondation du collège de Montréal, l'avenir du Canada français et catholique apparaissait à l'horizon sombre et menaçant. C'était le lendemain de l'acte qui nous faisait passer sous la domination anglaise. L'éducation était dans l'état le plus précaire et le plus inquiétant. Le recrutement du clergé par les prêtres venus de France ne pouvait plus se faire. Les RR. PP. Jésuites, ces éducateurs si habiles et si dévoués, traqués par les parlements de l'Europe au XVIII^e siècle, allaient bientôt être renversés par le flot toujours grossissant de la tempête. Leur collège à Québec, sans être détruit, avait cessé d'exister et un autre essayait de le remplacer. Un grand nombre de familles françaises retournaient dans leur patrie et c'était la classe la plus élevée et la plus instruite. Le pays sortait à peine du chaos d'une guerre longue et désastreuse et se trouvait en face d'une crise des plus terribles".

C'est au milieu de ces circonstances pénibles, en effet, que M. Jean-Baptiste Curatteau de la Blaiserie, originaire de Nantes, et prêtre de Saint-Sulpice, ouvrit son collège, au printemps de 1767, dans une petite annexe de son presbytère, à la Longue-Pointe, près de Montréal. Et de loin, quand on considère les admirables développements de son oeuvre, M. Curatteau fait figure de sauveur, et c'est à juste titre qu'on l'a surnommé "le père de la jeunesse, la colonne de l'éducation, le sauveur de la patrie". Mais

son entreprise ne se fit pas sans difficultés et sans critiques. "On le tournait en ridicule, nous dit une chronique du temps, et on prétendait qu'il ne pourrait réussir. On craignait que son établissement ne fût du tort au Petit Séminaire de Québec. N'était-ce pas assez d'un collège, disait-on, dans un pays pauvre et de population si peu nombreuse?" Mais, M. Curatteau ne se laissa pas décourager. Il s'adjoignit quelques maîtres pour l'aider dans son oeuvre et il se trouva bientôt un nombre assez considérable de jeunes gens qui donnèrent quelque réputation à son pensionnat. Il dut se mettre à l'étroit dans son presbytère pour y loger les élèves que l'annexe ne pouvait plus contenir et on finit pour le secondé de tous côtés.

A la mort de M. Curatteau, en 1790, le collège avait déjà subi un premier déplacement. A cause du nombre toujours grandissant des élèves et à cause de la distance de la ville surtout, on avait dû quitter, au bout de six ans, le presbytère de la Longue-Pointe. Le nom de M. Curatteau, donné à la rue qui longe le nouveau presbytère, et une statue du Sacré-Coeur, érigée en 1915 par les soins de Mgr Georges LePailleur, un ancien élève, rappellent seuls aujourd'hui les humbles commencements du collège de Montréal.

Au château de Vaudreuil

Le changement de local se fit en 1773. L'ancien château de Vaudreuil, rue Saint-Paul, à Montréal, fut mis alors en vente et les marguilliers de Notre-Dame, aidés par le Séminaire et la population tout

entière, l'achetèrent pour la somme de £19,500 et l'offrirent à M. CuratEAU, qui s'y transporta aussitôt avec ses élèves. Il y en eut plus de 100 dès la première année, et le nombre s'accrut jusqu'à 150, vers 1800. C'est là que Mgr Plessis fit ses humanités et qu'il enseigna, autour de 1780, les classes de Belles-Lettres et de Rhétorique. La maison portait alors le nom de Collège Saint-Raphaël, qu'elle garda jusqu'à l'incendie de 1803. Le collège fut détruit alors en entier ainsi que l'ancien couvent des Jésuites et tout le quartier, devenu depuis la place Jacques-Cartier et le champ de mars.

Les élèves durent alors se réfugier au Séminaire de Notre-Dame, comme avant 1767, et il fallut trois ans pour reconstruire, cette fois en dehors des murs du vieux Montréal, dans le prolongement vers l'ouest de la même rue Saint-Paul, un peu plus loin que la rue McGill actuelle, sur les bords d'un ruisseau bientôt surnommé le Styx par les élèves. Le nouveau bâtiment, tout en pierres, avait grande allure et servit plus tard de modèle à Nicolet et à Saint-Hyacinthe. "Ce collège ferait honneur à une grande ville d'Europe, et est supérieur de beaucoup à plusieurs établissements de la même espèce, qui ont de la réputation chez nos voisins des États-Unis", écrivait M. Viger, un ancien élève de cette époque. La maison, en effet, était entourée de jardins, de vastes cours de récréation, abondamment pourvue de jeux, et les élèves eurent beaucoup de peine de la quitter, en 1861, quand on la réquisitionna pour loger les troupes venues de Londres, à cause de la fameuse affaire du navire *Le Trent*, qui faillit mettre aux prises l'Angleterre et les États-Unis.

A l'ancien Fort de la Montagne

Cette fois, c'est au Grand Séminaire, construit depuis 1857 sur les flancs de la montagne, sur les lieux mêmes de l'ancien fort établi pour

les Indiens en 1676, que les élèves se réfugièrent. Le changement se fit autour de Noël et les élèves eurent alors des vacances du jour de l'an pour la première fois dans l'histoire du collège. Les grands et les petits séminaristes se tassèrent tant bien que mal, jusqu'à ce que le collège se fût lui-même construit, à côté et dans le même style que le Grand Séminaire, en 1870. C'est là qu'il se trouve encore, parmi les beaux arbres, les jardins et les cours.

Le développement merveilleux de l'oeuvre de M. CuratEAU évoque naturellement le souvenir de ceux qui en furent les auteurs. Ce qui frappe d'abord à ce sujet, c'est la disette des professeurs, au moins jusqu'en 1794. Elle fait ressortir d'autant plus l'audace et le dévouement du fondateur qui inaugure sa maison à un moment où les prêtres sont débordés par le ministère et où l'Eglise doit penser d'abord à guérir ses blessures et à réparer les ruines causées par la conquête. Malgré 140 ordinations faites au pays, de 1766 à 1794, le clergé reste à peu près stationnaire, à cause des nombreux décès. On ne compte que 146 prêtres au pays, en 1790, et il y a alors 75 paroisses sans pasteur. On conçoit que dans ces conditions M. CuratEAU ait eu de la difficulté à recruter son personnel et que très souvent plusieurs professeurs et tous les régents fussent des séminaristes occupés en même temps à l'étude de la théologie.

Une telle situation influença alors grandement l'organisation du collège de Montréal. Le supérieur était en plus économe et professeur et le cours ne durait que quatre ans. "Il semble même, ajoute un historien, que chaque professeur faisait chaque année une classe différente, selon un système de roulement. Quand on trouve, dans un Palmarès, mention de la Rhétorique, les humanités sont absentes: si la 3e et la 5e sont nommées, la 4e et la 6e manquent; et vice versa". Un événement cependant allait bientôt se produire qui devait changer la face des choses et donner au collège de Montréal la phi-

sionomie qu'il a gardée depuis; il s'agit de l'arrivée des "Onze".

Précieux apport des "Onze"

On désigne ainsi un groupe de onze sulpiciens déportés par la Révolution française et à qui l'Angleterre permit de se rendre au Canada en 1794. Il y avait parmi eux M. Roux, futur supérieur de S. Sulpice à Montréal, deux prochains supérieurs du collège, MM. Chicoisneau et Roque, et quatre professeurs, qui se firent dans la suite une grande réputation, MM. Rivière, Houdet, Satin et Thavenet. Ce fut comme une infusion de sang nouveau pour le collège de Montréal.

Le cours d'alors était calqué sur celui de Québec, donné par les Jésuites avant la conquête. Il eût été d'ailleurs imprudent d'en pratiquer un différent, puisque, par la force des choses, les élèves de Montréal devaient aller compléter leurs études à Québec. Les nouveaux venus ne révolutionnèrent rien cependant. Natifs de Lyon, pour la plupart, et peut-être aussi anciens élèves du Collège de la Trinité, tenu par les Jésuites dans leur ville natale, ils furent vite au courant des études et se contentèrent de les renforcer, surtout M. Houdet, en Philosophie, et M. Rivière, en Rhétorique. Ils y restèrent l'un et l'autre pendant plus de vingt ans, inaugurant ainsi la longue théorie des professeurs de carrière, qui ont tant contribué au succès des études et à la réputation du collège de Montréal.

Avant et depuis cette époque surtout, les études n'ont jamais cessé de s'y améliorer. On trouve, par exemple, deux professeurs d'anglais au collège en 1790, on y possède un cabinet de physique dès 1799, et les mathématiques sont inscrites au programme à partir de 1790 également. Une école anglaise attenante au Collège posséda même une classe de commerce autour de

1796. Et cette école était si florissante, écrit encore Mgr Hubert, que les écoles protestantes furent obligées de fermer leurs portes. Elle est disparue depuis 1830 et avec elle la classe de commerce, mais l'anglais, les mathématiques et les sciences n'y ont pas perdu pour autant. Ces trois matières tiennent plus que jamais une place honorable dans les programmes du Collège, et les élèves qui veulent s'y appliquer pendant six ans les possèdent assez bien à la fin de leur cours. C'est ainsi que cinq d'entre eux occupaient, il y a quelques années, le premier rang dans les cinq années successives de l'École Polytechnique de Montréal. Quant aux langues grecque et latine, on s'est appliqué surtout à en perfectionner les méthodes d'enseignement. Car la valeur de l'humanisme dépend bien plus des méthodes que des programmes ou, si l'on veut, c'est à la fois une question de programmes, de professeurs et de méthodes. Il faut y ajouter la religion et la discipline, qui se traduisent l'une et l'autre, dans un collège, par le règlement.

Premier but de la maison

Le règlement du collège de Montréal est celui d'un Petit Séminaire. Le premier but de la maison a toujours été et demeure encore celui de préparer les jeunes gens à l'état ecclésiastique. Mais on n'a jamais refusé, comme s'exprime un prospectus de 1880, "les jeunes gens laïques qui acceptent l'esprit et la règle de la maison". Par la force des choses cependant, le règlement du collège s'est transformé, mais lentement, car la tradition, si forte à Saint-Sulpice, est là plus qu'ailleurs peut-être immuable. Il y a eu progrès tout de même. C'est ainsi que le prince-albert d'autrefois a fait place, en 1905, au simple habit carré, plus commode et moins dispendieux, et que le képi rond avec monogramme du collège n'est plus de rigueur depuis dix ans. La

nourriture des élèves s'est notablement améliorée aussi et le soin des dortoirs et des réfectoires de la cuisine surtout a beaucoup gagné depuis que les soeurs en sont chargées. La plus importante modification peut-être de toutes, c'est le mélange des externes avec les pensionnaires. Les premiers vivaient depuis 1870 dans les quartiers à part et même, depuis 1905, dans une bâtisse séparée, située de l'autre côté de la rue Sherbrooke, en face du collège, et leur contact avec les pensionnaires était réduit au plus strict nécessaire. Mais cette bâtisse vient d'être démolie et les externes font maintenant partie de la maison; personne ne s'en plaint. La plupart d'ailleurs sont demipensionnaires et passent la journée au collège qu'ils ne quittent qu'à 6 heures du soir, excepté trois après-midi par semaine, le mardi, le jeudi et le dimanche, où ils sont libres dans leurs familles.

Pour le reste, le règlement d'autrefois, écrit un ancien de 1880, était à peu près celui d'aujourd'hui, surtout pour les exercices de piété, les réunions religieuses et l'étude du catéchisme. Même les séances se réduisaient comme de nos jours à des fêtes de famille où rarement le public est admis. On fit une exception toutefois, en 1895, pour la représentation d'Antigone en grec, avec les choeurs de Mendelssohn et l'orchestre. Les journalistes du temps témoignent que le spectacle dépassa tout ce qu'on avait osé attendre de nos enfants, et l'un d'entre eux, un Anglais, affirme que ce fut "a thing of beauty". C'est là en effet le souvenir qui en est resté aux heureux spectateurs. Cette tragédie grecque avait attiré tout ce que Montréal comptait de gens instruits et d'artistes. Mais ce fut la seule réunion de ce genre dans l'histoire du Collège. Les autres réunions, qui sont souvent plus impressionnantes par le nombre et toujours plus touchantes par les souvenirs, sont réservées aux anciens.

Couronne d'un brillant éclat

Les anciens du Collège de Montréal sont sa plus belle couronne. Ils étaient déjà nombreux, en 1825, au dire de Viger, "dans tous les rangs et dans tous les états". Même en 1773, dans une lettre à Mgr Briand, M. Etienne Montgolfier affirme "qu'une très grande partie des prêtres qui sont dans ce diocèse ont reçu dans l'Ecole latine du Séminaire les premiers principes de la latinité". Aux fêtes de M. Roque, qui avait été 22 ans supérieur du Collège et qui célébrait son 50^e anniversaire de sacerdoce, en 1835, 500 anciens élèves environ, dont plus de 100 prêtres en surplus, se pressaient dans la nef de Notre-Dame. Et ils étaient plus de 1200 réunis autour de M. Colin et de leurs anciens professeurs, à la grande convention de 1885. A l'occasion du grand banquet offert à M. Henri Garriguet, supérieur général de Saint-Sulpice, en 1910, Mgr Olivier Maurault s'exprime ainsi: "Nous ne parlons pas du menu, mais des hommes de marque qui y prirent part et des paroles que l'on y prononça à l'heure des toasts. Sans énumérer nos évêques et nos curés, nos avocats et nos médecins, nous comptions alors treize juges sur le banc, dont huit ou neuf étaient présents. On fut très impressionné de cette extraordinaire assemblée, et ce fut certainement un bonheur pour ces messieurs du Collège de présenter à leur Supérieur général tant d'hommes d'Eglise ou d'hommes du monde, formés par eux et donnant dans leur vie des preuves éclatantes de l'excellente formation qu'ils avaient reçue." Ce fut un spectacle semblable, sinon plus grandiose encore, qui se répéta en 1934, lors de la mémorable visite du cardinal Verdier, resté, malgré la pourpre, supérieur général de Saint-Sulpice.

L'oeuvre accomplie par les anciens du Petit Séminaire est immense, et il serait facile de faire ressortir le rôle des Plessis et des Lartigue, des LaFontaine et des Cartier, des Viger et des Meilleur,

des Holmes et des Girouard, car on trouve des anciens du Collège de Montréal à tous les tournants de notre histoire et toujours aux premiers rangs. Il s'en est même rencontré six pour fonder des collèges dans cette province, à la suite de leur Alma Mater; aussi bien, la tradition se continue de nos jours, là, comme ailleurs à Saint-Sulpice. "Et la plus douce récompense du Séminaire, disait encore M. Colin en 1885, en s'adressant aux anciens, est de participer comme par droit de famille à l'honneur qui leur ap-

partient et qui est le beau fruit de leurs mérites."

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire du Collège de Montréal. Et si, comme on l'a dit, "notre vrai, notre seul titre de noblesse, dans ce coin d'Amérique, c'est d'être des Français et des Catholiques", il faut reconnaître que le Collège de Montréal aura puissamment contribué, pour sa part, à nous conserver, selon la belle expression de Taine, "la grande paire d'ailes" indispensable à la poursuite de nos destinées nationales.

Jean-Baptiste VINET, P.S.S.

LE SEMINAIRE DE PHILOSOPHIE

Perché très haut sur les pentes de la montagne, le Séminaire de Philosophie est certainement, de toutes les maisons de Saint-Sulpice à Montréal, celle qui pourrait le moins rester cachée; et pourtant, elle est peut-être la plus ignorée du grand public. Bien sulpicienne, à ce compte, puisqu'elle a toujours voulu faire le bien sans bruit.

Vouloir continuellement garder un tel silence et une telle modestie ne cadrerait pas cependant avec le but d'une oeuvre d'éducation, qui devrait toujours se proposer d'étendre la sphère de son influence, pour mieux répandre la vérité. Quoi qu'il en soit, le Séminaire de Philosophie a une petite histoire qu'il convient de tirer de l'oubli.

La fondation

Rattacher les classes de philosophie au grand séminaire, c'était la formule européenne, voire surtout romaine (c'est encore celle du droit canonique); elle ne pouvait que sourire au plus romain, peut-être, de nos évêques canadiens, Monseigneur Ignace Bourget.

Et donc, en 1876, avec l'approbation et les encouragements de l'évêque de Montréal, Saint-Sulpice détacha du Petit Séminaire de Montréal les deux années de philosophie et fonda le Séminaire de Philosophie, dont il confia la direction, d'abord au regretté Monsieur Lecoq, puis, en 1881, à Monsieur Delavigne.

Pendant 18 ans, on trouva un logement pour les philosophes dans la partie est du grand séminaire: des salles et une petite chapelle à part (dans la crypte, sous la grande chapelle), permettant une vie de communauté autonome.

Nouvelle maison

Mais bientôt, les philosophes, trop nombreux, se sentirent à l'étroit dans leurs quartiers. C'est alors que l'on construisit la maison actuelle, un peu plus haut sur la montagne, au milieu des pommiers.

On mit près de trois ans, dit-on, à cette construction; on y célébra la première messe le 8 septembre 1894, dans la chapelle de Lorette; l'entrée des élèves eut lieu 12 jours après, le 20 septembre. Dans la suite, surtout depuis l'entrée en fonctions de M. Gagnon, l'économiste actuel, diverses améliorations, plantations d'arbres, "colline", grotte de Lourdes, gicleurs automatiques contre l'incendie, eau courante dans les chambres, (entreprise qui vient de se commencer), vinrent compléter le cadre primitif.

Et depuis 1894, la vie du séminaire se poursuit toujours dans la "nouvelle" maison, d'abord sous M. Delavigne, jusqu'en 1900, puis sous MM. Louis Lepoupon (1900-1927), Eugène Moreau (1927-1938), et Hormidas Boudreau (1939-1941).

L'enseignement

Le séminaire se fait gloire d'avoir eu, comme professeurs de philosophie, S. Exc. Mgr Joseph Charbonneau, Mgr Philippe Perrier, M. Oscar Gauthier, M. Alexandre Archambault, et parmi les sulpiciens, Mgr Léonidas Perrin, MM. Ernest Savignac, Aurèle Allard, Edouard Gouin, Emile Filion, et bien d'autres encore, auxquels il rend un hommage bien mérité.

L'enseignement des sciences devait être bien fait aussi, avec des professeurs tels que MM. Orban,

Larue et Dupret (une variété de mousses porte le nom de ce dernier). Mais les programmes alors imposés partout étaient loin d'être complets. Cet enseignement, un peu étriqué, s'élargit bientôt sous l'impulsion de Mgr Léonidas Perrin, — qui introduisait courageusement, dans nos programmes d'enseignement secondaire, l'étude de la physiologie animale, comme complètement obligé de la psychologie rationnelle, — puis surtout sous les professorats successifs de MM. Pierre Dupaigne et Wilfrid Labrosse.

Lors de sa séparation d'avec le Collège de Montréal, le Séminaire de Philosophie a hérité d'une précieuse collection de minéraux, constituée par le célèbre abbé Haüy, fondateur de la cristallographie: la maison se propose de la remettre bientôt en valeur.

Quant aux professeurs actuels, ils n'ont pas besoin qu'on les recommande. Notons seulement que le manuel de physique adopté dans presque tous les collèges de la province est l'oeuvre de l'un de nos professeurs, M. Georges Perras, et que, dans l'histoire du chant grégorien en notre pays, notre séminaire se réclame de deux noms, ceux de MM. Louis Lepoupon et Ethelbert Thibault.

Derniers développements

Dans ces derniers 15 ans, trois faits saillants sont venus transformer quelque peu l'aspect intérieur de notre communauté.

D'abord l'admission d'élèves externes, en 1927, à la demande de S. Exc. Mgr Gauthier, et aussi du Collège de Montréal, qui voyait avec peine quelques-uns de ses meilleurs élèves désertir la formation sulpicienne, pour ne pas accepter le pensionnat obligatoire. Ce n'était pas chose absolument nouvelle en

notre maison: entre 1876 et 1901, il y avait eu presque tous les ans 3 ou 4 élèves externes. Mais, comme le remarque un ancien supérieur, "on a discontinué d'avoir des externes, parce que ces élèves obtenaient peu de succès, et que l'organisation manquait pour les faire réussir". A quoi il dut y avoir de nobles exceptions: comme par exemple le dernier externe de 1901, M. Edouard Montpetit.

Dix ans plus tard, en novembre 1937, la S. Congrégation des Séminaires demandait l'établissement en notre pays d'une année préthéologique pour tous les candidats au sacerdoce. Cette mesure ajoutait une année au cours d'études des étudiants en théologie; et comme, normalement, on ne pouvait compter sur le Grand Séminaire, déjà à l'étroit, pour recevoir cette nouvelle année, on eut recours à la philosophie, qui disposait alors d'un assez grand nombre de chambres. Depuis septembre 1938, les préthéologiens font donc partie de notre maison.

Enfin, le printemps dernier, on jetait les bases de l'Ecole Normale secondaire. Le Séminaire de philosophie se montra alors hospitalier, ce qui lui valut l'honneur de posséder l'école chez lui, en octobre de cette même année, et même de lui fournir son premier supérieur, M. Georges Perras, P.S.S., notre professeur de physique.



L'avenir est entre les mains de Dieu. Mais en ce troisième centenaire de Saint-Sulpice, le Séminaire de philosophie jette un regard de fierté sur son passé trop oublié et se propose de faire rayonner toujours davantage la Vérité qui vient de Dieu. C'est sa mission. Et c'est ce que le Christ demande à tous ses disciples: "Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita" (Matt. V, 14).

Jean-Paul LAURENCE, P.S.S.

L'EXTERNAT CLASSIQUE SAINT-SULPICE

Si le mot histoire évoque en vos esprits le récit de luttes prolongées et de succès souventes fois renouvelés, j'aurai bien du mal à vous satisfaire. En fait, jusqu'ici, l'Externat Saint-Sulpice n'a vécu que la période pleine de promesses de l'organisation première et des premiers développements. Fondé en 1927, il entre à peine dans sa quinzième année. Il vit dans le présent et dans l'avenir bien plus que dans le passé.

Dévouement et charité, désir de servir l'Eglise et la Patrie ont présidé à la naissance de cet externat classique. Avant la grande dépression économique de 1929, la ville poussait ses quartiers toujours vers le nord. Son Excellence Mgr Gauthier s'emut des besoins de la population entièrement catholique de ce district. Les Messieurs de Saint-Sulpice voulurent répondre à l'appel de leur Pasteur et décidèrent la fondation d'un collège dans cette partie de la métropole. Encore une fois le clergé s'imposait des sacrifices pour assurer l'éducation d'un groupe canadien-français. Afin de pouvoir fournir au nouveau collège le personnel et les fonds nécessaires, la Compagnie de Saint-Sulpice supprima l'école sacerdotale Saint-Jean-l'Evangeliste qui occupait un bâtiment situé entre le Grand Séminaire et le Séminaire de Philosophie. C'est donc principalement pour faciliter les études secondaires aux enfants du nord de la ville que l'Externat Saint-Sulpice fut fondé.

Martyr natif de Montréal

L'Externat Classique de Saint-Sulpice est né sous le nom de "Collège Grasset", pour plusieurs, il

garde encore ce nom. En plaçant cette nouvelle institution sous la protection du bienheureux Grasset les Sulpiciens voulaient honorer la mémoire d'un ancien Montréalais martyrisé en France.

André Grasset de Saint-Sauveur est né à Montréal, le 3 avril 1758. Dès le lendemain, il était baptisé à la paroisse Notre-Dame. Devenu chanoine du diocèse de Sens où ses parents avaient élu domicile après leur retour en Europe, il dut se réfugier à Paris, en 1791, après la suppression des Chapitres par la Constituante. Prisonnier au Couvent des Carmes, il refusa de prêter le serment à la Constitution civile du clergé, et, le 2 septembre 1792, il fut martyrisé avec trois évêques et cent quatre-vingt huit prêtres par un groupe de révolutionnaires sous la conduite de Maillard. Pie XI a béatifié tous ces héros de la foi le 17 octobre 1926. (1)

Le nouveau collège s'est d'abord installé dans un vieux presbytère et une vieille église de la rue Boucher, et dans une maison voisine, rue Saint-Denis.

Depuis 1929, l'Externat est établi plus au nord, sur le domaine de Saint-Sulpice, à l'angle des rues Crémazie et Saint-Hubert. Le bâtiment qu'il occupe n'est pas un palais; mais il est moderne, solide, complètement à l'épreuve du feu, hygiénique et plein de lumière. Bien que l'édifice ne soit pas encore terminé, il a déjà coûté plus d'un demi-million de dollars.

Le cours complet comprend huit années, dont six consacrées aux

(1) Olivier Maurault, *Le Bienheureux André Grasset de Saint-Sauveur et sa Famille.*

études de grammaire-lettres et deux aux études de philosophie-sciences. En 1939 a été ajoutée une classe préparatoire.

d'été dans le nord des Laurentides, près du Lac Gémont, dans le voisinage de Morin Heights.

Exclusivement voué aux externes

La maison n'admet que des externes. Tout y est organisé en vue de cette catégorie d'élèves. Les jeunes gens peuvent ainsi acquérir une solide éducation religieuse, morale, intellectuelle, sociale et même physique sans se priver des avantages incontestables de la vie de famille. Ce régime contribue très efficacement à développer chez les jeunes des qualités d'initiative et de responsabilité.

Le programme des études de l'Externat Classique de Saint-Sulpice n'a pas voulu être révolutionnaire. Il a simplement voulu essayer, si possible, de répondre sans retard et dans une mesure jugée raisonnable, aux désirs maintes fois exprimés dans certains milieux. Sans compromettre l'enseignement classique traditionnel, on a fait plus large la part de l'anglais, des mathématiques, des sciences naturelles et du dessin. Les philosophes, en plus des classes de lettres et de sciences, suivent des cours de sociologie et d'histoire des beaux-arts, sans oublier l'histoire de la philosophie qui a toujours été au programme.

Il convient aussi de mentionner, parmi les organisations particulièrement florissantes, la J.E.C., une troupe scoutie dont sir Percy Everett disait jadis "qu'elle est comparable à n'importe quelle troupe anglaise", un cercle des Jeunes Naturalistes dont les membres peuvent herboriser à deux pas du collège dans le domaine de Saint-Sulpice, véritable paradis des botanistes, un bureau des missions qui fait sa part pour la grande oeuvre de la Propagation de la foi. Le "Saint-Sulpice", journal entièrement rédigé par les élèves, a fêté l'an dernier son dixième anniversaire de naissance. Pour la période des vacances, le collège a ouvert un camp

En contact avec l'Université

Un ancien supérieur de l'Externat, devenu Recteur de l'Université de Montréal, s'exprimait ainsi lors de la bénédiction du nouveau collège: "Nous aurons d'étroites relations avec l'Université; pourquoi n'accepterions-nous pas ses mots d'ordre, pourquoi n'utiliserions-nous pas la compétence de ses maîtres? N'y a-t-il pas là un idéal capable de nous tenter?" De fait, l'Externat Saint-Sulpice maintient, depuis toujours, dans la mesure où ses finances le lui permettent, la collaboration de quelques universitaires spécialisés.

Depuis six ans, le collège reçoit environ 300 élèves chaque année. En septembre dernier, l'inscription a atteint 348. Le corps professoral compte, actuellement 31 professeurs dont trois sont des anciens élèves de l'Externat; 22 sulpiciens, 3 prêtres séculiers, 1 frère chargé du cours préparatoire et 5 laïques.

Dès le lendemain des premiers examens de Philosophie-Sciences, les dirigeants de l'Externat ont fondé une amicale des anciens élèves. Nous voulons, grâce à ce groupement, garder un contact suivi avec nos anciens et leur fournir la chance de nous offrir des suggestions utiles. Les problèmes qu'ils affrontent, nous voulons les connaître afin de préparer davantage nos élèves à se lancer dans la vie. Nous désirons ardemment la collaboration de nos aînés et nous l'apprécions hautement.

L'Externat demande aussi, avec instance, la collaboration des parents. Un des plus précieux avantages qu'offre le régime de l'externat, c'est précisément de permettre aux parents de participer d'une manière constante et immédiate à la formation de leurs fils. Nous les supplions donc de prendre conscience de leurs responsabilités et nous sommes prêts à ac-

cepter leurs raisonnables suggestions. C'est d'ailleurs pour répondre à leurs désirs que les directeurs du collège ont pensé à l'organisation d'un "Comité des Parents".

Vers l'orientation professionnelle

Bien que nous ne soyons pas prêts à admettre l'opinion ridicule de certaines gens qui prétendent que les collèges classiques ont négligé d'aider leurs élèves dans le choix d'une carrière, nous reconnaissons volontiers que certaines améliorations s'imposent. Pour cette raison un bureau d'orientation professionnelle fut ouvert à l'Externat Saint-Sulpice, dès septembre 1939. Nous voulions utiliser des techniques qui rendent d'immenses services dans les autres pays. Encouragés par le don princier du Kiwanis Saint-Laurent et la sympathie non équivoque du supérieur de l'Externat, M. Aurèle Alard, P.S.S., enthousiasmés par l'accueil bienveillant des autorités religieuses de Montréal et d'ailleurs, secondés par un groupe de jeunes gens qui se livraient à la pratique

de l'orientation depuis quelques années, conseillés judicieusement par les meilleurs spécialistes de la cité, les directeurs de ce bureau rêverent d'une organisation complète, intégrale de l'orientation professionnelle de façon à pouvoir aider le directeur de conscience et l'élève à résoudre le problème de la vocation de la meilleure manière possible. En septembre 1940, le bureau d'orientation professionnelle de l'Externat se dédoublait et l'Institut Canadien d'Orientation Professionnelle offrait ses services aux différents collèges de la province de Québec. Plusieurs collèges de la région de Montréal et de la région de Québec ont déjà bénéficié des services de l'Institut, soit pour classer les élémentaires, soit pour aider les finissants dans le choix de leur vocation.

Telles sont, brièvement exposées, l'histoire, la nature et les espérances de l'Externat Classique de Saint-Sulpice. Ses débuts sont encourageants. Puisse Dieu l'aider à réaliser son idéal, afin que, à l'exemple des autres collèges de la province, il serve la religion et la patrie.

Gérard CHAPUT, P.S.S.
Professeur à l'Externat Saint-Sulpice.

LE COLLEGE CANADIEN

Il y a cinquante-deux ans que le Collège Canadien à Rome a été fondé. Depuis longtemps l'épiscopat canadien sentait le besoin d'une pareille institution au centre de la catholicité, où presque toutes les nations, grandes ou petites, sont représentées. Mais c'est au cardinal Howard, protecteur de Saint-Sulpice auprès du Saint-Siège, que nous devons la première idée d'un collège pour le Canada. L'idée eut vite fait de traverser les mers; et M. Colin, alors supérieur de Saint-Sulpice à Montréal, allait s'en emparer pour en faire son oeuvre et son chef-d'oeuvre. Lui qui voyait grand et loin entrevit tout de suite les immenses avantages qui en viendraient à l'Eglise dans notre pays; une union plus étroite avec le Saint-Siège, un accroissement de bienveillance et de confiance de la part de la cour romaine, le bien du clergé dans la Province et dans tout le Dominion, par l'unité de formation et par des études sérieuses, enfin un centre de ralliement pour les évêques et les prêtres d'un pays immense, tels étaient les bienfaits qu'on était en droit d'attendre de cette fondation. Mais cette fondation, si loin de Montréal, allait nécessiter de grandes dépenses, et le procureur, M. Larue, n'est pas donnant. Qu'à cela ne tienne; M. Colin suggère la vente d'un petit terrain qui avoisine Bonsecours. "Cela, dit-il, nous mettrait en mains plus de cent mille piastres". C'était à peine le tiers de ce que devait coûter l'entreprise, mais beaucoup plus qu'il ne fallait pour acheter d'abord le terrain sur lequel bâtir un collège. Ce terrain s'appelait le Jardin du Grec, parce qu'un Grec de Chio, à l'époque de Clément VIII, y avait récolté le premier céleri

qu'on ait vu à Rome. Il était situé sur le versant sud-est du mont Quirinal, un des quartiers les plus agréables et les plus salubres de Rome, à l'angle des rues Quatre-Fontaines et Saint-Vital, sur les ruines des palais de la Rome Impériale, et précisément à l'endroit où s'élevait la maison des Flaviens (Vespasien, Titus, Domitien). Il y aurait là désormais un sanctuaire de recueillement et d'étude, où des jeunes prêtres de l'Eglise canadienne, déjà formés aux vertus et à la discipline de leur état, allaient devenir doublement saints et doublement instruits.

Avant la fondation du Collège

Il n'est que juste cependant de rappeler ici que bien avant le Collège Canadien, Rome avait vu souvent de jeunes ecclésiastiques canadiens fréquenter ses universités. Ils se retiraient dans les différents collèges de la ville; ceux de langue française, au Séminaire Français—*Sta-Chiara*, — ce fut le cas pour plusieurs de nos évêques: le cardinal Taschereau, le cardinal Bégin, Monseigneur Bruchési, Monseigneur Emard, Monseigneur Archambault, Monseigneur Pâquet, de Québec, en était aussi, et plusieurs autres prêtres. Mais enfin nous allions nous mettre chez nous, et la construction du Collège allait commencer incessamment. Les plans sont de l'architecte Carimini. Voici ce qu'en disait la *Semaine Religieuse* de Montréal, du 8 décembre 1888, dans un article de l'abbé Bruchési qui avait accompagné à Rome l'archevêque de Montréal, Mgr Fabre, pour l'inauguration du collège: "L'extérieur, par ses arcades, ses larges galeries, son élégante colonnade,

rappelle un peu le splendide palais de la Chancellerie. L'intérieur est admirablement distribué et le confort de nos maisons canadiennes s'y ajoute aux splendeurs des beaux escaliers de pierre, des mosaïques romaines, des colonnes de marbre et de granit. Le réfectoire a quelque chose de monacal; la chapelle sera un véritable bijou". C'est en effet un superbe édifice. Un vaste corps de logis flanqué de deux ailes qui se prolongent jusqu'à la rue Saint-Vital et qui encadrent le beau jardin, que l'ancien économiste, M. Vacher, cultivait avec tant de soin; en janvier, parmi les massifs de lauriers, les oranges pendent aux arbres, et les camélias et les rosiers sont en fleur. Mais la plus grande gloire du jardin est aujourd'hui son immense palmier qui bientôt voudra couvrir de ses plantureux rameaux presque tout l'espace entre les deux ailes. A l'intérieur les corridors sont larges et très hauts, ornés de portraits de nos évêques et, au rez-de-chaussée, d'un très beau buste en marbre du fondateur, M. Colin, et qui reproduit si fidèlement sa fine tête de diplomate et d'orateur. La chapelle est le petit bijou qu'annonçait l'abbé Bruchési alors qu'elle n'était pas encore achevée. Elle offre un coup d'oeil ravissant avec sa voûte ogivale supportée par d'élégantes colonnes et ses sept autels en marbre tous ornés de très beaux tableaux. La maison peut recevoir une soixantaine d'étudiants. Les cours de théologie, de droit canon, de philosophie, etc., se donnent en dehors de la maison, dans les quatre grandes institutions romaines connues du monde entier: la Propagande, l'Apollinaire, le Collège Romain et le Collège Angelico. Les professeurs de ces universités sont choisis parmi les hommes les plus éminents dans l'Eglise. On conçoit quel profit doivent retirer de leurs savantes leçons des prêtres qui ont à coeur de s'avancer dans les sciences ecclésiastiques. Ajoutez-y le rare avantage de vivre dans une atmosphère scientifique, de voir et d'en-

tendre tant de personnages distingués, de causer même avec un bon nombre d'entre eux. Quand ces jeunes prêtres ont conquis leurs degrés et qu'ils reviennent au Canada, c'est pour eux un merveilleux relief parmi le reste du clergé que d'avoir vu et entendu, que d'avoir appris et de savoir. Durant les mauvais jours que nous traversons, ces prêtres sont pour l'Eglise, leur Mère, un grand réconfort et une des grandes espérances de l'avenir. Aussi nos évêques tiennent-ils au Collège Canadien comme à la prunelle de leurs yeux.

Institution des plus importantes

Mgr Racine, ancien évêque de Sherbrooke, disait: "Il n'y a pas un Canadien, prêtre ou laïque, qui ne doive adresser à Dieu de ferventes prières pour le succès de cette fondation, l'une des plus importantes de notre temps pour le Canada." Il disait cela en 1892. Que ne dirait-il pas aujourd'hui devant la splendide fécondité de notre Collège Canadien, pépinière de prêtres instruits, théologiens, canonistes, romains jusqu'aux moelles, et qui sentent (pensent) avec l'Eglise, comme disent les papes dans les audiences qu'ils nous accordent. Tout cela s'annonçait déjà, semble-t-il, dès l'inauguration du Collège, le 11 novembre 1888. A lire les contemporains, on sent que cette inauguration a dû être un très grand événement, très solennel et même grandiose. Le cardinal-vicaire, Mgr Parocchi, présidait entouré d'archevêques et d'évêques: Mgr Jacobini, secrétaire de la Propagande; Mgr Fabre, archevêque de Montréal; Mgr Riardon, archevêque de San-Francisco; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa; Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe; Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac; Mgr B. Pâquet, recteur de l'Université Laval de Québec; le R. P. Turgeon, recteur du Collège Sainte-Marie de Montréal, puis le chargé d'affaires de Sa Majesté britannique; M. le juge Baby, de Montréal; l'abbé Bru-

chési; M. Palin d'Abouville, supérieur du Collège Canadien. Enfin le supérieur de Montréal, M. Colin, le fondateur de la nouvelle institution, pour laquelle il avait tant travaillé, ne pouvait ne pas être là, lui aussi. Il y était, et il y fit, à la fin du dîner, un magnifique discours qui fut vivement applaudi. La réponse du cardinal Parocchi est empreinte de la plus aimable sympathie pour le nouveau Collège et pour notre pays. Mgr Fabre parla au nom de tout l'épiscopat canadien. Avec une délicatesse exquise, il fit ressortir la part immense qui revenait à Saint-Sulpice de Montréal dans cette fondation. Enfin, dans un discours plein de sympathie, M. Kennedy confirma les espérances exprimées par le cardinal-vicaire, par Mgr Fabre et par M. Colin. — "Que de grands et chers souvenirs, écrivait l'abbé Bruchési, nous laisse cette journée du 11 novembre 1888! La nature elle-même semblait prendre part à la fête. Il faisait une douce température d'été et Rome, baignée dans la lumière, déployait au-dessus de ses temples et de ses palais le plus bel azur de son ciel". Le 15 novembre suivant, Léon XIII recevait en audience les évêques du Canada alors présents à Rome, les directeurs et les douze premiers élèves du Collège Canadien. Le Pape était rayonnant. Mgr Fabre lui offre comme cadeau de son jubilé sacerdotal le Collège que les Sulpiciens du Canada viennent de fonder à Rome. "Il nous manquait le Canada, répond le Pape: eh bien! le voici; qu'il soit le bienvenu. Ce m'est une douce consolation, au milieu des épreuves que traverse l'Eglise, de voir les jeunes clercs accourir à Rome de toutes les parties de l'univers en plus grand nombre que jamais. Mes enfants, sachez apprécier la faveur immense que le Seigneur vous a faite. Profitez bien de votre séjour à Rome, afin d'acquérir les trésors de doctrine dont vous ferez un jour bénéficier vos frères. Gardez une

reconnaissance éternelle à vos évêques qui ont fondé ce collège, oeuvre si belle et si importante pour votre patrie." Le cardinal Simeoni rappelle alors au Saint-Père que l'oeuvre était due principalement à la compagnie de Saint-Sulpice de Montréal, qui en avait fait tous les frais, et dit que le supérieur, M. Colin, était présent. "Colin, Colin, répartit Léon XIII, oh! approchez. Je vous bénis et vous félicite de votre noble entreprise. J'espère que vos prêtres dirigeront le Collège Canadien à Rome comme ils dirigent tous leurs autres séminaires. En France, l'épiscopat est unanime à se louer de Saint-Sulpice." M. Colin, très ému, demande pour le Collège Canadien, le benjamin de la famille sulpicienne, la bénédiction du patriarche. "Oui, oui, répond le Pape, je le bénis de tout coeur." Chacun est ensuite présenté à Sa Sainteté. Et l'on quitte le Vatican en rendant grâce à Dieu pour tout ce que l'on vient de voir et d'entendre.

Cela se passait il y a cinquante-deux ans. Le Collège Canadien est maintenant depuis longtemps majeur. Il est même vénérable depuis que, il y a quelques années, il est devenu Collège Pontifical; dans le style officiel, c'est *Il venerabile Collegio Canadese* qu'on le nomme. Il est désormais sous la coupe directe de la Congrégation des Séminaires et Universités, laquelle se réserve la nomination du Recteur, sur présentation par Saint-Sulpice de Montréal. Cela implique aussi sans doute la protection du Saint-Siège en cas de difficultés politiques, en temps de guerre, par exemple. Mgr Perrin est depuis quatre ans Recteur du Collège pour la seconde fois, et M. Victor Robin en est l'économie émérite. Ils habitent en ce moment une maison vide d'élèves mais remplie d'aumôniers militaires, à cause de la guerre. Espérons que la Providence ramènera bientôt le Collège à la tranquille activité de ses jours heureux.

Philippe LAJOIE, P.S.S.

L'ECOLE SACERDOTALE SAINT-JEAN L'EVANGELISTE

Dans le bilan des oeuvres de Saint-Sulpice au Canada, le Comité des fêtes du troisième centenaire désire relever la courte existence de l'Ecole Sacerdotale Saint-Jean l'Evangeliste. Ces lignes répondent tout uniment à la demande expresse du Comité.

L'Ecole Saint-Jean, fondée grâce au zèle de S. E. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et de M. Charles Lecoq, supérieur provincial de Saint-Sulpice, ouvrit ses portes le 2 octobre 1911, pour les fermer le 21 juin 1927.

On ne doit pas considérer pareille initiative comme une innovation à Saint-Sulpice. En France, M. Tronson, vers 1698, M. Emery, en 1786 et M. Teyssseyre, en 1814, réussirent, par étapes, à mettre sur pied la Petite Communauté des Clercs de Saint-Sulpice. Aux Etats-Unis, trois petits séminaires sulpiciens prospèrent actuellement de façon remarquable.

A Montréal, la fondation d'un petit séminaire au sens strict ne constitue pas un fait isolé. Dès 1867, on songea maintes fois à convertir le Collège de Montréal en petit séminaire pur. On obvia aux difficultés du projet par la fondation, en 1875, du Séminaire de Philosophie. Il faudra attendre jusqu'à 1911 pour voir naître un petit séminaire authentique dans notre ville.

Cette idée apparaît, à l'origine, comme le fruit du renouveau de ferveur envers l'Eucharistie et le Sacerdoce déjà sensible au cours des années préparatoires à l'inoubliable Congrès de 1910. En effet, la fondation, en principe, de l'Ecole Sacerdotale remonte au printemps 1909. Dans la pensée des fondateurs, l'Ecole Saint-Jean devait se confiner au rôle d'école

presbytérale, c'est-à-dire, réunir des enfants désireux de se faire prêtres, sonder leurs dispositions, amorcer leur formation puis les disperser dans nos maisons d'enseignement secondaire. Mais le jour de l'inauguration, le 2 octobre 1911, l'idée première avait évolué et le diocèse possédait un petit séminaire proprement dit avec son organisation particulière et son orientation spécifique.

En dehors de la Compagnie, l'initiative prise à Montréal en 1911 semble avoir frayé la voie à d'heureuses imitations. Dès 1909, Mgr Langevin, ami intime de Mgr Bruchési, ouvrait un petit séminaire à Saint-Boniface. Cette maison céda ses locaux au collège des Jésuites lors de l'incendie de celui-ci en 1922. En 1913, Mgr Bégin instituait, dans le diocèse de Québec, l'Ecole Apostolique Notre-Dame. Cette maison avait pour supérieur, en 1940, M. l'abbé Douville, promu, depuis, à la dignité d'évêque auxiliaire de Saint-Hyacinthe. En 1920, Mgr Léonard fondait à Rimouski une école apostolique logée sous le toit du collège diocésain. Des circonstances particulières imposèrent bientôt la fusion des deux communautés. En 1925, Mgr Forbes, ami très sympathique de l'Ecole Saint-Jean, décrétait la fondation à Ottawa de l'Ecole Vianney. Il en confiait l'organisation aux mains expertes d'un jeune prêtre récemment revenu de Rome, M. l'abbé Joseph Charbonneau, aujourd'hui archevêque de Montréal.

Pour loger l'Ecole Saint-Jean, on fit preuve d'un goût remarquablement averti. Mgr Maurault, dans "nos Messieurs" p. 64, fait du site de l'oeuvre nouvelle une description à la fois sobre et nette.

La maison pouvait recevoir environ soixante élèves. Le premier

supérieur chargé de mettre en marche l'institution naissante accomplit son œuvre d'un seul geste, par l'acceptation chrétienne d'une mort prématurée. M. Saint-Jean, P.S.S. mourait en effet quelques mois avant l'ouverture de la maison. Il eut comme successeur M. Dosithee Lalanne, professeur adjoint en rhétorique au collège de Montréal. En 1914, M. Lalanne remplaçait à la tête du collège, M. René Labelle nommé curé de Notre-Dame. M. Eugène Moreau devint le troisième supérieur de l'École; il gardera ce poste jusqu'en 1927. Il prendra alors la direction du Séminaire de Philosophie jusqu'à son élection comme supérieur provincial en 1938.

Aux côtés de M. le Directeur (ainsi s'appelaient, à cette époque, les chefs de nos maisons d'enseignement), se trouvaient, en 1911, MM. Moreau, Bouchard, décédé en 1914, et Leclerc, aspirant à Saint-Sulpice. M. Gagnon, économiste au séminaire de Philosophie, ajoutait à cette charge le soin matériel de l'École. M. l'abbé Henri Jasmin, professeur au Grand Séminaire, venait dispenser aux élèves sa science remarquable du chant grégorien, puisée à la source pure de Solesmes.

La note caractéristique de l'École Saint-Jean provient de l'uniformité d'aspiration des élèves. Tous, d'un pas plus ou moins assuré, se dirigent vers le sacerdoce, et le jour où un jeune homme se trouvera en mesure de discerner et de faire connaître un changement dans son orientation, il se sentira porté à chercher ailleurs le complément de sa culture. On devine aisément l'atmosphère d'une communauté ainsi constituée. On peut la résumer ainsi: l'idéal sacerdotal informe chacun des actes de la vie quotidienne, et l'accomplissement surnaturel du moindre devoir devient la voie la plus directe pour atteindre cet idéal.

Dix-sept années durant, l'École Saint-Jean s'est efforcée d'imprégner de cet esprit les enfants confiés à ses soins. Dans le domaine de la formation spirituelle, les directeurs adaptent aux jeunes âmes

la spiritualité sulpicienne: contact direct avec l'Évangile, convictions et pratiques assises sur la base solide des dogmes "générateurs de la piété". On leur apprend, dans la prière, à élargir les horizons de leurs préoccupations, à s'intéresser aux intentions de l'Église et du diocèse auquel ils désirent consacrer leur vie. On exploite à fond les richesses de la liturgie; étude détaillée des cérémonies, connaissance pratique des livres et du mobilier sacrés, exécution du chant grégorien vivifiée par la traduction et le commentaire du professeur. Les dimanches et fêtes, la communauté entière revêt la soutane et le surplis pour la grand-messe et les vêpres. L'entretien de la chapelle, le jeudi, se fait en soutane afin de faire remarquer aux enfants la ressemblance de ce travail avec les pouvoirs de l'ordre mineur de portier. Bref, le futur prêtre acquiert graduellement l'esprit de religion, caractéristique de la spiritualité de M. Olier.

Les études à l'École Saint-Jean se maintiennent à un niveau intéressant. Chaque année, plus d'une centaine de candidats se présentent pour obtenir une des quelque vingt places disponibles. De là, un choix facilement heureux. A ces jeunes talents, on propose l'ambition de préparer à l'Église un clergé dont le prestige intellectuel favorise la diffusion de la vérité. Aussi ces enfants saisiront-ils toute la portée de ces mots: le devoir d'état.

A partir de 1915, par suite du départ d'un certain nombre de professeurs français appelés sous les drapeaux, les quatre classes supérieures suivront les cours au collège de Montréal. Une fois familiarisés avec ce milieu, les "joannites" obtiennent bientôt certains succès, voire parfois les premières places. Le palmarès du collège en porte chaque année plus d'une attestation. Dans les rapports de l'Université, on relève quatre fois le nom d'un élève de l'École, titulaire du prix Colin. De ce fait, il résulte, entre les élèves des deux maisons, une émulation cordiale et des ami-

tiés dont les liens subsistent encore.

Un mot de la discipline. Dans une maison de ce genre, la surveillance, on le conçoit, se réduit au minimum. En effet, toujours au nom du même idéal, on met déjà les enfants en face du "Promitto" du Pontifical.

Cet esprit, l'Ecole Saint-Jean le doit dans une très large mesure à la sollicitude exceptionnelle de ses deux fondateurs. Il faut lire, dans la correspondance de M. Lecoq, les nombreux billets adressés au supérieur local, dans lesquels le vénéré fondateur prévoit jusqu'à la minute les moindres détails des usages successivement inscrits au coutumier. On peut juger de la constance de ce zèle par la fidélité du saint vieillard à venir présider la lecture des notes de chaque jeudi, en dépit de la température et d'une santé déjà chancelante.

Mgr Bruchési témoignait la même affection à sa chère Ecole. Il ne laissait pas passer un mois sans aller dîner avec ses enfants. Parfois Monseigneur arrivait sans s'être annoncé. Il ouvrait alors la porte du réfectoire et de sa voix claire, il lançait un joyeux "Deo Gratias!" Après le repas, Monseigneur faisait approcher les enfants tout près de

la table et il s'abandonnait alors à une causerie d'un charme inimitable où il faisait passer les conseils les plus variés.

Voilà, résumée, à grands traits, la physionomie de l'Ecole Sacerdotale Saint-Jean l'Évangéliste. Ainsi constituée, elle a donné en dix-sept ans, au diocèse et aux missions, 75 prêtres, soit, 75% du nombre de ses finissants. Elle poursuivait ce travail avec une vigueur toujours croissante lorsque, en 1927, l'ordre vint de tout interrompre. Des problèmes d'une particulière gravité se posaient en haut lieu. Il s'agissait de s'emparer des points stratégiques de l'immense métropole et d'y élever des bastions. On offrait à Saint-Sulpice un poste d'honneur dans cette entreprise et la fondation de l'Externat, dans le nord de la ville, devenait un fait historique. Mais il s'agissait de recruter un personnel et de réunir des ressources. D'autre part, l'Ecole Saint-Jean, vu son développement, réclamait des agrandissements et de nouveaux professeurs. Il fallut donc pourvoir aux besoins les plus urgents, et le 8 décembre 1927, l'Ecole Saint-Jean passait le flambeau à l'Externat Classique Saint-Sulpice. Depuis lors, la plus jeune fondation sulpicienne au Canada accomplit noblement le magnifique labeur.

Edgar PELTIER, P.S.S.

L'INSTITUT PIÉ XI

Pie XI de glorieuse mémoire venait de lancer le mot d'ordre qui doit rallier tous les catholiques: il faut réorganiser la société sur une base corporative et la remoraliser par l'Action catholique. En termes énergiques il avait décrit l'état lamentable d'une société retournée au paganisme à bien des points de vue, mais surtout au point de vue économique; il avait indiqué le seul remède à opposer à un tel mal: la réforme des institutions et de la conscience sociales. "La justice, avait-il dit, doit pénétrer complètement les institutions mêmes et la vie tout entière des peuples; son efficacité vraiment opérante doit surtout se manifester par la création d'un ordre juridique et social qui informe en quelque sorte toute la vie économique. La charité doit être l'âme de cet ordre que les pouvoirs publics doivent s'employer à protéger et à défendre efficacement" (1). Enfin, pour faire pénétrer dans la société la justice et la charité, pour y faire régner le Christ, il avait indiqué, non sans inspiration divine, l'action catholique, c'est-à-dire l'action d'apôtres laïcs, choisis et instruits par le clergé et agissant sous le mandat de la hiérarchie (2).

Pour obéir au Souverain Pontife, il fallait commencer par éclairer les esprits sur la nature et la technique de l'Action catholique, non moins que sur les grands principes de justice et de charité qui constituent la doctrine sociale de l'Eglise. Aussi, à la demande de Son Exc. Mgr Georges Gauthier, alors administrateur du diocèse de Montréal, la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal institua des

cours publics sur l'action catholique et la doctrine sociale de l'Eglise. Pendant un an ces cours donnés tous les jeudis après-midi et répétés le soir attirèrent un grand nombre de prêtres, de religieux et de laïcs de toute condition et de tout âge. Les autorités romaines informées d'un tel succès daignèrent en féliciter Mgr le Recteur de l'Université de Montréal. "Nous vous félicitons, vous et les professeurs de la Faculté de Théologie, lui écrivait, le 25 mai 1938, Mgr Ruffini, préfet de la Congrégation des Séminaires et Universités, de la très heureuse idée que vous avez eue de diffuser plus largement la doctrine catholique et les enseignements du Saint-Siège.

Pour former les consciences

On s'en rendit compte, ces cours répondaient à un besoin pressant. Son Excellence Mgr l'Archevêque insista auprès de la Faculté pour qu'elle groupât autour de ces deux cours l'enseignement des autres sciences religieuses nécessaires aux laïcs pour former leur conscience et les préparer à restaurer le règne du Christ dans la société; on se rendit à ses désirs en fondant l'Institut Pie XI dont le conseil de l'Université de Montréal reconnut immédiatement l'existence officielle comme école annexée à la Faculté de Théologie, et qui commença ses activités au mois d'octobre 1939.

L'Institut Pie XI est une école universitaire; c'est l'école d'Action catholique et de sciences religieuses de l'Université de Montréal. C'est plus qu'une école où l'on enseigne l'Action catholique; c'est une école d'Action catholique des plus complètes; on y enseigne cette matière, mais aussi toutes les autres

(1) Quadragesimo Anno, No 95, ed. Spes.

(2) Ibid. No 153.

sciences nécessaires aux laïcs pour faire de l'Action catholique, comme aussi pour compléter leurs connaissances religieuses.

Le cours de doctrine sociale y est intimement lié à celui d'Action catholique parce que pour remoraliser une société en partie retournée au paganisme, surtout dans le domaine social et économique, il faut connaître la seule doctrine capable de réformer le régime économique et social, qui, à l'heure actuelle, est un obstacle au salut éternel d'un nombre considérable d'hommes (3). Et puisque pour faire de l'Action catholique il faut avoir, comme l'écrivait, le 26 septembre 1940, Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, le nouvel archevêque de Montréal, au directeur de l'Institut Pie XI, "des idées nettes sur les vérités de foi, de morale chrétienne, sur la vie spirituelle. L'Écriture Sainte, l'Apologétique et la législation ecclésiastique", on y enseigne les autres principales sciences sacrées.

Diffusion de la saine doctrine

Tous les cours sont publiés une semaine à l'avance, dans une revue "Nos Cours" qui sert de manuel aux élèves de l'Institut Pie XI et qui va dans tous les milieux, non seulement de la province et du pays, mais aussi des États-Unis, porter la saine doctrine.

En plus de ses cours, l'Institut Pie XI a un cercle d'études qui se réunit tous les 15 jours, le samedi à 2 heures 30. On y étudie, d'abord en cellules de six, puis en assemblée plénière, les problèmes concrets de la vie actuelle.

Ses diplômés qui dépassent déjà la soixantaine sont constitués en association sous le nom: "Les Diplômés de l'Institut Pie XI". Entre autres buts l'association des diplômés de l'Institut Pie XI s'est assigné de diffuser dans les paroisses et partout où on les demandera la doctrine sociale de l'Église. Elle a une équipe d'une quinzaine de

laïcs qui ont déjà commencé à aller dans les salles publiques donner des conférences et établir des forums. Avec la grâce de Dieu, cette oeuvre éminemment nécessaire grandira et ira par toute la ville et plus loin, encore diffuser aux foules l'enseignement que l'Institut Pie XI donne à une élite.

Cette année, l'Institut Pie XI a ajouté à ses activités une entreprise qu'il convient de signaler: des cours spéciaux pour les syndicats catholiques. Il l'a fait pour répondre à une demande pressante du Conseil Central des Syndicats catholiques de Montréal qui désire donner à ses chefs une connaissance encore plus approfondie de la doctrine sociale de l'Église, comme aussi de leur religion et après en avoir conféré avec Son Exc. Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal. Tous les mardis, à 8 heures p. m., il leur donne un cours de doctrine sociale de l'Église; ce cours est réparti sur trois ans; et à 9 heures un cours de religion; de morale, la première année, de dogme la deuxième année, et d'Action catholique la troisième année.

La modicité des moyens

Nous croyons en la mission de l'Institut Pie XI. Dieu a sur lui des vues spéciales. Le contraste entre la modicité de ses moyens et ses succès, comme aussi les obstacles qu'il rencontre, nous en sont un gage. Il est pauvre. Comme le Fils de l'Homme, il n'a pas une pierre où reposer sa tête. Jusqu'ici, il a été reçu gratuitement par l'École Polytechnique d'abord, puis pour un modique loyer par le Mont-Saint-Louis; cette année, en plus, quatre paroisses lui donnent l'hospitalité: Saint-Stanislas le lundi soir, Saint-Alphonse d'Youville le mercredi soir, Saint-Edouard le jeudi soir; et, pour le cercle d'études, Saint-Viateur le samedi après-midi. A toutes ces institutions il est très reconnaissant. Mais n'empêche que ce manque de local en rend trois fois plus difficile la direction et en

(3) Ibid. No 141.

paralyse le développement. Aussi espérons-nous que bientôt, — par quel miracle de la divine Providence et quelle générosité inattendue, nous l'ignorons — il aura son immeuble à lui, avec ses salles de cours, sa chapelle, sa bibliothèque et ses bureaux.

Nous espérons également que bientôt un nombre encore plus considérable de laïcs voudra bien profiter de l'enseignement que ses professeurs, tous hautement qualifiés dans les matières qu'ils enseignent, préparent et donnent avec tant de soin et tant de zèle.

Nous espérons que, le travail difficile de l'organisation terminé, il pourra établir avec chacune des facultés de l'Université des relations plus étroites; et qu'il verra à certains de ses cours, par exemple à ses cours de Droit ecclésiastique, un groupe régulier d'étudiants de l'Université.

Enfin, nous espérons qu'il restera toujours fidèle à l'esprit qui l'a fait naître et sera constamment un instrument docile entre les mains de la hiérarchie!

J.-B. DESROSIERS, P.S.S.

Directeur de l'Institut Pie XI.

LES COURS DE LITTÉRATURE A L'UNIVERSITÉ

L'une des initiatives les plus heureuses que l'enseignement mont-réalais doive à Saint-Sulpice, c'est sans contredit la création, à l'Université Laval de Montréal, du cours de littérature française.

Que ce cours tire son origine de la Compagnie, la discrétion seule du texte ci-après suffirait à l'insinuer, tant il reflète la procédure habituelle aux enfants de M. Olier:

"Délibération de la Faculté des arts, 16 novembre 1898.—Le doyen (M. Colin, p.S.-S.) signale très particulièrement les avantages qu'on doit espérer d'un cours spécial de littérature française qui sera inauguré cette année même. Il propose que la Faculté demande au Conseil universitaire (de Québec) l'agrégation de M. Pierre de Labriolle, chargé de ce cours.

Le secrétaire,
G. BOURASSA".

A lire ces lignes, on soupçonnerait difficilement que le créateur et le bailleur de fonds de ce nouveau cours s'identifiaient avec le proposeur, le supérieur provincial de Saint-Sulpice. Le voile sera levé cinq ans après la mort du fondateur, survenue en 1902. Le 1er mai 1907, le secrétaire écrira ces lignes, où l'on ne perçoit plus la dic-tée de M. Colin: "La Faculté saisit de nouveau l'occasion (nomination de M. Louis Gillet) de remercier le Séminaire de Saint-Sulpice, qui est seul aujourd'hui à supporter les frais de ce haut enseignement litté-raire et qui donne là un admirable exemple d'encouragement effectif à l'avancement de notre Faculté".

Comment l'idée prit naissance

Comment cette idée avait-elle germé dans l'esprit des *Messieurs*? Faute de documents, à l'Université du moins, nous sommes réduit là-dessus aux conjectures. Si nos sou-venirs sont exacts, c'est en 1895 que M. René Doumic était venu prononcer ici même une série de conférences sur Lamartine. M. Alfred Croiset, qui le suivit en 1896 ou 1897, avait parlé de la ci-vilisation antique, surtout grecque. En 1898, croyons-nous, M. Brunetiè-re les remplaçait, dans une chaire qui s'annonçait comme devant s'établir à demeure.

Tous ces maîtres venus de Fran-ce trouvaient chez M. Colin, on l'imagine sans peine, un accueil fraternel. La création définitive ne serait-elle pas sortie tout natu-rellement des conversations tenues entre ces quatre intelligences de première valeur? Pour ce qui est de la part prise par le supérieur de Saint-Sulpice, on la connaît sûre-ment par cet extrait de délibération, qui est du 5 décembre 1902, pres-que au lendemain de sa mort: "M. Colin, en fondant et dotant le cours de littérature française, a créé une oeuvre d'un intérêt éminemment national au point de vue canadien-français et concilié à l'Université la faveur et la reconnaissance des amis des lettres et des admirateurs de notre langue".

Quant à l'intervention des autres, de M. Brunetière au moins, on peut la déduire de cet autre texte, celui-là tiré du premier Annuaire de l'Université (1902-03): "Son suc-cesseur (à M. Laurentie) sera M. Augustin Léger, que recommande

la désignation très particulière de M. Brunetière, dont la sympathie reste fidèle à un enseignement qu'il a patronné à ses débuts".

Une chaire de sommités

Cette sympathie du grand critique expliquerait deux choses: pourquoi, tant qu'il vécut (sa mort est de 1906), il constitua, d'après la tradition, avec MM. de Foville ou Vigourel et l'évêque des candidats, le comité chargé de désigner les titulaires successifs; pourquoi encore ceux-ci, tant qu'il fut là au moins, furent toujours choisis parmi ses plus brillants élèves de l'École normale supérieure. Il eut en tout cas la main heureuse, si l'on en juge par la liste des jeunes agrégés auxquels il fit confier la chaire de Montréal: 1898-1901, Pierre de Labriolle; 1901-1902, François Laurentie; 1902-1905, Augustin Léger; 1905-1907, Louis Arnould.

Après ces premiers maîtres, sur le choix desquels la voix de M. Brunetière eut certainement à se prononcer, la chaire fut occupée par MM. Louis Gillet (1907-1910), René Desrois du Roure (1910-12), René Gautheron (1912-14, 1916-19), Georges Le Bidois (1919-21), Henri Dombrowski (1921-34). Les émoluments de tous ces professeurs, payés par Saint-Sulpice seul, après avoir été de \$2,500 par année, furent portés à \$3,000 en faveur de MM. Le Bidois et Dombrowski, puis, lors de la crise de 1929, à \$4,000 en faveur de M. Dombrowski.

Lors du départ de ce dernier (juin 1934), la Faculté des lettres, qui avait succédé à l'ancienne Faculté des arts pour toute la partie littéraire de son enseignement, fut prévenue de deux choses: qu'elle ne pouvait plus compter sur des maîtres de France pour sa chaire de littérature française; que Saint-Sulpice, à cause des circonstances, ne pourrait plus à l'avenir défrayer les émoluments du professeur cana-

dien qui serait désigné. En conséquence, le doyen du temps, qui avait déjà suppléé M. Gautheron retenu par la guerre (1914-16), accepta de suppléer également M. Dombrowski (1934-36). A la date de 1936, l'abbé Arthur Sideleau, professeur au séminaire de Sherbrooke, que M. Le Bidois avait désigné lui-même à Paris en 1927 comme le meilleur candidat possible, prit la chaire qu'il continue d'occuper depuis lors.

Palmarès des plus brillants

On ne saurait exagérer l'influence qu'a exercée, sur la culture intellectuelle à Montréal, la création du vénérable M. Colin.

Pour juger de cette influence, il suffit d'abord d'aligner quelques noms de ceux qui furent primés à la suite des concours de fin d'année. Le tout premier fut le regretté Aegidius Fauteux, conservateur successivement de la Bibliothèque Saint-Sulpice et de la Bibliothèque municipale. Parmi ses successeurs, on note le juge Edouard Surveyer, Albert Charbonneau, J.-P. Labarre, le chef de nos Archives fédérales Gustave Lanctôt, Mgr le recteur Olivier Maurault, P. Girard, la Ryde Mère Marie Gérin-Lajoie, Mme Eustache Letellier de Saint-Just, Son Excellence Jean Désy, le sénateur Mercier-Gouin, Mlle Camillia Gauvin, pour nous arrêter à 1920.

Cette influence provint aussi du caractère pratique qui fut imprimé au cours dès les débuts. Sans doute, les conférences publiques ou *Mercrédits de Laval* fournissaient aux professeurs l'occasion de synthèses brillantes, par lesquelles ils attireraient l'attention de notre population sur les courants, les Ecoles ou les époques de la pensée littéraire en France. Mais c'est par leurs leçons didactiques surtout, vu les contacts immédiats avec des élèves choisis et peu nombreux, vu aussi les exercices littéraires rédigés, corrigés et expliqués avec soin, que les titulaires du cours formèrent la

génération de disciples sérieux dont nous avons mentionné quelques-uns. Appliquant des méthodes de première valeur acquises à l'École normale supérieure, surtout par ceux qu'avait dirigés le maître Brunetière, ils pourvurent leurs élèves de ces qualités éminemment françaises en matière d'expression littéraire: l'esprit critique, le goût, le sens de la mesure.

Mais leur influence vint surtout de leur caractère personnel. Sortis en tête de liste des meilleurs lycées de France, détenteurs souvent des premiers prix dans les concours généraux entre ces lycées, choisis de ce fait pour devenir des maîtres à leur tour après avoir subi l'entraînement pédagogique de l'École normale, désignés pour Montréal parce que justement ils s'étaient classés au premier rang dans cette École aussi, ces jeunes maîtres appliquèrent à leur tâche tout l'éclat d'un talent transcendant, toute la compétence due à une culture sans égale, tout le zèle d'un professeur qui inaugure sa carrière. Ils se dépensèrent sans compter pour que les élèves canadiens suivissent au moins de loin, dans la carrière des lettres, les étudiants des grandes institutions de la France.

Vif essor de perfectionnement

Le résultat, ce fut avant tout, chez notre public, une préoccupa-

tion plus grande des choses de l'esprit, avec le souci de perfectionner l'expression de sa pensée. Chez nos intellectuels, les maîtres parisiens éveillèrent l'ambition de devenir des auteurs à leur tour, des propagandistes du prestige littéraire de la France. Nos libraires, voyant venir de cette source des manuscrits mieux rédigés, ouvrirent à nos écrivains un marché que la disette de livres français, occasionnée par la guerre présente, a rendu vraiment attrayant. La littérature canadienne-française tout entière bénéficie de cet essor, si tant est qu'elle s'accroît en nombre d'ouvrages et en valeur d'art.

Et, comme l'une des raisons incontestables de ce progrès est le cours universitaire de littérature française; comme ce cours, tant que ses finances le lui ont permis — et cela veut dire pendant trente-cinq ans, — c'est Saint-Sulpice qui l'a sustenté: il convenait, à l'occasion de son troisième centenaire, de lui renvoyer tout le mérite de cette institution.

A cette reconnaissance pour sa générosité nous avons le devoir d'ajouter le témoignage de l'admiration que nous inspirent les Messieurs de Saint-Sulpice, surtout parce qu'ils ont toujours laissé ignorer à leur main gauche ce que versait si libéralement leur main droite.

Le doyen des Lettres,

Emile CHARTIER, P.D.

L'OEUVRE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE DES SULPICIENS AU CANADA

"Histoire littéraire d'une Compagnie peu lettrée par un homme qui ne l'est pas du tout"; c'est ainsi que M. L. Bertrand commence la préface de son ouvrage intitulé: "Histoire littéraire de la Compagnie de Saint-Sulpice". Et il continue en disant que "ce trait, quoique malicieux, et peut-être méchant, n'en renferme pas moins une part de vérité".

Il trouverait bien cette parole encore plus vraie, je pense, s'il n'avait considéré que l'oeuvre de Saint-Sulpice de Montréal. Et ceci s'explique facilement; en effet, ce n'est pas pour y cultiver les belles-lettres que Monsieur Olier envoya quatre de ses disciples au Canada en 1657, mais pour y évangéliser les Indiens et prendre la direction de la paroisse de Ville-Marie. Pendant un siècle, cette double tâche absorbe presque toute l'activité des prêtres de Saint-Sulpice au Canada. Aussi, la production littéraire est-elle pratiquement nulle. Les quelques sulpiciens qui trouvent le temps de prendre la plume se contentent de rédiger hâtivement des rapports, d'écrire des mémoires nullement destinés à la publication.

Des relations d'un vif intérêt

Le Séminaire de Paris a gardé avec soin ces documents précieux pour l'histoire de notre pays et de notre ville en particulier. A la fin du 19^e siècle, on en a publié quelques-uns au Canada. Le plus important est "L'Histoire du Montréal" de M. Dollier de Casson. Ce sulpicien arriva au Canada en 1666 et il y mourut en 1701, après avoir

été d'abord missionnaire-explorateur, de 1667 à 1671, puis supérieur, de 1672 jusqu'à sa mort. C'est vers 1673, pendant une longue convalescence, qu'il aurait composé son ouvrage, destiné à ses confrères de Paris. Pour leur édification, il raconte les événements héroïques survenus à Ville-Marie, depuis sa fondation jusqu'en 1672. C'est donc la première histoire de Montréal, écrite par un homme qui a pu connaître la plupart des acteurs des événements qu'il rapporte; document de toute première importance. Resté manuscrit jusqu'en 1868, ce mémoire fut publié presque en même temps par la Société Historique de Montréal, dans la série de ses Mémoires, et par la Société Historique de Québec, dans la Revue Canadienne, en 1871. En 1928, M. Ralph Flenley donna une nouvelle édition, la meilleure, accompagnée d'une traduction anglaise.

Trois contemporains de M. de Casson ont laissé des relations qui ont été jugées dignes de la publication: M. de Belmont, M. de Galinée et M. Jean Cavelier de la Salle. M. François Vachon de Belmont (1645-1732) vint au Canada en 1680; de 1681 à 1700, il est missionnaire au Fort de la Montagne qu'il construisit à ses frais; en 1700, il remplace M. de Casson comme supérieur et le reste jusqu'à sa mort, en 1632. La Société Historique de Québec a publié de lui, en 1840, deux documents: une "Histoire du Canada", 1608-1700, dédiée à M. le Pelletier, supérieur général de Saint-Sulpice à Paris; et "l'Histoire de l'eau-de-vie en Canada", mémoire écrit pour appuyer Mgr de Laval dans sa lutte contre la vente des boissons alcooliques aux Indiens.

M. René de Brehant de Galinée arriva au Canada en 1668. Il accompagna M. de Casson dans son voyage d'exploration au Sault Sainte-Marie, en 1669. Il écrivit la relation de son voyage que la Société Historique de Montréal publia en 1875, dans la série de ses Mémoires.

M. Jean Cavalier de la Salle demeura au Canada dix ans seulement, de 1665 à 1676, comme vicaire à la Paroisse. En 1684, il accompagna son frère, Robert Cavalier de la Salle, dans son expédition par mer au golfe du Mexique. L'on connaît le résultat de ce malheureux voyage; Robert est assassiné en 1687; ses compagnons se dispersent et la plupart périssent; son frère Jean réussit à atteindre Ville-Marie, en 1688; après y avoir liquidé les affaires de son frère, il retourne en France. En 1690, il écrivit le récit de son voyage qu'une société d'édition américaine à Albany imprima en 1858.

Et nous avons là à peu près tous les ouvrages écrits avant la conquête et publiés dans la suite.

Il faut pourvoir à l'enseignement

Au début du régime britannique, un événement assez important vint modifier la vie de la petite communauté de Montréal; c'est la fondation du Petit Séminaire, en 1767. Désormais, une partie des membres de la Compagnie devra se consacrer à un ministère plus exclusivement intellectuel. Mais il va s'écouler encore plusieurs décades avant que l'on puisse trouver le temps de se livrer à un travail intellectuel purement désintéressé. On est gêné par le manque de livres. Chaque professeur doit composer son manuel. MM. Houdet, Roque et Rivière écrivent une grammaire latine; M. Larkin, une grammaire grecque et un recueil de morceaux choisis d'auteurs grecs; M. Quiblier, un précis d'histoire ecclésiastique et profane; M. Séry, deux manuels de littérature, un pour la classe de Belles-Lettres et un autre

pour la Rhétorique. A part quelques opuscules de piété, ce sont là à peu près toutes les publications des 80 premières années du Régime britannique.

M. Etienne-Michel Faillon 1799-1870

Il faut donc attendre jusqu'au milieu du 19^e siècle avant d'apercevoir un véritable mouvement littéraire dans la Compagnie. Les visites de M. Faillon y sont-elles pour quelque chose? S'il n'a pas déclenché le mouvement par ses exhortations, il a dû, au moins par son exemple, inciter les autres au travail. Pendant les trois séjours qu'il fit au Canada, en 1849 et en 1854 comme visiteur, puis de 1857 à 1862 comme convalescent, il consacra tous ses loisirs à fouiller les archives de Québec et de Montréal et à composer ses ouvrages. Comme fruit de son labeur, il nous a laissé deux grandes oeuvres. La première est intitulée "Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de l'Eglise de l'Amérique du Nord"; cette étude comprend cinq volumes: les deux premiers ferment la "Vie de la soeur Bourgeois", les deux autres, la "Vie de Mademoiselle Mance et L'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie en Canada"; le dernier la "Vie de Madame D'Youville, fondatrice des soeurs de la Charité de Ville-Marie dans l'Île de Montréal en Canada". Comme complément à cette première série, il ajouta, en 1860, "La Vie de Mademoiselle Le Ber". — Son deuxième ouvrage est "L'Histoire de la Colonie Française en Canada", 3 vol., Paris, 1866. Le 3^eme volume nous conduit seulement jusqu'en 1672; dans l'intention de l'auteur ce travail devait comprendre dix volumes et se rendre jusqu'à la conquête anglaise. M. Faillon n'eut que le temps de réunir les matériaux nécessaires à la poursuite de son histoire. Il ne faut pas oublier, en effet, que la composition de ses volumes d'histoire canadienne

n'est qu'une partie du travail qu'il s'imposait. Il publia en France une quarantaine de volumes d'histoire religieuse et de spiritualité et il laissa environ dix ouvrages manuscrits. Oeuvre gigantesque qui était bien de nature à pousser les confrères du Canada à écrire.

Bibliothèque, cercle d'étude, revue

Un autre événement a pu aussi susciter le mouvement intellectuel du milieu du 19^e siècle; c'est la fondation de l'Institut Canadien, en 1844. Cette société littéraire et scientifique s'inspira de Voltaire et prit bientôt les allures d'une société secrète hostile à l'Église. Pour préserver la jeunesse de l'influence dangereuse de cette institution, il va falloir lui offrir un aliment intellectuel aussi attrayant que solide. C'est M. Louis Regourd, vicaire à Notre-Dame, arrivé de France en 1850, qui va s'en charger. Il réorganise la bibliothèque paroissiale, lui trouve un local plus spacieux, lui annexe un cabinet de lecture et porte le nombre des volumes à 10,000. De plus, il fonde pour les jeunes gens un cercle littéraire dont les séances deviendront bientôt publiques. Puis, pour que l'influence de ce mouvement s'étende au loin, il publie une revue: "l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial", qui dura 14 ans, de 1859 à 1873.

C'est ici surtout que va se manifester le réveil littéraire. Les conférences du Cercle sont insuffisantes à remplir les pages de la Revue. M. Regourd sollicite la collaboration de quelques-uns de ses confrères. Et alors nous les voyons se révéler, les uns historiens, comme M. Desmazures, M. Rouxel, M. Rousseau; d'autres apologistes, comme M. Giban; d'autres pédagogues, comme M. Nercam. Un autre, M. Moyen, tient la chronique scientifique; un autre, M. Barbarin, la chronique politique et religieuse; enfin, il y aura même un poète, M. Flavien Martineau, dont les oeuvres furent recueillies plus tard en volume, après sa mort, en 1888.

L'histoire tient le premier rang

Il est sorti de ce mouvement plusieurs autres oeuvres qui méritent au moins une mention. M. Desmazures avait écrit dans l'Echo du cabinet de Lecture un grand nombre d'articles sur divers sujets d'histoire du Canada; il en réunit plusieurs en volume en les complétant. En 1879, il publia une biographie de M. Faillon intitulée "M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice, sa vie et son oeuvre"; la même année, une étude sur "Colbert et le Canada", rééditée en 1889; en 1880, une "Notice de 36 pages sur "Notre-Dame de Montréal"; en 1890, une "Histoire du Chevalier d'Iberville" de grande valeur; la même année, un Cours d'Archéologie, donné à l'Université Laval de Montréal, sur les Indes, l'Égypte, l'Assyrie, la Palestine.

Tout comme pour M. Desmazures, c'est l'histoire qui retint l'attention de M. Pierre Rousseau (1827-1912). Tout en étant professeur au Collège de Montréal, puis vicaire à Notre-Dame, il enseigna l'histoire à l'Université Laval de Montréal et fit partie de la Société Historique de Montréal. La plupart de ses études sont restées manuscrites. Parmi celles qui ont été publiées, on mentionne surtout une Vie de Maisonneuve, une vie de saint Georges et "Saint-Sulpice et les Missions catholiques", ouvrage édité en 1930 par les soins de Mgr Olivier Maurault.

Dans le domaine de la littérature proprement dite, il ne nous reste plus à signaler que quelques oeuvres, publiées au début du 20^e siècle. En 1910 paraissait à Montréal un volume intitulé "La Race française en Amérique", par Adé-lard Desrosiers, de l'École Normale, et P.-A. Fournet, prêtre de Saint-Sulpice. M. Fournet (1867-1918) était au Canada depuis 1893. Quand le volume parut, il venait de quitter le Collège de Montréal, où il avait enseigné les Belles-Lettres, pour devenir chapelain de l'Hôtel-Dieu. "La Race française en Amérique" est un ouvrage remarquable.

Après quelques chapitres d'introduction sur le milieu et le passé des Français d'Amérique, les auteurs donnent en 200 pages une description détaillée de l'état social et religieux des Canadiens français et des Franco-Américains au début du 20e siècle. Cette étude connut le succès qu'elle méritait, car, dès 1911, elle était rééditée et portée à 6,000 exemplaires.

Vers la même époque, M. Arthur Guindon (1864-1923) publiait deux recueils de poésies: "En Mocassins" et "Aux Temps Héroïques"; il y décrit des scènes de la vie des Indiens et raconte les événements héroïques des premiers temps de Ville-Marie. Nous connaissons de lui encore "Les Trois Combats du Long-Sault", étude critique sur le Combat de Dollard, qu'il avait écrite d'abord pour la revue l'Action Française.

L'étude des langues indigènes

Les Sulpiciens avaient été envoyés au Canada pour y évangéliser les Indiens; leur devoir d'état leur commandait d'étudier les langues indigènes. Plusieurs d'entre eux, tels M. Gay (1688-1725), M. Guen (1714-1760), M. Picquet (1709-1781), M. Mathevet (1717-1781), composèrent des lexiques, des grammaires, écrivirent en algonquin ou en iroquois des instructions, des cantiques, des livres de prières, etc. Mais la grande majorité de ces ouvrages restèrent manuscrits. Il faut attendre M. Cuoq, au milieu du 19e siècle, pour voir paraître les premières études philologiques de quelque importance.

M. Jean-André Cuoq arriva à Oka en 1847, à l'âge de 26 ans, et il y mourut en 1898. Si l'on excepte 5 ou 6 années au Collège de Montréal et à Notre-Dame, toute sa vie se passa au milieu des Algonquins et des Iroquois de la réserve du Lac des Deux-Montagnes. Il commença par publier en algonquin, après les avoir retouchés et complétés, les livres religieux composés par M. Mathevet. Il donna successivement,

en 1852 "Le livre de la Prière", en 1854, "Catéchisme et Cantiques", en 1859, un résumé de l'Histoire de l'Ancien Testament, en 1860, une vie de Jésus-Christ, en 1861, un pa-reïssien iroquois, noté en plainchant.

A cette date, ses études s'orientèrent dans une autre direction. A la demande de M. Le Hir, son ancien professeur d'Ecriture Sainte à Paris, il réfuta la thèse de Renan, qui prétendait prouver la fausseté de la doctrine de l'unité de l'espèce humaine par l'abîme qui sépare les langues européennes des langues américaines. Il montra d'abord les affinités entre les deux groupes de langues et établit ensuite que l'esprit humain raisonne de la même façon des deux côtés de l'Atlantique. Son étude intitulée "Jugement erroné de M. E. Renan sur les langues sauvages" eut un retentissement considérable et connut deux éditions, l'une en 1864 et l'autre en 1870.

Ses ouvrages de philologie proprement dite commencèrent en 1866 avec la publication des "Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique". En 1882, il publia un lexique de la langue iroquoise; en 1886, un lexique de la langue algonquine; de 1891 à 1893, une grammaire de la langue algonquine, insérée dans les Mémoires de la Société Royale du Canada.

Hautement apprécié par les savants de son temps, M. Cuoq fut invité à faire partie de plusieurs sociétés savantes d'Europe et d'Amérique, dont la Société Royale du Canada et la Société Ethnologique de Washington. Encore aujourd'hui son oeuvre conserve une certaine valeur.

Les ouvrages scientifiques

Dans le domaine des sciences naturelles la production littéraire de Saint-Sulpice est très réduite. Le premier sulpicien que nous rencontrons dans cette ligne est M. Jean Moyen (1823-1899). Il vint au Canada en 1858 et il n'y demeura

que 16 années, passées toutes entières au Collège de Montréal comme professeur de sciences. C'est la Botanique qui semble l'avoir intéressé d'avantage. En 1871, il publia un manuel de Botanique et Flore du Canada, préparé par 6 années d'étude et d'herborisation à travers tout le Canada de l'époque, les provinces actuelles de Québec et d'Ontario. Ce manuel était destiné à l'enseignement dans les collèges classiques. Aussi, rien de très scientifique; les descriptions des différentes espèces de plantes sont réduites aux seuls caractères distinctifs importants. Bien que très dépassé aujourd'hui, ce livre peut rendre encore des services à cause de la perfection des clefs analytiques.

M. Moyen publia aussi un cours de géométrie dans l'espace, une géométrie analytique et une grammaire anglaise. Dans l'Echo du Cabinet de Lecture, il écrivit des articles sur à peu près tous les sujets scientifiques: Zoologie, Botanique, Physiologie, Hygiène, Ethnologie, Géographie, Cosmologie, Météorologie, etc., etc.

De retour en France en 1874, il continua l'enseignement des sciences et l'étude de la Botanique; en 1889, il publia un traité élémentaire et pratique de Mycologie, qui reçut du monde savant l'accueil le plus favorable.

Au début du 20^{ème} siècle, deux autres sulpiciens, récemment arrivés de France, s'orientent vers l'étude des sciences naturelles; ce sont MM. Hippolyte Dupret (1853-1932) et Julien Simon (1863-1938). Tous deux passèrent leur vie dans l'enseignement, l'un de la philosophie, l'autre, des humanités. Ce sont donc leurs loisirs et surtout leurs vacances qu'ils devront consacrer à approfondir leurs connaissances. Un des collaborateurs de la revue de l'Institut Agricole d'Oka, qui les a vus à l'oeuvre, nous les présentait ainsi en 1927: "Nous savons que parmi les messieurs de Saint-Sulpice qui viennent passer leurs vacances à la maison de campagne que possède

la vénérable institution à Oka, il est des savants modestes et cachés comme la source dont on ne soupçonne pas tout le travail souterrain, qui charment leurs loisirs par la pratique de l'une ou l'autre branche des sciences naturelles, telles que la Botanique, la Minéralogie, la Géologie, etc., etc. Il faut des hommes de cette trempe pour enrichir le patrimoine de nos acquisitions scientifiques du fruit de leurs laborieuses et patientes recherches; ne continuent-ils pas tout simplement la lignée des abbé Faÿ, fondateur des lois de la cristallographie..., Grégorius Mendel au génie subtil duquel nous sommes redevables de la solution du problème de l'hérédité, et de tant d'autres moines et ecclésiastiques qui se sont distingués au cours des siècles, par des travaux scientifiques de plus ou moins grande importance?"

Les travaux de MM. Dupret et Simon

Sans être un abbé Faÿ ou un Grégorius Mendel, MM. Dupret et Simon ont contribué cependant à étendre quelque peu le champ de nos connaissances, le premier, en Botanique, le second, en Géologie.

M. Dupret se spécialisa dans l'étude des mousses de la région de Montréal. En collaboration avec les spécialistes les plus réputés des deux continents, il a pu approfondir l'étude de certains groupes, assez pour y découvrir quelques espèces ou variétés nouvelles. Il a laissé un herbier de mousses assez complet et une Etude sur les Mousses de la région de Montréal qui a été jugée digne d'être publiée dans la série des Mémoires de l'Institut Botanique de l'Université de Montréal.

Monsieur Simon se consacra à l'étude de la géologie. Durant les 45 années qu'il passa au Canada, il employa presque toutes ses vacances à explorer les environs de Montréal et surtout le mont Royal, la colline de Rigaud et celles d'Oka. Il a laissé au Collège de Mont-

réal une collection minéralogique importante, la plus complète que nous possédions à Montréal, au dire des connaisseurs. De plus, il a écrit une étude, encore inédite, où il expose une théorie nouvelle sur l'origine des collines de la région montréalaise. M. Adhémar Mailhot, l'ancien directeur de l'École Polytechnique, à qui il avait demandé de lire son manuscrit, lui rendit le témoignage élogieux que voici: "Vous avez fait là une étude vraiment magistrale que vous faites bien de mettre sur le papier pour l'enseignement et l'édification de ceux qui aiment la géologie."

* * *

Ce n'est pas notre intention de parler des vivants. Mais on ne peut

s'empêcher de remarquer, avec la variété et la valeur des sujets traités, le nombre croissant de ceux qui se hasardent à publier: ce sont, en Théologie, MM. Ferland, Fournier, Yelle; en Spiritualité, Mgr Yelle, M. Duchain, M. Bouhier; en Sciences sociales, M. Desrosters; en Philosophie, M. Filion; en Histoire, Mgr Maurault, M. Gauthier; en Philologie, M. Blanchard; en Sciences, M. Perras. En plus des livres, deux périodiques: Le Séminaire, organe des anciens élèves du Grand Séminaire, et Nos Cours, publié par l'Institut Pie XI.

Cette simple énumération suffit, je pense, à nous montrer que la génération actuelle a bien l'intention de continuer la Tradition

Antonio DANSEREAU, P.S.S.

LA BIBLIOTHEQUE DE SAINT-SULPICE

Les Messieurs de la Compagnie de Saint-Sulpice, fidèles à la mission d'éducateurs qui leur fut confiée dès leur arrivée à Ville-Marie, ne négligèrent aucun des moyens propres à remplir leur mandat. Et comme l'un de ces moyens les plus efficaces est la fondation de bibliothèques, ils ne tardèrent point à mettre à l'usage du public un judicieux choix de livres: la Bibliothèque du Cercle Ville-Marie, dont l'*ex-libris* portait en sous-titre: "Oeuvre des Bons Livres". C'est dire, en peu de mots, tout le programme de ce nouveau centre de culture intellectuelle.

Certes, le local était fort peu luxueux; mais nos bibliothèques canadiennes n'avaient pas encore songé à s'abriter dans un temple digne de leurs hôtes. Il convenait que les Messieurs de Saint-Sulpice s'en avisassent les premiers, étant pour l'ordinaire très en avance sur leur époque, ce qui ne nuit en rien à leur fidélité à la Tradition. Leur culte de la Tradition semble, en effet, lié à leur nom même, parce que, étant "classiques" au sens profond du mot, ils savent qu'en la vénérant, ils s'appuient sur la sagesse et sur l'expérience du passé. Ils furent, à Montréal, les précurseurs de la pensée et de l'activité intellectuelle.

Dès la fin du XIXe siècle, Montréal entra dans une ère de prospérité et de développements financiers vraiment remarquables. Les familles, — les meilleures familles de la ville, — groupées autour de la *Paroisse*, — durent peu à peu s'éloigner pour faire place aux bureaux, aux banques et au commerce. La bibliothèque, dépaycée, se trouvait singulièrement isolée de son public. Il était temps d'aviser.

Les Messieurs de Saint-Sulpice choisirent minutieusement le site de la future bibliothèque qu'ils projetaient de construire: elle serait installée rue Saint-Denis, en plein centre, facile d'accès.

Ainsi ce projet que le Conseil de Ville débattait depuis des années dans la plupart de ses séances, Saint-Sulpice l'exécuta sans tapage et dota Montréal de sa première grande bibliothèque publique. A la suite d'un concours proposé aux architectes, M. Eugène Payette fut chargé de la construction. De style Renaissance française rappelant d'assez près le Petit-Trianon, élégante et claire, la Bibliothèque fut terminée en mai 1914. Elle coûte près d'un demi-million à ses généreux donateurs.

Aegidius Fauteux, bibliothécaire

Les Messieurs de Saint-Sulpice qui s'y connaissent en hommes, et qui avaient formé l'intelligence de celui-là, choisirent pour tenir le rôle de bibliothécaire ce fin lettré, ce bibliophile éclairé, ce savant que fût M. Aegidius Fauteux. Pendant que s'érigeaient lentement au-dessus du sol les hautes murailles de la future bibliothèque, lui, dressait à sa manière les fortes assises intellectuelles qui devaient donner tant de prestige à cette oeuvre sulpicienne.

Après huit mois d'études dans presque tous les pays de l'Europe et en Amérique, M. Fauteux revint, riche du bagage scientifique, technique et intellectuel recueilli dans les plus importantes bibliothèques du monde. La nouvelle institution fut dotée d'un système entièrement moderne. La classification de

Dewey et celle de Cutter, qui la complète; le système de catalogue — dictionnaire sur fiches, succédant aux catalogues imprimés, volumineux et toujours incomplets; un choix important d'ouvrages de première valeur; voilà autant de profit pour la bibliothèque nouvellement fondée.

Le personnel fut minutieusement recruté. En maître prêt à verser sur autrui, à la française, les richesses spirituelles qu'il était allé puiser aux bonnes sources, M. Fauteux éduqua ses aides-bibliothécaires et les initia à l'art subtil et compliqué de dresser un catalogue renfermant ces trois conditions essentielles: clarté, précision, exactitude.

Tout est prêt. Le 11 septembre 1915, vers quatre heures de l'après-midi, Mgr Paul Bruchési vint bénir ce nouveau temple de l'intelligence humaine, dans la plus stricte intimité.

Le lendemain dimanche, la Bibliothèque Saint-Sulpice ouvrit pour la première fois ses portes. Dans sa vaste salle des conférences, une fête brillante, — une vraie fête de l'esprit! — réunissait le tout-Montréal intellectuel autour de MM. Lecocq, Supérieur de Saint-Sulpice, et Fauteux.

Dans les discours qui s'imposaient, les conférenciers comparèrent la bibliothèque à un nouveau flambeau qui s'allume et qui éclaire, guide, réchauffe; à une hôtellerie où chacun reçoit le pain dont il a faim et le vin dont il a soif; à une pharmacie où l'on trouve remède à l'accablement de l'âme et de l'esprit; à un temple où l'intelligence apaisé se recueille; à une école où l'on vient s'instruire au contact du génie et de la vérité.

La jeunesse accourt s'instruire

Dès les premiers jours, les étudiants en droit et en médecine, favorisés par la proximité de la nouvelle bibliothèque, quasi voisine, prirent l'habitude d'y venir étudier entre leurs heures de cours. Ils formaient un public jeune, d'une relative sagesse tenue en respect par

l'incontestable autorité du bibliothécaire, très studieux à l'approche des examens... et édifiant alors les abonnés qui n'apercevaient plus que des nuques courbées sur de graves bouquins, des fronts pressés par des mains moites d'angoisse, une immobilité de statue... A la sortie des colléges, leurs cadets venaient à leur tour consulter fébrilement l'Enéide ou l'Odyssée, histoire de comparer leur thème et leur versino avec la traduction littérale...

Nous sommes toujours en 1915, et c'est la guerre. Mais en dépit des difficultés de s'approvisionner en Europe, la Bibliothèque Saint-Sulpice était largement et richement garnie. Outre le vieux fonds, admirablement composé, qui lui venait de la bibliothèque du Cercle Ville-Marie, les Messieurs de Saint-Sulpice avaient ouvert à leur bibliothécaire, avec une libérale confiance, un généreux crédit lui permettant d'acquérir, au cours de son voyage à travers l'Europe, tous les volumes propres à intéresser aussi bien le grand public que le plus fin lettré.

Certes, il en usa abondamment: ce public un peu spécial de la Bibliothèque Saint-Sulpice, délicat à coup sûr, dilettante, d'une éducation intellectuelle déjà heureusement commencée... Public nuancé, intéressant, agréable à satisfaire parce qu'il avait des goûts précis, comme quelqu'un ayant conscience de soi. Quant au fin lettré, il fut toujours, — et il reste, — la rare exception: le chercheur, l'érudit, le savant, le sympathique "rat de bibliothèque" l'est tout autant... Par bonheur, il y avait quelques précieux "rats" de cette sorte à la Bibliothèque.

— Et ce furent les belles années d'après guerre, où les livres minutieusement et amoureuxment choisis ne risquaient plus de ne connaître que le fond des océans... La Bibliothèque Saint-Sulpice comptait maintenant plus de trois mille abonnés. Il arrivait certain jour que sa grande salle était trop petite... Certaines figures familières de cette époque semblent si bien s'identifier aux murs mêmes

de la maison qu'on ne peut parler de Saint-Sulpice sans les revoir . . .

Il est dans les bibliothèques une heure tout simplement exquise: celle qui précède immédiatement la chute du jour. Une clarté de plus en plus imprécise tombe des verrières armoriées du plafond et des bas-côtés. L'ombre sournoise danse déjà dans les angles: c'est l'heure d'allumer les lampes. C'est l'heure violette. Un flot de lumière vive jaillit soudain des grands lustres de bronze de la nef et des galeries. Le lecteur inconsciemment courbé sur son bouquin se redresse. Il semble alors qu'avec la clarté revenue, le souffle de l'esprit passe sur les cerveaux attentifs. Heure pensive et recueillie; heure de digestion intellectuelle lente et calme, dans le silence total de la grande salle de lecture où l'on parle bas, comme dans une église.

Premier acte d'un drame

Mais déjà la jeunesse de la Bibliothèque Saint-Sulpice est passée et l'âge est venu pour elle de connaître l'épreuve. Nous sommes en février 1926. Les autorités qui veillent sur son existence, pour des raisons majeures qui sont le signe déjà de l'épreuve finale qui l'attend, décident de supprimer la circulation. Aussi, la vaillante et pacifique armée des livres rentre à son quartier pour n'en plus sortir désormais. Le public s'étonne; les bibliothécaires s'inquiètent. La Bibliothèque Saint-Sulpice ne servira plus qu'à la lecture en salle. C'est le premier acte du drame.

— 31 juillet 1931! —

Bien des larmes secrètes ont été versées déjà sur le sort inévitable qui attend la Bibliothèque Saint-Sulpice. Beaucoup de paroles, — même éloquentes — ont été dites pour qu'elle continue de vivre, mais pas un geste efficace n'a été fait pour la tirer de la mort.

Notre pays entre dans ces dures années où les fortunes les plus solides s'écroulent. La Bibliothèque

Saint-Sulpice pèse lourd, à cause des frais, réduits pourtant, qu'elle entraîne encore: ces Messieurs, qui ont assumé, pendant dix-sept ans, la charge accablante de supporter de leurs deniers une institution de cette envergure, se voient dans la nécessité tragique de lui retirer leur main.

Beaucoup s'étonnent de ce geste inattendu; plusieurs s'en scandalisent, mais il s'en trouvait fort peu, au temps où la bibliothèque ouvrait libéralement ses portes au public montréalais qui furent éblouis de ce don royal que lui faisaient ces Messieurs.

On se souvient ailleurs; ici, on oublie... A tel point qu'un proverbe serait exact qui dirait: "Il est plus normal de recevoir que d'apprécier!"

Et le 31 juillet 1931, fut donc la dernière journée de la Bibliothèque Saint-Sulpice. Le dernier lecteur s'est retiré. Les portes de verre se sont à jamais refermées sur lui. Le bibliothécaire a réuni son personnel dans la salle du catalogue. Des larmes amères et silencieuses coulent sur les visages désolés. Et l'on songe malgré soi à "La dernière classe" de Daudet, alors que le vieux maître accablé, se tournant vers son auditoire brisé d'émotion, le congédie d'un geste: "C'est fini: Allez-vous en!"

Pour la Bibliothèque aussi, c'est la dernière classe. Que deviendra sa riche collection de "Canadiana" si rare, provenant des fonds réunis des collections Baby et Sicotte, si intelligemment enrichies par M. Fauteux?

Et son trésor littéraire si complet, si merveilleusement composé? Et sa superbe collection d'Histoire, — la Grande et la Petite, — comprenant tant d'oeuvres choisies avec un soin minutieux, toute lourde de faits, d'oeuvres, de vie? Et ses nombreux volumes de philosophie, de religion, de science et d'art?

Les livres dorment... parce que peut-être ceux qui devaient les dé-

fendre du sommeil ne se sont pas éveillés à temps... Et ils dorment depuis dix ans, les beaux volumes coquettement reliés, sans qu'un prince, — hélas! les princes sont rares en démocratie! — brise les serrures pour leur redonner la joie du réveil! Et qui sait?

Quand le public passera devant la Bibliothèque Saint-Sulpice humiliée dans son silence et son abandon, il faut qu'il songe aux gestes larges, — des gestes de grands seigneurs généreux, — que furent si souvent les gestes des Messieurs de Saint-Sulpice.

Cécile LAGACE

autrefois de la Bibliothèque
Saint-Sulpice.

NOTRE-DAME — "LA PAROISSE

L'église Notre-Dame a été longtemps le centre de la ville, centre topographique, centre commercial, centre social. De loin on voyait son modeste clocher et, plus tard, ses deux tours. On y venait de partout recevoir la lumière et la consolation. Ses nefs, le dimanche, débordaient, ses galeries se remplissaient. Les grandes cérémonies attirèrent le peuple chrétien. C'était magnifique. Puis la ville bougea, se déplaça, gravit les coteaux. D'autres églises s'élevèrent. Elles groupèrent autour d'elles des populations qui y vinrent prier et s'attachèrent à leur culte et à leur vie. Notre-Dame vécut alors de ses souvenirs glorieux. Elle continua de vivre des cérémonies toujours belles que les fêtes nationales et religieuses y célébraient.

Le 17 mai 1642 après neuf jours de navigation, quatre chaloupes s'arrêtaient sur le Saint-Laurent devant l'endroit appelé par Champlain autrefois du nom de Place-Royale et des chants de reconnaissance saluaient l'emplacement de Ville-Marie. Le lendemain les mains pieuses de Mademoiselle Mance et de Madame de la Peltrie ornaient l'autel où le sang de l'Agneau devait couler depuis lors sans interruption. Une tente d'abord puis bientôt une cabane d'écorce, puis plus tard le toit et les murailles du fort abritèrent cet autel. Là devait résider pour conduire le peuple naissant au progrès et à la gloire Celui qui est à la fois le chemin et le but. En 1655 les colons reconnaissants offrirent au Dieu Rédempteur un séjour plus digne de sa gloire et de leur foi. Cette année-là, en effet, fut construite la première église paroissiale, annexée à l'hôpital pour qu'elle pût servir à la fois aux citoyens et aux malades. Ce modeste temple dura jusqu'en 1678 où fut ouverte

au culte une église plus vaste. Mais cette deuxième église paroissiale, devenue elle-même trop petite pour la population toujours croissante, devait à son tour disparaître et céder la place en 1829 à la troisième église, celle d'aujourd'hui.

Un sermon qui fait du bruit

Dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, c'est la vie ordinaire d'une paroisse. Des maisons se sont bâties autour du petit temple et le dimanche c'est toute la population qui afflue à l'église. On y fera les cérémonies aussi imposantes que possible. Or ce dimanche-là, le dimanche de Pâques 1674, la messe est chantée par le curé de la paroisse. Le sermon sera fait par Monsieur de Fénelon. Il circule dans le peuple des rumeurs étranges. Le prédicateur va faire un scandale. Entendons-nous. Il doit dire, répêteton, des choses désagréables à l'adresse du gouverneur. Ils ne s'aiment pas beaucoup. Monsieur de Frontenac est l'ennemi de Perrot, l'ancien gouverneur de Ville-Marie, et Fénelon est son ami. Celui-ci ne se gêne pas pour accuser le vice-roi de malversations, de commerce illégal d'eau-de-vie. Et il doit le dire en chaire. Aussi affluence de monde. Messe solennelle avec diacre et sous-diacre. Puis Monsieur de Fénelon en chaire. "Femme, pourquoi pleurez-vous?" C'est là le texte. Une première partie: nécessité de mourir avec Jésus-Christ passe bien. On semble content. La deuxième partie; nécessité de ressusciter avec Jésus-Christ, éveille davantage l'attention. Lorsque le prédicateur en vient à parler des personnes constituées en autorité, qui troublent le commerce d'un pays, maltraitent ceux qui ne leur don-

ment pas une part à leurs bénéfiques, oppriment les peuples par des corvées injustes et inutiles, on se dit: il veut désigner Frontenac. La Salle, qui est au fond de la chapelle, se lève, fait des gestes, interpelle ses voisins, s'adresse au célébrant. La messe finie, c'est la lutte qui commence. La Salle dénonce Fénelon. Frontenac, irrité au sujet du sermon, l'est bien davantage lorsqu'on lui dit que Fénelon, durant la semaine qui a suivi, est allé de porte en porte recueillir des signatures en faveur de Perrot pour obtenir sa mise en liberté. Citation devant le Conseil Souverain. Explications de Fénelon, ses protestations. Frontenac ne veut rien entendre, rabroue dans sa colère tous ceux qui cherchent à défendre Fénelon et à expliquer son action, même à l'excuser. Appel au roi. Départ de Fénelon.

Aspect de la première église

En 1672, les paroissiens assemblés résolurent de construire une autre chapelle, ou plutôt, cette fois, une église. C'était le 6 juin. Le 19 du même mois on choisissait le maître maçon et on fixait son salaire; le 20, le terrain était donné par le supérieur du Séminaire, Monsieur Dollier de Casson; le 21 on commençait à creuser les fondations: huit jours plus tard la croix était plantée à l'endroit où on devait travailler; le grand concours de peuple qu'avait provoqué cette cérémonie se renouvelait encore le jour suivant, quand on posait les cinq premières pierres de l'édifice futur. Ce fut d'abord un beau zèle. Dans le désir de voir bientôt la construction achevée, chacun y mit les ressources dont il disposait: argent, matériaux, journées de travail. Puis l'ardeur s'attiédit. Les assemblées de fabrique "tenues à l'issue des vêpres paroissiales" témoignent de cette apathie de la population. On réclame le paiement des souscriptions, le bois promis et non encore fourni. Lentement, à

cause de tous ces obstacles, le temple s'élève. Il a ses murs, son toit, sa lampe d'argent, sa cloche, dont Monsieur de la Barre et Madame de Longueuil ont été le parrain et la marraine, ses châssés dorées. Plus tard il aura ses bancs, ses chapelles latérales, ses stalles dans le chœur. Il aura, à l'extérieur, reçu son complet embellissement quand sa tour carrée s'élèvera avec son portail; puis par-dessus sa tour, son clocher et, au sommet de son clocher, sa croix surmontée du coq traditionnel. Pour les pieux habitants de Ville-Marie, il aurait manqué quelque chose à leur église, si le souvenir de la Reine du ciel ne l'eût consacrée. Aussi, le 30 août 1778, mettaient-ils avec joie au faite du portail la statue de Marie, bénite solennellement la veille.

Temple magnifique pour l'époque et pour le lieu. Les voyageurs, Kalm, Held, Bouchette, le pensent et l'écrivent. Peut-être notre impression serait un peu moins favorable. Nous trouverions l'ensemble inélegant et lourd, le portail pas assez dégagé, la tour, avec ses meurtrières, sombre et froide.

L'église était alors au centre de la ville, c'est-à-dire au centre de la ville officielle, dont la porte de Québec, la rue Saint-Pierre, le fleuve et la rivière Saint-Pierre, formaient les limites dans tous les sens. Au delà, il n'y avait plus que les faubourgs, faubourgs Saint-Anoine, Saint-Laurent, le coteau à Baron, les faubourgs Saint-Louis, Saint-Pierre et Québec.

L'église resplendissait aux grandes fêtes. Tout se simplifiait pour les dimanches et les fêtes de moindre rite, mais toute la splendeur du culte se retrouvait dans les processions extérieures. La procession du Saint-Sacrement surtout présentait un déploiement incomparable.

Tout Montréal assistait à ces fêtes. Montréal avec ses citoyens riches, Foretier, Franchère, Dezery, Viger, Tabeau, Guy, Chaboillez, Leprohon, Perreault, Larivée, Berthelet, de Salaberry, de Longueuil, avec aussi

les humbles artisans et les modestes ouvriers. La ville qui croît et qui prie.

Les débuts de l'église actuelle

Au tour maintenant de la grande église actuelle. Elle date de 1820. Le 7 juin de cette année, Monsieur Roux, malade, invalide, se fit transporter, à l'aurore, dans la nef silencieuse. Il en fit la bénédiction. Le même jour, Monsieur Jean Richard dit la première messe, sans grande solennité. Ce ne fut que le 15 juillet suivant que l'ouverture et l'inauguration se firent avec pompe. Monseigneur Lartigue chanta la grand'messe, Monsieur Quibbler prêcha. Dans l'auditoire se trouvaient sir James Kemp, administrateur du Bas-Canada, son état-major, les diverses corporations de la ville. Durant soixante ans l'église allait connaître une prospérité inouïe. Tout n'était pas encore complet dans sa structure et ses décorations. Avec les années et peu à peu, ce qui manquait devait être fait. Ainsi la tour de l'épître, Persévérance, fut construite en 1841 et bénite par Monseigneur de Nancy; la tour de l'évangile, Tempérance, fut terminée en 1842. On démolit alors la tour et le clocher de la vieille église. Les dix cloches arrivèrent à Montréal le 24 mai 1843. Elles furent bénites le 21 juin par Monseigneur Bourget. On les hissa dans la tour de la Tempérance au mois de juillet et elles sonnèrent pour la première fois le 19 juillet, à midi. Tout se passa plutôt tranquillement. Il en fut autrement pour le bourdon. Il avait été donné par les marchands, les artisans et les cultivateurs et fondu à Londres dans les ateliers de *Mears & Co.* Arrivé à Montréal le 21 octobre, il fut débarqué le 24, bénit le 29 par Monseigneur Bourget et nommé Marie-Jean-Baptiste. Monsieur de Charbonnel prêcha en français et en anglais. Le 29 novembre, il fut monté dans la tour de la Persévérance par

Ambroise Matte, entrepreneur. L'opération dura de 8½ à 10 heures. La veille de Noël, il sonna à midi pour la première fois. Au mois de mai 1845, il est brisé, descendu ensuite et expédié en Angleterre pour refonte. En 1847 le second bourdon arrive à Montréal, le 17 septembre. Il est bénit le 18 juin 1848 sous le nom de Jean-Baptiste, monté le 21 juin dans sa tour. Il était mis en branle par un système de câbles, ce qui rendait nécessaire le travail d'un grand nombre d'hommes. Aujourd'hui il est mû par l'électricité. Il n'a rien perdu de sa sonorité. Par temps calme ses vibrations se répandent au-dessus de la ville et sur les rives du fleuve.

* * *

Notre-Dame a vu se dérouler dans son enceinte les fêtes et les cérémonies les plus solennelles qui soient. Chaque dimanche d'abord était d'une incomparable splendeur. L'église se remplissait dans ses nefs et galeries. Elle fut longtemps "la paroisse". D'autres églises, des chapelles s'étaient construites, ouvertes au culte. Autour de ces temples des familles s'étaient établies. Mais Notre-Dame gardait son charme. On y revenait. Et pour se séparer d'elle il fallait le motif impérieux de la distance.

C'est à Notre-Dame que les zouaves vinrent, au moment de quitter le sol de la patrie, recevoir les dernières bénédictions. C'est à Notre-Dame que le vénéré Pie IX eut son service solennel. C'est à Notre-Dame que Monseigneur Bourget fêta son cinquantenaire de sacerdoce; à Notre-Dame encore que sir Georges-Etienne Cartier eut ses funérailles. C'est à Notre-Dame que se fit entendre Monseigneur de Forbin-Janson; là encore que furent sacrés des évêques et des abbés; là enfin que, durant huit jours, en 1880, dix religieux missionnaires prêchèrent cette fameuse retraite qui émut, ébranla, transforma toute la ville.

Notre-Dame eut ses grands prédicateurs. Elle entendit leur voix, tressaillit d'enthousiasme à leurs accents pieux. Elle fut fière des Colin, des Martineau, des Deschamps, des Gibaud, des Lévesque, des Sorin, de bien d'autres. Sans doute la prédication d'alors avec ses longueurs et ses artifices ne plairait plus de nos jours. Elle avait alors des charmes. Le peuple chrétien, moins attiré au dehors, se complaisait dans ces discours où on lui parlait dans une langue qu'il comprenait, de son âme et de Dieu.

Les prédicateurs de France

Et, pour finir, elle eut depuis 1888 son carême, les sermons des prédicateurs venus de France. Les plus anciens se rappellent la joie des auditeurs lorsqu'il leur fut donné d'entendre, ce premier dimanche du carême, Monseigneur Soulé. Bel homme, certes, grand, robuste, sans être obèse. Et c'était un évêque. Prestige plus grand. Et la voix était douce, sonore, entendue de partout dans le vaste édifice. Et cette prononciation, un peu nouvelle pour la plupart des oreilles, était une mélodie. De retour à la maison, le père, charmé, redisait à la famille ses impressions profondes. Ah, non ! il ne manquerait pas un sermon. Et l'église continua d'être surpleine. Les prêtres occupaient les stalles du vaste sanctuaire. Dans les nefs tous les bancs étaient remplis. Vraie fête. Elle devait se renouveler chaque année. Chaque année, en effet, un prédicateur vint de France. Ils n'étaient pas tous des Bossuet. Mais tous ils parlaient un langage clair, correct, élégant, plus ou moins imagé. Des retraites suivaient pour hommes d'abord, pour femmes aussi plus tard. En général l'église, dans les nefs et dans les galeries, ne présentait qu'une masse compacte d'auditeurs, attentifs durant une heure, se gardant bien de tousser, sinon au passage d'une partie à une autre. Les plus doués parmi ces orateurs, ceux qui ont laissé longtemps après leur départ le souvenir le plus durable, ne sont

pas très nombreux. Je rappellerai d'abord le Père Plessis. J'entends le Père Plessis première manière. Lorsqu'il revint, en 1906, il n'était plus le même. Les coups de voix, les évolutions de son manteau noir sur sa soutane blanche, le déploiement de ses bras, sentaient trop l'artifice. Mais, en 1889, il était dans toute la force et la beauté de son admirable talent. C'était vraiment un grand orateur. Il l'était par son imagination, son intelligence, sa belle stature, sa gesticulation facilement dramatique, un ensemble de dons plutôt extraordinaires.

Le Père Gaffre était plus et mieux doué encore. Il prêchait à Saint-Joseph lorsque le prédicateur qui venait d'arriver de France tomba malade gravement. On lui demanda de le remplacer. Il parut accepter avec plaisir. Il avait sur le Père Plessis l'avantage d'une grande spontanéité, d'une parole acérée comme un dard, d'une action pleine de fougue. Peut-être en chaire paraissait-il un peu acteur. Mais il mettait dans son débit un brio, une vie qui l'imposait à la fois à l'attention et à l'admiration.

De tous, celui qui, à distance et par comparaison, semble avoir été le plus cultivé, c'est l'abbé Vignot. Malheureusement il n'a pas été compris, encore moins apprécié. Il y avait dans sa manière un peu de subtilité. Il fallait pour le suivre et le goûter une culture et un degré d'intelligence qui ne sont pas communs. A Paris il était parmi les tout premiers prédicateurs. Eût-il vécu plus longtemps que ses amis l'auraient porté jusqu'à l'Académie. Ici son auditoire s'effrita. Il s'en aperçut, en eut de la peine et s'en vengea dans sa conférence d'adieu par une petite malice dont tout le monde, les femmes surtout, eurent le bon esprit de s'amuser.

Je ferme cette galerie par le portrait de celui qui, à mon sens, fut le premier de tous, de Monseigneur Rozier. Ce que j'ai admiré, admiré sans réserve dans Monseigneur Rozier, c'est le parfait équilibre de ses dons merveilleux. Aucun ne dé-

tonnait. L'imagination, le coeur, l'intelligence, la voix, le geste, la tenue en chaire: tout était ce qu'il fallait, pas plus, pas moins. La voix ne s'éraflait pas, aussi claire, aussi sonore au bout d'une heure qu'au commencement du sermon. Ceux qui n'avaient jamais fait le voyage de Terre Sainte y vivaient avec lui, s'asseyant sur la margelle du puits de Jacob, voyaient venir la Samaritaine. Pas un tressaillement dans l'immense auditoire, toujours plus nombreux chaque dimanche. Les yeux levés vers lui le suivaient dans

une sorte de ravissement. J'ai entendu bien des orateurs dans ma vie. Je donnerais volontiers la palme à Monseigneur Rozier.

Notre-Dame continue de faire du bien. Elle a des fêtes et de belles fêtes encore aujourd'hui. Elle est pieuse et recueillie. Entrez-y à n'importe quel moment du jour. Vous trouverez facilement un coin d'ombre et de silence où vous pourrez prier. Rien d'étonnant. Dieu est ici. Puis les murs de l'église sont imprégnés de la piété d'un peuple croyant.

Jean DOMBREVAL

NOTRE-DAME — L'ÉGLISE

Tout le monde connaît la célèbre et historique église de Notre-Dame de Montréal.

L'église de Notre-Dame est un monument imposant de 260 pieds de long par 132 de large, avec deux tours carrées de 215 pieds de hauteur. Dès qu'on en franchit le seuil on est frappé par les vastes proportions de la nef, par le magnifique et monumental maître-autel qui remplit tout le fond du sanctuaire, et par l'incontestable beauté de l'ensemble.

On admire ces faisceaux de colonnes élégantes qui s'élançant du sol pour aller soutenir le vaste ciel étoilé de la voûte. Elles soutiennent aussi les deux rangées superposées de galeries qui font le tour de l'église et doublent sa capacité. Il y a environ 5,000 places permanentes; mais l'église, avec ses galeries et ses larges allées, peut contenir 12,000 personnes.

Elle est entièrement et somptueusement décorée en couleur; on y a prodigué l'or. Ces riches décorations, faites avec science et avec goût, furent exécutées de 1874 à 1880, par les soins de M. Victor Rousselot, curé de Notre-Dame.

Autel des plus imposants

L'autel. — Le grand autel, fait d'un bois précieux admirablement ouvragé, présente un caractère vraiment imposant. Il est né de la collaboration d'un architecte canadien, Victor Bourgeau, et d'un célèbre sculpteur angevin, le statuaire Henri Bouriché. Il date de 1878.

Au-dessous du riche tabernacle est un bas-relief représentant la Cène. Des deux côtés sont des groupes d'anges adorateurs. Au-dessus se dresse un grand Christ; Marie est au pied de la croix, avec saint

Jean et sainte Madeleine. A droite et à gauche sont représentés les sacrifices de l'Ancienne Loi, figure du sacrifice sanglant de Jésus-Christ. Et au sommet on voit le couronnement de la Sainte Vierge dans le ciel.

A l'entrée du sanctuaire, à droite, sur une colonne de marbre, s'élève une blanche et gracieuse Madone, en marbre très pur, don du Pape Pie IX à M. Rousselot, en 1872.

De l'autre côté, faisant le pendant, se trouve la statue de sainte Jeanne d'Arc en marbre, par Corbière, donnée par l'Union Nationale Française, lors de la canonisation de la sainte, en 1920.

La chaire. — La chaire de Notre-Dame mérite notre attention, non seulement à cause des grands orateurs qui s'y sont fait entendre, mais aussi par sa valeur d'art. Elle a été dessinée par l'architecte Victor Bourgeau. Elle est très élevée; et elle est ornée de statues qui sont l'oeuvre du grand sculpteur canadien Philippe Hébert.

Un instrument monumental

L'orgue. — Quand on lève les yeux vers le jubé, on est impressionné par ce monumental instrument dont la masse imposante occupe tout l'espace entre la seconde galerie du fond et la clef des voûtes.

Il fut commandé en 1885 par M. le curé Sentenne, qui en confia la construction à la célèbre maison Casavant, de Saint-Hyacinthe. Commencé en 1887, il fut terminé en 1891 et inauguré par Frédéric Archer, de Chicago. C'était alors le plus considérable, le plus complet et le plus moderne de l'Amérique.

Il a été plusieurs fois remanié depuis. On y a introduit les innova-

tions et les inventions qui devaient contribuer à révolutionner la mécanique de l'orgue. Mentionnons la "combinaison Duval", qui depuis a fait le tour du monde: la pédale de crescendo, les réservoirs à pressions diverses, les boîtes d'expression mues par des appareils pneumatiques, les claviers placés à distance de l'instrument, etc. Originellement le vent était fourni par quatre moteurs hydrauliques; mais on a remplacé ce système par une puissante soufflerie électrique qui fait le travail de dix hommes.

Une réfection, devenue nécessaire après un demi-siècle de service, et un nettoyage complet ont été faits en 1939.

L'orgue de Notre-Dame possède 85 jeux parlants ou 163 avec accouplements. Il compte 6,779 tuyaux de toute dimension, depuis le tuyau minuscule de 3 lignes (3 huitièmes de pouce) jusqu'au grand tuyau de 32 pieds. Il est le seul en Amérique qui contienne des tuyaux de 32 pieds en façade.

Cette énumération ne donne qu'une faible idée de la richesse et des ressources presque inépuisables de ce merveilleux instrument. Grâce à la belle sonorité de l'église, soit que ses voix s'enflent en une immense clameur, soit que ses timbres menus ne fassent entendre qu'un doux et harmonieux murmure, il produit de très beaux effets et provoque l'admiration. S'il en est aujourd'hui de plus considérables, on en trouverait difficilement un plus brillant et un plus parfait.

Les chapelles des bas-côtés

Les chapelles. — En suivant les bas-côtés, sous les galeries, on trouve différentes chapelles. Chacune d'elles mériterait une étude spéciale.

Ce sont, à droite: la chapelle de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, vrai lieu de pèlerinage, très fréquenté; l'autel, en chêne sculpté, a été inauguré en 1930; — la chapelle des Bienheureux martyrs de la Révolution; huit étaient sulpiciens;

un autre, André Grasset de Saint-Sauveur, était né à Montréal; — la chapelle de Saint-Amable; l'autel, oeuvre de Louis Quévillon, est l'ancien maître-autel de la vieille église; — la chapelle de Saint-Joseph; — la chapelle du Rosaire; le bas-relief en bois, de Bouriché, représente la Présentation de Marie au Temple; le tableau, copie de la célèbre toile d'André del Sarto, nous montre la Reine du ciel donnant le rosaire à saint Dominique, tandis que l'Enfant Jésus pose une couronne d'épines sur la tête de sainte Catherine de Sienne; sur la porte du tabernacle, une exquise petite madone, peinte sur fond d'or, chef-d'oeuvre acquis à Florence, en 1872.

Dans le bas-côté de gauche se trouvent les chapelles du Sacré-Coeur, de Sainte-Anne, des Ames du Purgatoire et de Saint-Roch.

Les verrières. — L'église de Notre-Dame s'est enrichie, dans le cours des années 1930 et 1931, de magnifiques verrières.

Celles du rez-de-chaussée représentent les principaux événements religieux de l'histoire de Montréal. L'artiste J.-B. Lagacé en a fait des esquisses au crayon; et le célèbre peintre verrier Francis Chigot, de Limoges, les a admirablement traités sur de beaux verres antiques de premier choix, d'un coloris superbe et d'une profondeur de tons qui permet de très jolis jeux de lumière.

Verrières consacrées à l'histoire

Ces vitraux nous montrent: Jacques Cartier lisant l'évangile sur le chef d'Hochelaga; — la fondation de Ville-Marie à Notre-Dame de Paris par Jean-Jacques Olier et Jérôme Le Royer de la Dauversière; — la première messe à Ville-Marie; — Maisonneuve portant une croix au mont Royal; — l'arrivée des Sulpiciens; — le sacrifice de Dollard et de ses compagnons; — la Milice de la Sainte Famille et la Confrérie de la bonne mort; — Jeanne Mance et la fondation de l'Hôtel-Dieu; —

Marguerite Bourgeoys, avec Jeanne Le Ber et Catherine Tekakwitha; — Marguerite d'Youville et les Soeurs de la Charité; — la construction de l'église de Notre-Dame.

Dans la première galerie se trouvent dix-sept autres belles verrières. Elles représentent les Saints et Saintes les plus en honneur au Canada. Elles sont l'oeuvre d'un autre grand artiste, M. Mauméjean, de Paris. L'art et la perfection du dessin, la beauté des traits des personnages, la grâce et la dignité de leur attitude, la richesse et la variété des couleurs, font de ces verrières de véritables chefs-d'oeuvre.

Les tableaux. — L'église de Notre-Dame est riche en tableaux. Sans parler des 14 tableaux du chemin de la Croix, peints à Paris vers 1876, et qui sont d'une bonne exécution, on en trouve à chacune des chapelles; quelques-uns sont remarquables.

Aux Fonts baptismaux, édicule spécial en dehors de la nef, décoré par Osias Leduc, on aperçoit un magnifique tableau de Minocheri représentant le baptême de Notre-Seigneur.

De belles toiles ornent aussi les panneaux extérieurs du choeur. A droite, une excellente copie de saint Ignace recevant de la Sainte Vierge les règles de son ordre, de Mignard, et une Présentation de Marie au Temple. A gauche, une Adoration des bergers et une Présentation de Jésus au Temple.

Sur les deux panneaux du fond de la seconde galerie sont deux belles copies de l'Assomption, de Murillo, et du Couronnement de Marie, de Vélasquez, par soeur Jérôme de la Croix. Puis, peints sur les murs de cette seconde galerie, se trouvent douze tableaux racontant la vie de la Sainte Vierge.

Dans le couloir qui passe derrière le maître-autel on peut voir un grand tableau de la Béatification des Martyrs de la Révolution, par Georges Delfosse, la Mort de saint François Xavier, de Dulongpré, et saint Roch guérissant les pestiférés.

Enfin la vaste sacristie est également ornée de nombreux tableaux, entre autres, au plafond, la belle Assomption, de Lebrun, peinte par Berckzy.

Chapelle de Notre-Dame du Sacré-Coeur

Cette chapelle, grande comme une église, (elle a 90 pieds de long, 85 de large au transept et 55 de haut), date de 1888-1891. Elle est due à M. Sentenne, curé de Notre-Dame. Elle est entièrement construite de bois du pays et se réclame du gothique fleuri. Svelte, très originale, lumineuse, elle forme un contraste frappant avec la sombre majesté de la grande église. La lumière y pénètre uniquement par le haut, et éclaire directement une véritable galerie de tableaux.

Au-dessus du maître-autel, la Descente du Saint-Esprit sur la Sainte Vierge et les Apôtres est une copie de Lebrun, qui ornait autrefois l'ancienne chapelle du Grand Séminaire. Ce sujet avait été inspiré à Lebrun par M. Olier.

Au-dessus de la porte d'entrée on aperçoit le beau Christ mourant sur la croix, de Léon Bonnat, copie de Soeur Jérôme de la Croix.

Il est surmonté par une immense copie de la Dispute du Saint-Sacrement, de Raphaël, par Ludger Larose.

Tout autour, au-dessus des fines et riches boiseries de cette chapelle, se trouve toute une suite de tableaux, oeuvres de jeunesse de peintres canadiens: Ludger Larose, Charles Gill, Joseph Saint-Charles, J. Charles Franchère et Henri Beau.

Le Musée Notre-Dame

Le Musée Notre-Dame a été inauguré le 6 juin 1937. On a dit que c'est "un écrin de perles ignorées".

Comme les vieilles cathédrales d'Europe, l'église de Notre-Dame possédait son trésor, formé d'ornements et de vases sacrés d'une

grande valeur; ces richesses étaient conservées dans la sacristie. Le Séminaire de Saint-Sulpice, de son côté, possédait beaucoup de souvenirs précieux et d'un grand intérêt historique.

De tous ces trésors réunis on a fait le Musée Notre-Dame.

En transformant l'ancienne salle des enfants de chœur et celle des sacristines, en arrière de l'église, du côté de la rue Saint-Sulpice, on a pu trouver l'espace nécessaire pour aménager ce musée, qui comprend des souvenirs historiques de toute sorte, des peintures, des sculptures, des ornements, des vases sacrés, des objets d'art, des collections diverses, etc.

On ne saurait énumérer toutes les pièces intéressantes qui s'y trouvent et qui souvent émerveillent le visiteur.

Dès l'entrée on voit un grand Christ de 9 pieds de haut, en bois sculpté, par Antoine Labrosse, en 1738.

On peut remarquer le grand crucifix et les chandeliers donnés par Louis XIV; — une Madone d'argent, don de Louis XV; — une vierge d'ivoire, ayant appartenu à Maisonneuve et léguée par lui au Séminaire; — un beau brûle-parfums d'argent; — une horloge en cuivre ciselé et doré, époque Louis XV, vers 1760, qui marche encore et sonne les heures; — de vieux Christs d'ivoire; — une couleuvrine de 1460; — un manuscrit du 13^e siècle (1291) avec les sceaux de neuf abbés de Thuringe. — L'article le plus ancien, datant sans doute de plusieurs siècles avant J.-C., est un vase trouvé dans les fouilles de Carthage.

Dans le département de la peinture, (il y a une trentaine de tableaux), on peut signaler la très belle toile de saint François écoutant la musique d'un ange, attribuée à Alonzo Cano (1601-1667); — saint Jérôme, de Pierre Dulin (1669-1748); — saint François en extase, peint à Québec par Claude François dit Frère Luc, en 1671; — la Cène, très belle toile, de Michel-Ange Challes (1718-1778); — le

couronnement de la Vierge, signé de Simone Memmi (1284-1344); — les très curieuses peintures d'Arthur Guindon, illustrant les légendes iroquoises: l'Ascension d'Agohao, le Fléau des têtes, le Dieu du tonnerre, le Serpent foudroyé, le Bicéphale et la fièche enchantée, le Fléau des géants, le Bain des squelettes, le Monstre chantant.

Souvenirs de Mgr de Pontbriand

Le dernier évêque du régime français, Mgr de Pontbriand, retiré et mort au Séminaire en 1760, a légué de nombreux et précieux souvenirs: ses ornements, sa mitre, sa crosse en argent massif semée de fleurs de lis, ses livres, son argenterie, enfin les broderies de soie sur peluche rouge du dais et du trône des évêques de Québec.

Parmi les vases sacrés, les objets d'art et les nombreuses pièces d'orfèvrerie, on remarque un grand ostensor d'argent, du poids de 35 livres. Derrière ce bel ostensor s'étend le manteau de la célèbre Vierge Noire, de Notre-Dame du Puy, France. Et parmi les ornements d'église, chapes, chasubles, dalmatiques, il faut signaler les ornements brodés par la célèbre recluse Jeanne Le Ber (1662-1714), tout spécialement son riche et magnifique antependium ou parement d'autel, qui est la pièce maîtresse du Musée.

On trouve enfin des collections diverses: collection de livres très anciens, manuscrits, autographes et ex-libris des Sulpiciens des premiers temps de Montréal; — collection de médailles; — collection d'anciennes monnaies grecques et romaines; — collection d'autographes: lettres de J.-J. Olier, de Maisonneuve, de Marguerite Bourgeoys, Mgr de Laval, Mgr de Saint-Vallier, Henri de Bourbon, père du Grand Condé, Jean Talon, Chevalier de la Barre, Frontenac, d'Ailleboust, Saint-Alphonse de Liguori, Cardinal Wiseman, Ernest Renan, Albert de Mun, François Coppée, etc.

La vitrine réservée à la vieille argenterie de table contient de nombreux articles portant les armoiries des familles nobles des premiers Messieurs du Séminaire ou le "Maria", chiffre de Saint-Sulpice. Une coupe porte les armes de l'abbé d'Urfé, qui fut curé de Sainte-Anne de Bellevue, de 1677 à 1687. D'autres articles portent les armes

de Montcalm, du marquis de la Jonquière, du baron de Saint-Castin, le fameux chef des Abénaquis, etc.

Le Musée Notre-Dame est ouvert tous les jours de 9 heures à 6 heures.

On y peut passer des heures agréables et intéressantes au milieu de ces souvenirs, évocateurs d'un glorieux passé.

Louis BOUHIER, P.S.S.,
ancien curé de Notre-Dame.

NOTRE-DAME — SES ARCHIVES

Se rappelant sans doute un article publié dans le Rapport 1934-1935 de la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise catholique, le comité du IIIe Centenaire de Saint-Sulpice m'invite à dire un mot sur "les Archives de Saint-Sulpice".

Je me rends à cette demande, bien que je sois très éloigné et dépourvu de documentation immédiate, car je considère comme un devoir de faire revivre pour la circonstance ces documents de Notre-Dame, enfouis dans les sombres voûtes du "Vieux Séminaire" et peut-être ignorés du grand public, mais de quelle valeur et de quelle utilité pour qui sait les apprécier!

C'est à cette source principalement qu'il faut puiser pour connaître la vie et les oeuvres de Saint-Sulpice à travers les trois siècles de son existence au Canada.

L'histoire des "Archives de Saint-Sulpice" au Canada commence avec la fondation de Montréal même. Montréal est fondé en 1642. Dès cette époque, donc dès avant l'arrivée des Sulpiciens, un premier registre des baptêmes, mariages et sépultures est tenu par les RR. PP. Jésuites. M. Souart est le premier sulpicien à faire un acte de baptême à Montréal: il s'agit de celui de Michelle, fille de Gilles Lozon, en date du 29 septembre 1657.

C'est avec fierté que les Messieurs de Notre-Dame aiment à montrer aux visiteurs cette pièce vraiment intéressante et précieuse de leurs archives.

Du XVIIe siècle, mentionnons également à titre d'intérêt des autographes de Maisonneuve et des premiers gouverneurs français, les registres des délibérations de la Fabrique de Notre-Dame et les registres de comptes des marguilliers de

la même paroisse à partir de 1657, des documents administratifs, tels que titres, contrats et autres papiers seigneuriaux.

Notre-Dame conserve avec vénération deux écrits de M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice: une lettre autographe, en date de 1655, et un commencement de brouillon, probablement autographe, d'un écrit intitulé: "De la Folie et Sagesse des Enfants de Dieu".

En somme, les documents du XVIIe siècle sont peu nombreux. A cette époque, on ne se souciait pas d'amasser des souvenirs pour les générations futures; on ne se contentait que de conserver les papiers jugés nécessaires pour la bonne administration de la petite communauté d'alors.

On pourra toutefois se documenter abondamment sur cette époque en parcourant la volumineuse collection Faillon de 15 ou 16 gros cahiers manuscrits in-folio. M. Faillon avait résolu d'écrire dans le détail l'histoire de la Nouvelle-France. C'est pourquoi, on le vit parcourir pendant plusieurs années les dépôts d'archives publiques et privées tant en France qu'au Canada. Il faisait transcrire par des copistes les documents qu'il trouvait.

Les lettres autographes et les instructions de M. Tronson constituaient aussi une source inépuisable de renseignements sur la vie de la colonie à la fin du XVIIe siècle. Ces documents n'existent plus, mais, comme M. Tronson gardait toujours un brouillon de ses lettres, M. Aegidius Fauteux a pu se procurer une copie des lettres de l'ancien supérieur de Saint-Sulpice de Paris.

Les archives du XVIIIe siècle sont plus abondantes que celles du siècle précédent. Elles font bien

voir la vie sulpicienne dans ses oeuvres, non seulement à Montréal, mais aussi dans plusieurs territoires du Canada et même des Etats-Unis.

Fondations paroissiales

Nous apprenons que les Sulpiciens ont fondé ou dirigé plusieurs paroisses de la province de Québec. Mentionnons Lachine, Pointe-aux-Trembles, Longue-Pointe, Sault-au-Récollet, Saint-Laurent, Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île, Pointe-Claire, l'Île-Jésus, Laprarrie, l'Assomption, Boucherville, Sorel, Repentigny, Contrecoeur, Lavaltrie, Batiscan, Champlain, Longueuil, Verchères, Terrebonne, le lac-des-Deux-Montagnes, Saint-Jacques-de-l'Achigan, Saint-Eustache, Saint-Benoît, La Présentation (aujourd'hui Ogdensburg), l'Île Dupras, Sainte-Geneviève, Chambly, Châteauguay, etc. Toutes ces paroisses trouveront à Notre-Dame des documents concernant leurs relations avec le Séminaire.

Les Sulpiciens ne bornèrent pas là leur zèle, mais allèrent aussi au loin porter la semence de la parole divine, tant au XVIII^e siècle qu'au XVIII^e et au XIX^e siècles. Ce sont, au Canada, les missions de Kenté, de l'Ottawa, des Lacs Temiscamingue et Abitibi, de l'Acadie, de Gentilly, de la Montagne et de la Petite-Lorette; aux Etats-Unis, celles de l'Ohio, du Mississipi et des Illinois. Il est intéressant de lire les relations des tournées d'apostolat des anciens Sulpiciens. Voyons par exemple dans le livre de M. Pierre Trudelle: "L'Abitibi d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui" celles de M. Charles de Bellefeuille au sujet de ses missions des lacs Temiscamingue et Abitibi.

Epuisés de fatigue par leurs voyages extraordinaires, les missionnaires venaient finir leur vie à Notre-Dame et y laissaient leurs manuscrits hurons, algonquins ou iroquois, renfermant des sermons, des catéchismes, des traductions de la bible, des cantiques, les prières du

matin et du soir, des grammaires, des dictionnaires et des lexiques.

Citons encore, comme documents relatifs au XVIII^e siècle, des manuscrits de littérature, de sciences, de théologie et de philosophie, des sermons, des catéchismes, des retraites, des conférences, des méditations, des examens particuliers, etc.

La plus belle pièce de l'époque est sans doute une lettre de Saint-Alphonse de Liguori, en date du 17 avril 1766, dictée et signée par lui-même.

Mine de précieux souvenirs

A mesure qu'on se rapproche du temps actuel, les archives deviennent beaucoup plus nombreuses. Ce sont des souvenirs personnels de certains Sulpiciens qui intéressent le plus: lettres de famille, conférences, sermons...

Il ne faudrait pas omettre de citer un extrait d'un sermon de M. Roux, qui exhorte les Canadiens à la guerre de 1812-1813. "Nous tenons à l'Angleterre, dit-il, à cette puissance qui se soutient avec dignité, au milieu de tant de trônes abattus, à cette puissance qui soutient les trônes qui subsistent encore, en relève plusieurs déjà renversés et donne l'espoir à tous. Il me semble ne plus voir que deux nations en Europe: la France, pour détruire les royaumes, et l'Angleterre, pour les couronner et les rétablir. Nous tenons à l'Angleterre, à cette puissance qui a couvert de ses trophées les terres et les mers... et vous trembleriez avec cette puissance qui rassure l'Europe tremblante."

Ce sont les documents concernant le temporel du Séminaire. Au XIX^e siècle, ils furent très bien conservés: comptes de la Procure, de l'Economat, du casuel du Séminaire et de quelques paroisses de Montréal.

Les procureurs de Saint-Sulpice étaient d'honnêtes gens et tenaient à leur bonne réputation. Lisons ce qui suit, tiré du cahier de l'un

d'eux. "Livre de comptes tenu par le procureur du Séminaire de Montréal, dans la chambre où il demeure. — Commencé en avril 1820, an I de Georges IV. — *Ubi manus multae sunt, claudet; et quodcumque trades, munera et appende, datum vero et acceptum omne describe... Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est*"...

Il y a aujourd'hui plus de 100 paroisses dans Montréal. Il n'en a pas toujours été ainsi, chacun le sait; mais l'origine de ces paroisses au siècle dernier est-elle bien connue? Consultons les "Archives de Saint-Sulpice" et... la lumière historique se fera.

L'importance des documents sulpiciens est telle que tous les historiens aiment à les étudier. Deux Sulpiciens, MM. Daniel et Rousseau, après les avoir lus et relus, ont laissé plusieurs manuscrits non encore publiés sur l'histoire des origines canadiennes.

Et nombreux sont les volumes publiés grâce à ces vieux trésors de Saint-Sulpice. Si l'on veut s'en convaincre, que l'on consulte la liste des ouvrages de Mgr Olivier Maurault et du regretté Aegidius Fautoux, et l'index alphabétique des volumes ou articles publiés par les Sulpiciens canadiens.

Raoul BONIN, ptre curé
(La Motte, Abitibi).

NOTRE-DAME-DE-BONSECOURS

— Depuis vingt-cinq ans, il n'y a eu aucun changement à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, nous a dit M. H.-E. Legrand, P.S.S., chapelain de cette petite église montréalaise, dont la fondation remonte aux premiers temps de la colonie. Les seules choses nouvelles sont l'accroissement des pèlerinages pendant la belle saison, surtout pendant le mois de Marie, et celui du nombre des ex-voto.

— Combien avez-vous eu de pèlerinages en mai dernier et quels sont vos derniers ex-voto?

— Nous avons eu plus de soixante-dix pèlerinages seulement en mai 1941. C'est quatre fois plus qu'autrefois. Ces pèlerinages viennent de toutes les paroisses de la ville. Ce sont ou des pèlerinages d'enfants, ou des pèlerinages de femmes, ou des pèlerinages d'hommes. Des sociétés, des congrégations les organisent. Nombreux sont ceux qui viennent s'agenouiller dans la chapelle de Bon-Secours pour obtenir des grâces toutes particulières et les obtiennent, en effet, à preuve les centaines d'ex-voto qui couvrent les murs de la chapelle sous forme de plaques, de coeurs de bronze ou sous forme, plus pittoresque, de petits navires suspendus à la voûte.

— On a souvent dit que Bon-Secours est la chapelle des marins et des débardeurs...

— Des débardeurs, elle le reste toujours, mais des marins, un peu moins.

— Combien avez-vous d'ex-voto sous forme de petits bateaux?

— Huit, je crois: trois de chaque côté de la nef et deux au centre. Savez-vous de qui vient le dernier ex-voto-bateau?

— Non...

— De deux personnages qui ont fait une dangereuse traversée de l'Atlantique il y a plusieurs mois: Son Excellence M. Jean Désy, aujourd'hui ministre du Canada au Brésil, et le comte H. de Kérillis, capitaine-aviateur.

Flamme qui ne s'éteindra jamais

M. Legrand nous entraîne dans la chapelle et nous fait voir ce dernier ex-voto, qui a l'aspect d'un transatlantique moderne et constitue une gracieuse miniature du navire qui a vraisemblablement transporté en Amérique notre distingué compatriote et son compagnon français. M. Legrand nous signale aussi l'ex-voto des Zouaves pontificaux, muni d'une veilleuse qui brûle à perpétuité. Un détachement de Zouaves a failli périr pendant une traversée et il avait fait vœu de donner un ex-voto à la chapelle de Bon-Secours. Au débarquement, les Zouaves n'ont eu rien de plus pressé que de s'acquitter de leur promesse, versant l'argent nécessaire à assurer la "flamme" à perpétuité.

— Vous voyez, fait remarquer M. Legrand, en sortant de la chapelle, ici, il y a toujours plusieurs personnes à prier, et n'importe quelle heure du jour, et des hommes surtout! Les jours de marché, les maraichers et leurs familles rendent visite à cette église, qui se dresse dans le cadre du marché et qui porte d'ailleurs le même nom.

Dans la sacristie, le vénérable desservant de Bon-Secours nous signale un tableau à la peinture, qui fait voir la chapelle telle qu'elle était autrefois avec ses échoppes qui lui font une sorte de couronne

ou de contreforts. Christophe Brodeur y a longtemps occupé une boutique au pied de la sacristie.

Brièvement, M. Legrand veut bien avoir l'obligeance de nous résumer l'histoire de la chapelle de Bon-Secours :

— L'année même de l'arrivée des Sulpiciens à Montréal, dit-il, en 1657, Marguerite Bourgeoys obtint la permission de bâtir une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. Elle fit charroyer au printemps de cette année-là du sable et de la pierre. Le fondateur de Ville-Marie, M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, travailla lui-même avec les ouvriers à sa construction. Mais on n'alla pas plus loin que les fondations cette année-là, et les travaux ne furent repris qu'en 1670, à l'occasion de la guérison de Marguerite Bourgeoys, qui fit élever sur les fondations de 1657, "un petit bâtiment en bois, mais si dévôt que le peuple y allait comme à un asile assuré dans ses besoins". Ce fut, comme vous voyez, l'origine des pèlerinages à Bon-Secours.

— A quelle date se situe l'histoire de la statue miraculeuse ?

— La chapelle de bois de Marguerite Bourgeoys était bien exiguë. Dès 1675, M. Gabriel Souart, supérieur de Saint-Sulpice, posa la première pierre d'une chapelle aux murs de pierre, de dimensions deux fois plus grandes, afin d'y mieux conserver une statue miraculeuse de la Sainte Vierge, rapportée de France par la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. En 1754, la chapelle fut détruite par un incendie, mais on retrouva la statue miraculeuse intacte sous les cendres. Cette statue est toute petite : elle mesure six pouces de hauteur seulement et "est faite d'un bois miraculeux". A deux autres reprises, cette statuette de la Vierge échappa à l'incendie. Volée plus tard, avec les pierreries qui l'entouraient, on la retrouva intacte encore, à la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame.

— Qu'arriva-t-il de Bon-Secours après l'incendie de 1754 ?

Reconstruite par M. Montgolfier

— La chapelle ne fut pas reconstruite immédiatement : le pays était en guerre contre les Anglais ; les gens étaient décimés et appauvris. Un second incendie, survenu en 1768, ne fit qu'aggraver les ruines déjà étalées. Les autorités nouvelles du pays voulurent même s'emparer du terrain pour y construire des casernes. Mais M. Montgolfier, supérieur de Saint-Sulpice, et les notables de la paroisse s'émurent et firent écarter le projet. Puis, dès 1771, grâce à des souscriptions, M. Montgolfier posa la pierre angulaire de la nouvelle chapelle, qui mesurait cent deux pieds de longueur, quarante-six de largeur, avec trente pour le chœur. C'est l'église actuelle, qui fait face à la rue Bon-Secours, elle-même prolongement de la rue Saint-Denis, et qui se dresse, rue Saint-Paul, près de l'immeuble principal du marché Bon-Secours.

— Voulez-vous signaler les derniers changements apportés à la chapelle ?

— En 1890, le peintre Meloche commença le monument qui domine le port et que tous les marins saluent avec respect, même les marins protestants. Trois ans plus tard, on installa un fac-similé de la sainte maison de Lorette. Vers la même époque, on ajouta deux clochetons de pierre aux angles et on construisit au centre une tour qui soutient un clocher plus élevé. Enfin, vers 1908, Bon-Secours eut ses autels, ses revêtements de marbre et ses mosaïques de verre, puis on plaça des vitraux de couleur aux fenêtres et on décora la voûte. La chapelle de Bon-Secours se trouve, en conséquence, passablement transformée. Mais depuis que j'en suis le chapelain, il ne s'y est fait aucun changement. Et voilà déjà vingt-cinq ans que je la dessers...

— La chapelle a-t-elle toujours eu un Sulpicien pour chapelain ?

— Toujours. Marguerite Bourgeoys demanda et obtint de Mgr de

Laval que cette chapelle fût annexée à l'église paroissiale (Notre-Dame), y restât attachée à perpétuité et ne pût être desservie par d'autres que par des prêtres de la paroisse "pour que les intentions des personnes qui avaient fait des dons fussent remplies, ainsi que celles des Soeurs de la Congrégation".

* * *

Ajoutons que Bon-Secours est la chapelle du *Devoir*. Lorsque le *Devoir* organise une manifestation religieuse, comme ce fut le cas lors de la célébration du vingt-cinquiè-

me anniversaire, c'est à Bon-Secours que son personnel et les amis de la maison se transportent. En janvier 1935, c'est même le fils de l'un des plus anciens membres du personnel du *Devoir* qui célébra la messe anniversaire. Le Père Papin Archambault, défenseur de la presse catholique, prononça le sermon de circonstance.

Enfin, Bon-Secours est la chapelle que l'on désigne et que l'on fait voir aux touristes, comme l'une des plus précieuses reliques du vieux Montréal. C'est en effet un monument de grand prix du point de vue religieux et historique de la métropole.

Alfred AYOTTE

SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR

La seconde et dernière des paroisses de Montréal confiées à la Compagnie de Saint-Sulpice est celle de Saint-Jacques-le-Majeur.

A ce sujet, une question se pose sans doute à l'esprit de plus d'un lecteur: comment se fait-il que les prêtres de Saint-Sulpice, qui ont tant fait pour Montréal, ne soient chargés aujourd'hui que de deux paroisses de cette immense ville qui en compte une centaine?

On trouve une réponse à cette question dans les Constitutions de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, à l'article 2. Il y est déclaré que le ministère paroissial n'est qu'une fin secondaire de la Compagnie, sa fin spéciale étant l'oeuvre des grands séminaires; également, que la Compagnie ne peut accepter de nouvelles paroisses sans une permission spéciale, préalable du Saint-Siège.

Une paroisse récente

D'ailleurs — et si étrange que cela puisse paraître au premier abord, — Saint-Jacques comme paroisse sulpicienne n'est pas fort ancienne.

Il est bien vrai que la première église Saint-Jacques fut terminée et ouverte au culte en 1823, mais c'était une cathédrale et non une église paroissiale. Mgr Lartigue y pontifia jusqu'en 1840, année où il mourut. Puis ce fut Mgr Bourget jusqu'en 1852, année du "grand feu" qui rasa l'église jusqu'au sol.

Mgr Bourget ayant décidé de transporter son siège dans l'ouest de la ville, il abandonna aux sulpiciens le faubourg ou quartier Saint-Louis. Ceux-ci rebâtirent à leurs frais, en 1857, mais Saint-Jacques demeura une desserte rattachée (comme Sainte-Anne et Saint-Jo-

seph) à Notre-Dame, qui restait toujours "la paroisse".

Cet état de choses dura jusqu'à l'année 1866, qui marque un important changement de régime: Saint-Jacques devint alors paroisse, mais au sens canonique seulement. Elle avait son curé, et celui-ci ses vicaires, qui s'occupaient du spirituel; l'administration temporelle restait aux mains du Séminaire Saint-Sulpice.

Enfin le 28 avril 1904 — il n'y a de cela que 37 ans, — Saint-Jacques était incorporée en paroisse civile: elle sera désormais administrée au temporel par le conseil de fabrique, c'est-à-dire par un curé et des marguilliers.

Les vicissitudes de l'église

L'église actuelle, reconstruite en 1936, trois ans après un troisième incendie — s'est incorporé bien peu de chose de cette construction gréco-romaine, due à Joseph Fournier, qui fut la première cathédrale de Montréal: les fondations et peut-être quelques pieds des murs primitifs.

Il nous reste de la seconde église, élevée en 1857 par John Ostell en un gothique sévère, la façade du clocher jusqu'à la première galerie. A peine achevé, cet édifice brûla à son tour en 1858.

Dès 1859 les Messieurs rebâtissent, toujours à leurs frais. L'architecte cette fois est Victor Bourgeau qui choisit encore le style ogival. Son oeuvre partiellement remaniée dans la suite, reçut sa flèche — trop haute, mais si élégante — en 1880 et tint bon jusqu'à l'incendie de 1933.

L'édifice mi-ogival, mi-moderne, bâti par Gaston Gagnier, qui abrite aujourd'hui les fidèles, fait envier

l'opulence de ses prédécesseurs, mais il est clair, spacieux, commode, et surtout c'est un chef-d'oeuvre d'économie et d'habileté.

La population

A la moitié du siècle dernier, quand par exemple le grand incendie du 8 juillet 1852 détruisit 1112 maisons et jeta dans la rue 9042 individus, on trouvait encore sur le territoire actuel de la paroisse de vastes espaces inhabités, voire des champs où paissaient des troupeaux de bêtes à cornes.

La catastrophe n'arrêta pas le développement de la ville, elle le favorisa plutôt. Beaucoup se rebâtirent sur place: nous avons une foule de vieilles maisons qui datent de cette époque. La rue Sainte-Elisabeth était alors fashionable, on y trouvait des professionnels et des magistrats.

Cependant, un fort mouvement entraîna bon nombre de familles vers l'est ou le nord de l'église. Avant la fin du siècle, la rue Saint-Hubert était déjà bordée de ses spacieuses et solides maisons: les familles comptaient beaucoup d'enfants et on trouvait moyen alors de se loger grandement.

Ce fut ainsi jusqu'à la guerre de 1914. Durant la période de prospérité qui suivit, l'aisance ou la fortune porta bien des familles vers les quartiers neufs, où les logis sont plus modernes et l'air plus pur. Un exode qui dura dix ans, et qui ne fut arrêté que par la crise économique de 1929, enleva à Saint-Jacques des milliers de ses paroissiens.

Le chiffre de la population, cependant, n'a fait que s'accroître: il atteint maintenant les vingt mille et place Saint-Jacques aux tout premiers rangs, en importance, des paroisses de la métropole. Ce total comprend environ 3,800 familles et une forte proportion de célibataires des deux sexes, attirés par les avantages d'un quartier central, encore largement domiciliaire, où l'on a à la portée toutes les utilités.

Les curés sulpiciens de Saint-Jacques

- 1.—M. Luc Pellissier, (des-servant);
- 2.—M. Auguste Campion (1er curé);
- 3.—M. Jean-François Lacan;
- 4.—M. Antoine Mercier;
- 5.—M. Léon Sentenne;
- 6.—M. Victor Rousselot;
- 7.—M. Narcisse-A m a b l e Troie;
- 8.—M. Pierre Deguire;
- 9.—M. Stanislas Charrier;
- 10.—M. Henri Gauthier;
- 11.—M. Pierre Richard;
- 12.—M. Maximilien Lacombe.

Le ministère — Les oeuvres

On conçoit que c'est une tâche formidable de donner le pain de la doctrine à tant de monde et d'y maintenir la pureté des moeurs.

Le clergé paroissial s'applique avant tout à maintenir en honneur les grandes dévotions léguées à sa Compagnie par Monsieur Olier: le Très Saint-Sacrement et la Sainte Vierge. Saint-Jacques a sa Confrérie de l'adoration diurne et une journée d'adoration par semaine.

La Sainte Vierge est honorée par les Congrégations des hommes, des jeunes gens dont la fondation retourne à leurs premières filles en date, téressaient et se dévouaient avant monte à 1878; et par la nombreuse Congrégation des Enfants de Marie.

Les mouvements d'action catholique s'établissent dans les écoles, le scoutisme a connu de beaux jours, un clan de routiers fonctionne avec vigueur, le guidisme est en pleine floraison. La J.O.C.F. accomplit discrètement un grand bien.

Le gros problème est celui de la préservation de l'enfance. On s'ingénie à le résoudre: le Patronage Sainte-Agnès, qui a été dirigé pendant vingt-cinq ans par de

dévouées demoiselles, offre aux Guides aînées le moyen de servir. L'ancien patronage Olier, pour les garçons, se voit continué au Mont-Thabor, où l'on perfectionne une technique nouvelle, en rapport avec les besoins du moment.

Enfin, dans un avenir prochain, Saint-Jacques aura ses mouvements d'adultes: sa L.I.C. et sa L.O.C. Quel beau champ d'apostolat pour les militants que cette paroisse où tout se coudoie et qui vaut à elle seule toute une ville!

Julien PERRIN, P.S.S.
vicaire à Saint-Jacques.

NOTRE-DAME-DE-LOURDES

La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes est peut-être le sanctuaire de la Sainte Vierge le plus connu de la ville de Montréal. Elle n'a pas le parfum d'antiquité de la vénérable église de Bon-Secours, dans laquelle se reflètent les trois siècles d'histoire de notre ville. Mais elle a l'avantage d'être située sur une grande artère, la rue Sainte-Catherine, près de l'une des plus importantes avenues du nord, la rue St-Denis. Tout le monde circule par là, tout le monde un jour ou l'autre a passé devant sa jolie façade. Et qui n'a subi l'attrait irrésistible qu'exerce tout sanctuaire de Marie, et n'est pas entré pour répéter à la Vierge le salut de l'ange qui a annoncé la redémption à la terre?

Beaucoup de ceux qui entrent dans la Chapelle ont peut-être l'impression qu'elle est très ancienne; on donne toujours beaucoup d'âge à ce qu'on n'a pas vu naître. Elle est sombre, les couleurs sont un peu fanées, la poussière du temps paraît s'être déposée un peu partout. Pourtant elle n'a guère que 60 ans, ce qui n'est pas bien vieux même pour une jeune ville de trois cents ans. Vers 1870, il y avait dans la paroisse de Saint-Jacques une florissante Congrégation de la Sainte Vierge des hommes, établie par M. Campion, P.S.S., en 1862. La Congrégation avait ses réunions dans le sous-sol de l'église, où il y avait un autel dédié à l'Immaculée-Conception. On déplorait de ne pas avoir une chapelle assez vaste pour contenir tous les hommes. Les apparitions de Lourdes étaient encore récentes; le bruit des miracles qui s'accomplissaient dans la basilique élevée sur le lieu des apparitions arrivait jusqu'au Canada et tournait les esprits et les cœurs vers Lourdes. Il n'en fallait pas

davantage pour faire naître l'idée d'un sanctuaire à élever en l'honneur de la Vierge de Lourdes; on y honorerait l'Immaculée-Conception, Notre-Dame de Lourdes, et la Congrégation des hommes aurait une belle et spacieuse chapelle pour ses réunions. L'idée fit son chemin et le projet rencontra assez d'approbation pour que M. Lenoir, P.S.S., entreprit de le réaliser.

Le don de M. Cherrier

Il y avait un terrain vacant vis-à-vis de l'église Saint-Jacques, presque en face du presbytère, qui paraissait tout désigné pour y élever la future Chapelle. Le propriétaire était un membre de la Congrégation des hommes, M. C. Cherrier. Il en fit généreusement le don. Le terrain fut cédé à la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice par contrat en date du 21 février 1872, "à condition qu'une chapelle y sera érigée et dédiée à l'Immaculée-Conception, laquelle chapelle servira aux réunions de cette Congrégation (Cong. des hommes de Saint-Jacques) et telles autres fins religieuses que jugeront à propos lesdits Ecclésiastiques". Les Prêtres de Saint-Sulpice sont ainsi devenus les propriétaires et gardiens de la Chapelle. Des contributions et des dons furent sollicités de tous les côtés. On garde encore le souvenir d'une grande tombola, qui paraît avoir fourni une certaine partie des fonds. Mgr Fabre, alors coadjuteur de Montréal, fit la bénédiction et la pose de la première pierre le 13 juillet 1873. Il ne fallut pas moins de 3 ans pour que le sous-sol, la chapelle inférieure, fût terminé. Le 30 avril 1876, la Congrégation des hommes, à qui il revenait à tant de titres d'avoir les prémices, s'y ins-

talla. Ce fut seulement 5 ans exactement plus tard que la chapelle supérieure fut achevée et ouverte au culte. La première messe y fut célébrée le 30 avril 1881 par M. Bayle, supérieur de Saint-Sulpice, et M. Colin, d'éloquente mémoire, prononça un sermon. Il y avait donc 60 ans cette année que la Chapelle a été ouverte. L'événement n'est pas passé inaperçu; il a été commémoré par une octave de solennités liturgiques, qui a été très remarquée et très goûtée.

Un des rares beaux monuments

La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes est l'oeuvre d'un artiste de grand talent, M. Napoléon Bourassa, le père de l'homme politique bien connu, M. Henri Bourassa. A la fois peintre et architecte, non seulement il en a fait les plans et en a dirigé la construction, mais c'est lui qui en a fait la somptueuse décoration. Sans être géniale, l'oeuvre est certainement remarquable, et doit être classée parmi les trop rares beaux monuments de notre ville.

De modestes dimensions, la Chapelle ne donne pas l'impression de beauté majestueuse qu'on éprouve, par exemple, en pénétrant dans la chapelle du Grand Séminaire, mais elle s'impose immédiatement par son aspect gracieux et l'harmonie de ses proportions. Le plan est une croix latine surmontée d'une coupole. La nef principale se termine par une abside, ainsi que les deux bras de la croix. Ceux-ci étant peu développés, les absides donnent à l'extérieur l'apparence d'un entassement de coupoles. Un seul autel, dans l'abside de la nef. Au-dessus de l'autel, l'abside est percée par une immense niche carrée, éclairée par les côtés, où se dresse une magnifique statue de l'Immaculée-Conception du sculpteur Philippe Hébert. L'intention de l'artiste est évidente, il a voulu tout orienter vers la Vierge Immaculée, mise en très grand relief, mais si la piété y ga-

gne, l'architecture souffre manifestement de cette disposition, qui rompt l'unité du plan.

Tableaux de grande valeur

La décoration mérite une attention spéciale. Elle n'est pas assez remarquée. Que de Montréalais sont venus prier à Notre-Dame de Lourdes et ne se sont jamais arrêtés à considérer les dessins et les tableaux dont l'artiste a profusément couvert les murs de la Chapelle! Nous n'avons pas l'intention de l'étudier ici en détail. Nous voulons en signaler la richesse symbolique et la valeur artistique. L'artiste s'est proposé d'écrire en style d'art la théologie de l'Immaculée-Conception. Les promesses faites à Adam, à Abraham, à Isaac, à Jacob, les prophètes qui ont laissé entrevoir l'Immaculée-Conception, Isaïe, Jérémie, David, Michée, les figures bibliques de la Vierge Immaculée, Sara, Rébecca, Rachel, Ruth, les Docteurs de l'Eglise qui ont plus ou moins clairement exposé le dogme de l'Immaculée-Conception, saint Cyprien, saint Pierre Damien, saint Bonaventure, saint Pierre Chrysologue, saint Jean Damascène, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Ephrem, saint Cyrille d'Alexandrie, sont là magnifiquement peints sur les murs dans un décor somptueux, et rendent hommage à l'Immaculée-Conception. De grandes compositions décorent les coupoles des absides, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité. Enfin dans la coupole du dôme est représentée la proclamation solennelle par le Pape Pie IX du dogme de l'Immaculée-Conception. Chacun de ces tableaux mérite d'être étudié. Qui n'admira le beau médaillon de Ruth? le portrait de saint Jean Damascène? Malheureusement l'artiste a peint sur un enduit de plâtre, et les couleurs ont perdu beaucoup de leur vivacité. L'oeuvre garde quand même une grande beauté, une beauté que beaucoup ignorent, que beaucoup de montréalais qui vont très loin pour cher-

cher de belles oeuvres ne se donnent pas la peine de venir admirer.

Centre de dévotion à Marie

Les Prêtres de Saint-Sulpice voient dans la Chapelle dont on leur a confié le soin autre chose qu'une oeuvre d'art, quelque prix qu'ils lui attachent. C'est avant tout un foyer de piété mariale. Ils ont cherché à en faire un centre de dévotion à Marie pour toute notre population montréalaise. Ils l'ont fait sans bruit, sans réclame, et avec un grand succès. Peu d'églises sont aussi visitées que le pieux sanctuaire de la rue Sainte-Catherine.

Entrez à Lourdes à n'importe quelle heure du jour, et vous verrez toujours de nombreuses personnes de tout âge et de toute condition occupées à prier avec une ferveur évidente. Ce ne sont pas là des indifférents, ce sont de dévots serviteurs de Marie, qui la prient, lui rendent leurs hommages, lui recommandent leurs intentions, lui narrent leurs peines.

A certaines époques, la Chapelle a eu quelque peine à garder son caractère. Quelques curés de Saint-Jacques ont jeté un regard d'envie sur la jolie Chapelle en face de leur

presbytère, dont le chapelain était habituellement en même temps vicaire à la paroisse. Elle ferait assurément une délicieuse chapelle paroissiale, une chapelle idéale des mariages. Après l'incendie de l'église Saint-Jacques le 26 mars 1933, la Chapelle a servi d'église paroissiale jusqu'à la reconstruction de la nouvelle église. Le grand service qu'elle a rendu alors a un peu détourné le courant de piété qui y attire les fidèles de tous les coins de la ville. Mais ce courant se rétablit peu à peu. La population montréalaise a montré son affection pour le sanctuaire de Lourdes à l'occasion du 60e anniversaire de la Chapelle, célébré avec éclat au mois d'avril, ainsi que par les souscriptions faites pour la restauration du sous-sol, souscriptions qui sont venues non seulement de toutes les parties de la ville, mais d'en dehors également. "La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes appartient à la population montréalaise, disait Mgr Philippe Perrier, V.G., lors du 60e anniversaire, et il manquerait quelque chose à sa piété, si elle disparaissait". La Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice ne faillira pas à sa tâche de garder à la ville qui a, d'abord, porté le nom de Marie, ce beau monument et cet attirant foyer de piété mariale.

Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.

chapelain de Notre-Dame
de Lourdes.

L'ANNONCIATION D'OKA

Si l'oeuvre de M. Olier est, avant tout, l'enseignement dans les séminaires et la formation du clergé, depuis longtemps, au Canada, elle s'épanouit magnifiquement dans nos collèges qui préparent des recrues pour l'Eglise et la Société. dans nos chapelinats de religieuses d'où rayonne l'esprit de notre fondateur, au Canada et aux Etats-Unis, dans nos paroisses sulpiciennes qui sont la mise en oeuvre de la formation donnée au Séminaire.

Une réalisation de ce genre est la mission indienne d'Oka, devenue plus tard la paroisse d'Oka: pour soustraire aux influences pernicieuses de la ville les Indiens du Sault-au-Récollet dont ils avaient la charge, les Messieurs de Saint-Sulpice décidaient, en 1721, de les transporter au Lac des Deux-Montagnes: La Mission d'Oka était fondée.

Cette mission se développa lentement, au milieu de vicissitudes que l'on connaît, et, en 1875, à l'époque où les Canadiens français y affluaient plus nombreux, fut érigée canoniquement la paroisse connue aujourd'hui sous le nom de "l'Annonciation d'Oka".

Depuis lors, on y voit une population indienne un peu stagnante, composée d'Algonquins et surtout d'Iroquois, puis, une population canadienne-française, qui se développe graduellement. La paroisse compte aujourd'hui environ 340 familles dont 300 canadiennes-françaises et quelques familles belges, et 35 indiennes.

L'église actuelle assure le culte aux deux populations et a été construite de 1878 à 1883, sur les plans des architectes Perrault et Ménard, pour remplacer la vieille église incendiée le 15 juin 1877. Elle se dresse majestueusement sur le bord

du lac, au milieu des grands arbres. On y remarque une magnifique Madone en argent massif, don de Louis XV, une bannière des Cinq-Nations, brodée par les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame, et une très belle galerie de tableaux représentant les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Très Sainte-Vierge.

Oka occupe l'un des plus beaux coins de notre province: le lac enchanteur et la montagne avec sa plantation de pins, due à l'initiative de M. D. Lefebvre, P.S.S., ancien curé, ajoutent au pittoresque du village. Une campagne aux panoramas très variés, embellie par plusieurs très jolies fermes, notamment la ferme Saint-Sulpice, attire les cultivateurs qui admirent la richesse et la fécondité du sol: rien d'étonnant que la paroisse d'Oka se soit développée rapidement et présente aujourd'hui un aspect imposant.

Ce qui révèle davantage l'oeuvre sulpicienne, c'est l'organisation paroissiale que l'on trouve à Oka. Un culte bien soigné entretient la piété des fidèles que soutiennent de nombreuses congrégations pieuses chez les fidèles, la Mission des Petites-Filles de Saint-Joseph, dont la prière ardente féconde le ministère sacerdotal, et enfin la tradition deux fois séculaire du pèlerinage au Calvaire de la Montagne.

A Oka, l'enfance est l'objet de soins tout particuliers. Son organisation scolaire vise à préparer une jeunesse plus versée dans les sciences religieuses et profanes; et l'essor donné à l'instruction laisse entrevoir, dans l'avenir, une riche moisson de vocations sacerdotales et religieuses.

Ce mouvement vers l'instruction sera favorisé encore par la présen-

ce des Frères de l'Instruction Chrétienne, qui, en octobre 1940, ont fait l'acquisition d'une ferme, à environ deux milles de notre village sur le chemin conduisant à Saint-Placide, où ils projettent d'établir leur juvénat, et, probablement, plus tard, leur maison-mère

Cet immeuble sera le pendant du Monastère des RR. PP. Trappistes, fixés à Oka, depuis plus de 50 ans, où ils exercent une heureuse influence sur la foi de nos paroissiens par les exemples de piété qui se dégagent de ces saintes solitudes et donnent du relief à la paroisse

grâce à leur Institut Agricole où de nombreux jeunes gens des différentes provinces du Canada et même des Etats-Unis se préparent à l'agronomie ou à la Médecine Vétérinaire.

Bref, l'esprit sulpicien a formé et entretient, à Oka, une phalange de bons chrétiens et, en ce troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice, la paroisse est heureuse d'apporter l'hommage de sa reconnaissance aux fils de M. Olier, et de prier pour que leur apostolat s'étende toujours plus loin, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Hector NADEAU, P.S.S.,
Curé d'Oka

GENTLEMEN OF ST. SULPICE AID ENGLISH-SPEAKING CATHOLICS

The announcement of the coming celebration of the Tercentenary of the founding of St. Sulpice brings to mind grateful recollections of the labors of the Gentlemen of St. Sulpice on behalf of the English-speaking Catholics of Montreal.

My memory brings me back to the spring of 1903. A representative group of the parishioners of St. Patrick's headed by Hon. Mr. Justice Curran paid a visit to the old Seminary of St. Sulpice adjoining Notre Dame Church. They were received by Very Rev. Charles Lecoq, Superior of the Order.

Their mission was to offer to the Sulpicians in the person of their venerable Superior the deep gratitude of our people for the long years of service of the Gentlemen of Saint Sulpice to the spiritual welfare of the English-speaking Catholic population of Montreal and to St. Patrick's congregation especially.

Judge Curran had evoked in his address the name of Father Dowd as being the outstanding figure of the long line of priests who had labored for the Irish.

Deep sense of sorrow

The great Father Lecoq, scholar, saint and orator, was equal to the occasion, and after expressing the deep sense of sorrow felt by the Seminary in handing over officially to the Archbishop the care of St. Patrick's, assured his hearers that whenever they would ask anything in Father Dowd's name, St. Sulpice would not lend a deaf ear.

The annals of Saint Patrick's record that a few months previous to

this incident a pastoral letter had been read from St. Patrick's pulpit by Canon Gauthier (afterwards Archbishop) in presence of Father Lecoq who was celebrant of the High Mass. The letter set forth that owing to the small number of English-speaking Sulpicians, the Order was regretfully forced to relinquish the responsibility of furnishing priests for the care of the parish.

By a special arrangement between Archbishop Bruchési and the Seminary, Father Martin Callaghan was permitted to continue his service as Pastor and after him, Father McShane.

Story unfolded

To retrace the story of St. Sulpice and its labors for our people one must go back in spirit to the little group of Irish immigrants, 30 in number, who assembled in 1817 in the chapel of Bonsecours to hear Father Richards, an American convert and a member of the Seminary.

Father Patrick Phelan next claims our attention. He was born in Ireland. As a youth he set sail for Boston whence Bishop Cheverus sent him to the Seminary of Montreal to prepare for Holy Orders. He was ordained priest in 1825 by the first Bishop of Montreal, Bishop Lartigue.

The Seminary felt the responsibility of shepherding the Irish and wrote to the Ordinary of Boston pleading for the release of Father Phelan that he might minister to the ever increasing number of Irish Catholics that came hither

from the old land. Father Phelan joined the Society of St. Sulpice and for seventeen years labored at the old Recollet Church on Notre Dame Street near McGill. In 1842, we see the good Pastor of the "Recollet" under pressure of the Bishop of Kingston assuming the office of Vicar General of Bytown, now Ottawa. Subsequently he became Bishop of Kingston.

The first pastor

Then there looms the interesting figure of Father J. J. Connolly, Irish born, educated at Montreal College and the Grand Seminary, ordained to the priesthood in 1844 and later as a Sulpician becoming first Pastor of St. Patrick's.

Father Michael O'Brien, uncle of Col. W. P. O'Brien, was another Irish Sulpician who did good work. A born organizer, he helped to set up a system of aiding the people in the famine of 1847.

We must not omit the name of the popular and gifted Father O'Farrell who delivered from St. Patrick's pulpit the funeral oration of D'Arcy McGee. He afterwards left Montreal and became Bishop of Trenton, N. J.

But the "noblest Roman of them all" was Father Dowd who in 1847 left his native diocese of Armagh with two companions, Fathers O'Brien and McCullough to enter St. Sulpice. On June 21st, 1848, he arrived in Montreal and was appointed assistant to Father Connolly at St. Patrick's. A whole chapter could be written upon this great priest who until his death in December 1891, labored arduously and successfully for the Irish.

Twice he refused the mitre, once for the See of Toronto and then for the diocese of Kingston. On December 17th, 1882, he was named Bishop of Canea in partibus and Co-Adjutor of Toronto. The bulls appointing him to the high office are preserved in the vaults of Notre Dame. Father Dowd declined, preferring to remain with his

beloved congregation at St. Patrick's where he thought he could do more good. The death of Father Dowd marked the end of St. Patrick's Irish Pastors, the three incumbents that have followed, Father Quinlivan, Callaghan and McShane, being Canadian born.

Tribute to memory

Before we leave the priests of Irish blood, we may be allowed to pay a tribute to their saintly memory with the following lines:

Dear holy priests of olden Irish way,
Dear blessed heralds of eternal day!
The spirit of your charity divine
Still vigil keeps at our Apostle's shrine.
While drifting from the ancient listening
Sweet memory's music all your worth
At old Saint Patrick's!

To Father Quinlivan we owe the complete renovation of the church and the foundation of the Catholic High School. Father Martin Callaghan, his successor had the church solemnly consecrated in 1906. Beloved by little children he was a gifted violinist and not infrequently used his instrument at attracting outsiders to the faith.

Father McShane, the present pastor, built Congress Hall, the new Catholic High School, the Father Dowd Memorial Home and Camp Kinkora. He began his pastorate in 1907.

And so we come to the end of this rapidly sketched story covering almost hundred and twenty five years.

And still adoring kneels the surging
While yester years repeat their blessings
Sweet treasured graces which God's love
To magnify and strengthen watchful
Such hearts as kept old Erin's faith aglow
In dreams come true full many years ago,
In old Saint Patrick's!

Gerald J. McSHANE, S.S.

—(Reproduit du *Montreal Star*, du 8 novembre 1941).

SAINT-SULPICE ET LES COMMUNAUTES

Ce sont, avant tout autre, les Sulpiciens qui ont fait Montréal. On l'oublie trop parfois. Déjà, en 1642, l'année de la fondation de notre ville, le pieux M. Olier avait été mêlé, avec M. de la Dauversière, à la quasi mystique entreprise de l'établissement de Ville-Marie. A la vérité, de 1642 à 1657, ce sont les Pères Jésuites qui ont été nos premiers missionnaires. Mais, dès 1657, après quinze ans, les fils de M. Olier, venus au Canada de son vivant même, prirent la direction spirituelle de la colonie de M. de Maisonneuve et s'y sont maintenus, sous la juridiction des évêques de Québec, les seuls pasteurs, jusqu'à l'arrivée à Montréal du premier évêque résidant, Mgr Lartigue, en 1821, soit pendant cent soixante-quatre ans. Devenus bientôt, en plus, seigneurs temporels de toute l'île, ils ont vu à tout. Et il faut dire qu'ils se sont dépensés, avec un zèle et une générosité jamais lassés, à l'accomplissement de toutes les oeuvres de bien, entre autres celle de l'éducation des jeunes et celle de l'assistance aux malheureux.

Naturellement, "nos Messieurs", ainsi qu'on les appela, ne pouvaient tout faire seuls. La Providence a voulu qu'ils pussent compter en particulier sur l'aide précieuse des trois communautés de femmes qui s'établirent à Ville-Marie en ces temps lointains: dès les débuts les Dames de la Congrégation Notre-Dame pour l'éducation des jeunes filles et les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu pour le soin des malades, puis, un siècle plus tard, les Soeurs Grises pour l'assistance aux vieillards et aux orphelins. Marguerite Bourgeoys, on s'en souvient, fonda la Congrégation l'année même de la venue des sulpiciens en 1657, les Hospitalières de Saint-Joseph prirent charge de l'hôpital de Mlle

Mance deux ans plus tard en 1659 et c'est cent ans après, en 1741, que Mme d'Youville établit son institut des Soeurs Grises. Or, ce sont "nos Messieurs" qui s'occupèrent, comme il convenait à leurs fonctions, de la direction de ces trois communautés. L'histoire de leurs relations spirituelles avec elles serait longue à raconter et, à plus d'un point de vue, intéressante et édifiante. En ce bref article, il me faut me borner à l'essentiel.

Des maîtres en spiritualité

Le prêtre de Saint-Sulpice a pour vocation spéciale de travailler à la formation du clergé. C'est avant tout un directeur de séminaire et un directeur d'âmes. Il doit être, selon la pensée de M. Olier, le fondateur de la compagnie, et il est d'ordinaire, un homme de piété profonde, un savant modeste mais véritable, qui s'entend à communiquer son savoir, un modèle de régularité, de ponctualité et de vie parfaite. Je pense, en écrivant ces lignes, à nos vieux maîtres de jadis au grand séminaire, M. Colin, M. Lecoq, M. Delavigne, M. Rouxel, et je me dis que c'est bien ainsi qu'ils étaient tous.

Le sulpicien, parce qu'il est avant tout un excellent directeur d'âmes, devient, quand l'obéissance l'y appelle, dans le ministère du desservant de paroisse ou dans celui de l'aumônier de communauté, un maître pareillement à la hauteur de la fonction. La raison en est que, mieux que personne, il sait s'oublier lui-même, ce qui constitue la première condition pour être un prêtre modèle.

A la Congrégation, à l'Hôtel-Dieu, puis chez les Soeurs Grises, les sulpiciens d'autrefois furent, de cette façon, des maîtres en spiritualité à

peu près incomparables. Pendant longtemps presque tous Français de France, solidement formés aux plus hautes vertus, ardemment dévoués, ils s'attachaient à "élever" les âmes, à les anoblir, à les ancrer dans l'amour de Dieu et dans l'amour du prochain pour l'amour de Dieu. Leurs dirigées des communautés se montraient par suite, d'abord et avant tout, des femmes de devoir, assidues et fidèles à leurs tâches. Et elles étaient rudes, ces tâches, alors qu'on était loin d'être pourvu des améliorations et des commodités modernes. Les nécessités ou les besoins de la vie matérielle avaient de multiples exigences et, d'autre part, pour les oeuvres d'éducation, d'hospitalisation et d'assistance aux déshérités, on ne pouvait disposer que de moyens très restreints. Il fallait mettre en tout cela beaucoup d'esprit de renoncement et d'abnégation. Qui mieux que le sulpicien aumônier pouvait y encourager et y entraîner?

Floraison de communautés

Après l'avènement de Mgr Bourget en 1840, ce fut, dans Montréal, l'ère des fondations ou des établissements d'instituts nouveaux et de communautés nouvelles. Homme de Dieu, d'un grand esprit surnaturel, ayant sur l'avenir, on l'a redit souvent, comme un don de seconde vue ou de prévision de premier ordre, l'actif évêque ne se lassait pas de faire venir de France ou de fonder à même notre propre sol des instituts et des communautés. Aux yeux de plusieurs, il semblait parfois défier les lois de la prudence humaine. A Saint-Sulpice, on se tint d'une façon générale sur la réserve, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais, une fois les fondations nouvelles mises sur pied, on ne leur ménagea pas les générosités et les secours, et, en un sens très vrai, nos instituts et nos communautés, pour la plupart, furent bientôt redevables, d'une manière ou d'une autre, aux largesses sulpiciennes. Toutefois, comme il était naturel, "nos Messieurs" s'intéressaient et se dévouaient avant

tout à leurs premières filles en date, celles de la Congrégation, de l'Hôtel-Dieu et des Soeurs Grises, dont d'ailleurs Mgr Bourget et ses successeurs leur ont laissé toujours, jusqu'à nos temps, la garde ou la direction spirituelle. J'ajoute, pour être moins incomplet, que sous cette direction sulpicienne, restée la même depuis trois cents ou deux cents ans, la Congrégation, l'Hôtel-Dieu et les Soeurs Grises ont magnifiquement prospéré au spirituel et au temporel.

Qui ne connaît pas, dans notre ville, par tout le pays et au delà, le type et la silhouette de la Soeur de la Congrégation? Son costume noir, simple et modeste, mais très seyant, enveloppe toute sa personne. Seule la cornette blanche encadre sa figure, comme en un losange, d'où percent le regard intelligent et le sourire discret. Et puis, dans son couvent et dans sa classe, bien chez elle, quelle digne maîtresse elle sait être la Soeur de la Congrégation! Depuis trois cents ans, il en est passé comme cela plus de cinq mille. Actuellement, elles ne sont pas loin de trois mille, comptent près de deux cents établissements au Canada et aux Etats-Unis, enseignent et éduquent soixante mille jeunes filles en chiffres ronds. Ce que cela leur demande de labeur et leur vaut d'influence! Qui pourrait justement le calculer?

Les Hospitalières de Saint-Joseph, dont la fondation, à la Flèche, en France, remonte à 1636, et qui vinrent à Montréal, au Canada, prendre charge de l'Hôtel-Dieu de Mlle Mançé en 1659, ne sont pas aussi nombreuses sans doute que les Soeurs de la Congrégation. Leur maison première à Montréal, notre superbe Hôtel-Dieu, a tout de même près de cent quarante professes, et une dizaine d'établissements hospitaliers sont nés ou sont sortis d'elle, qui ont leur vie propre et sont dispersés au Canada et aux Etats-Unis. Et l'on reconnaît que leurs divers hôpitaux se classent parmi les meilleurs, les mieux outillés et les plus perfectionnés qui existent. Ajoutons que, partout, leur personnel de médecins, choisis parmi les plus com-

pétents et les plus habiles, et celui de leurs gardes-malades, très en faveur de nos jours, leur font honneur et les mettent en un particulier relief.

Les Soeurs Grises de leur côté, et je ne parle que de celles de Montréal — l'on sait que plusieurs filiales se sont détachées d'elles, qui ont leur vie propre, à Québec, à Ottawa, à Saint-Hyacinthe, à Sherbrooke — ont cinq provinces, soixante-sept établissements et plus de quinze cents religieuses vocales ou auxiliaires, en activité de service auprès des vieillards et des orphelins, au pays et au dehors. Comme les deux autres, c'est là encore une communauté qui a, comme dirait l'autre, un beau "standard" de vie.

Je n'irai pas jusqu'à écrire que la direction sulpicienne est la cause première de la prospérité et des succès, dans les oeuvres de bien, de la Congrégation, de l'Hôtel-Dieu et des Soeurs Grises. Mais, en fait, il est permis de croire qu'elle n'y a pas été étrangère. Nos sulpiciens, tout

simples et sans prétention, mais instruits et dévoués, si admirablement fidèles à leurs us et coutumes, mais amis du progrès bien entendu également, ont puissamment aidé, je le pense sincèrement, leurs dirigées des communautés à se maintenir dans la voie juste et droite. Et c'est là un fleuron de plus à ajouter à la couronne des mérites de "nos Messieurs" de Montréal.

Une autre communauté de pieuses enfants de Dieu, celle des Petites Filles de Saint-Joseph, fondée à Montréal en 1857 par le sulpicien Antoine Mercier, où l'on s'occupe du bien spirituel et temporel du clergé, est pareillement restée toujours sous la direction des Messieurs de Saint-Sulpice. Elles sont aujourd'hui près de deux cents, en service dans une douzaine d'institutions différentes. Je n'y insiste pas. Je me devais surtout, dans cette brève notice, de signaler à l'attention publique, ainsi qu'on me l'avait suggéré, l'oeuvre de "nos Messieurs" dans la direction des trois plus anciennes communautés de Montréal. C'est fait.

L'abbé Elie-J. AUCLAIR,
de la Société Royale du Canada.

LA RENOVATION GREGORIENNE

Si l'on écrit un jour l'histoire du chant grégorien au Canada, il faudra réserver une place de choix à trois noms bien connus: Messieurs Lepoupon, Garrouteigt et Thibault. Trois figures qui ne se ressemblent guère, trois maîtres qui possèdent en commun avec un profond amour de la prière chantée, du chant officiel de l'Eglise, une soumission fervente aux directives pontificales. C'est ce qui rend si intéressante leur attitude, et plus attachants peut-être, les souvenirs que nous essayons d'évoquer.

Les deux premiers, les pionniers, répondirent sans retard et sans chercher de compromis, à la voix de Pie X. Monsieur Lepoupon avait même devancé cet appel. On était en 1903. Des abus s'étaient introduits à demeure dans le domaine de la musique sacrée. Le nouveau Pape en souffrait depuis bien des années. Musicien lui-même et l'un des participants actifs du lointain congrès d'Arezzo, en 1882, il pouvait parler "d'expérience personnelle". Tour à tour vicaire, curé, puis vicaire général, évêque et patriarche de Venise, il avait préparé dans les limites de sa juridiction le renouveau qu'il devait consacrer.

Elu Pape le 4 août 1903, l'*Inquis ardens* veut éclairer aussitôt et réchauffer ce monde qui a tant besoin d'être restauré dans le Christ. Dès la fête de sainte Cécile, il parle musique à l'univers catholique. C'est son premier acte officiel. L'arc-en-ciel reluit enfin sur les grandes eaux de ce déluge qui, depuis trois siècles, avait emporté, ballotté, disloqué, au point d'en faire une épave pitoyable, l'arche grégorienne. A Montréal, deux prêtres de Saint-Sulpice écoutent dans la jubilation ce pape qui commande "de son mouvement propre et de

science certaine", deux de ces sages, dont parle le livre de l'Ecclésiastique, "cultivant l'art des saintes mélodies" (44,5).

L'initiative du "Père" Lepoupon

Le "Père" Lepoupon est "aux anges". A lui, le Vicaire du Christ ne dit pas: "Réformez" mais "continuez..." Il a commencé, l'année précédente, à donner des cours de chant grégorien aux séminaristes de Philosophie. *Haec olim meminitisse juvabit!* Ceux qui ont vécu cet heureux temps et leurs cadets après eux, n'ont pas oublié le maître original qui prêchait plus par l'exemple que par les principes abstraits, des exemples généreux présentés avec une formule bien à lui, l'invariable prélude: "Ainsi, voyez; c'est très facile". Ses disciples bénévoles ne sont guère familiers au rythme nouveau, souple et léger, qui flotte dans l'air au lieu de se traîner. Ils sont déroutés. Mais la méthode très rationnelle du "longum iter per praecepta, breve per exempla" fait fortune.

Le maître poursuit son initiation à la rythmique, aux modes si complexes, à la psalmodie. La lecture à vue manque d'audace, l'intonation fléchit parfois; vite il chante le *la* du diapason cinq fois de suite pour ensuite descendre la gamme jusqu'à ré, en ajoutant: "Continuez". Ce qui prouve son intuition, son savoir-faire très averti en matière de solfège grégorien. Et pour encourager ses jeunes grégorianistes, il ajoute, avec quel accent: "Je pourrais faire cela toute la journée".

Petit à petit le chant grégorien entre dans les habitudes musicales. L'oreille, le goût se forme, l'interprétation qui jaillit du texte passe

bientôt par le cœur. Des convictions s'implantent, car M. Lepoupon communique avant tout à ses disciples un esprit, l'attitude d'âme avec laquelle ils doivent "prier sur de la beauté".

De là-haut, ils descendent au Grand Séminaire, où les attend un maître-de-chapelle très estimé, Monsieur Garrouteigt. Il connaît bien Solesmes, les Solesmes exilé de l'île de Wight, où Dom Mocquereau continue son enseignement si personnel. Sur place, grâce à l'exemple quotidien, il s'est très vite assimilé cet art simple et subtil, qui fait le charme émouvant et divin de Solesmes. Il lui tarde de débiter. Les choristes de M. Lepoupon, devenus ses chantres, vont faciliter sa tâche auprès de leurs confrères. Aujourd'hui encore, M. Garrouteigt n'oublie pas de rendre hommage à la formation qu'ils avaient reçue.

Fructueux enseignement de M. Garrouteigt

Il n'y a pas un an que le Motu Proprio est paru, et déjà l'on "grégorianise". La méthode est sûre; les résultats, rapides et réconfortants. La satisfaction du maître peut s'épanouir. Pendant près de treize ans, soutenu dans sa tâche par Mgr Bruchési et Monsieur Le-coq, il continuera d'enseigner au Grand Séminaire le chant, comme on disait alors, de Solesmes.

Auprès du clergé qui n'a pas connu au séminaire le renouveau de Pie X, il fait oeuvre de propagande, avec une verve inimitable, pendant les retraites ecclésiastiques. Il rayonne aussi dans les communautés religieuses qui le consultent et demandent ses leçons. Une conférence mémorable donnée à l'Université, sous la présidence de Mgr l'archevêque de Montréal, consacra devant le grand public la réputation du maître. Cette conférence, dont il existe un tirage à part, fut publiée dans la Revue canadienne, en 1909. C'est un exposé de la nature du Chant grégorien. Ces pages

d'un élan vigoureux n'ont pas vieilli. Il nous semble en les relisant entendre le conférencier spirituel, qui savait si bien parler à son auditoire et non pas "devant" un auditoire.

De Monsieur Garrouteigt nous possédons une autre conférence donnée en novembre 1928, à l'Institut Pédagogique, à l'ouverture de l'École de chant liturgique. Il n'a donc pas dit adieu au chant grégorien. On nous permettra d'en citer quelques paragraphes où se reflètent sa manière directe et sa sensibilité toujours jeune.

"Tous et toutes nous nous rappelons quelque mélodie que notre mère nous chantait quand nous étions enfants, soit pour nous apaiser, soit pour donner une première expression musicale aux sentiments de notre petit cœur. C'était peut-être un cantique à la Sainte Vierge, ou un de ces vieux chants où les mères voient miroiter les rêves qu'elles font pour leur enfant; ou, plus simplement encore, "Il était un petit navire" et "A Saint-Malo, beau port de mer". Notre mère n'était peut-être pas artiste, sa voix n'avait peut-être ni étendue ni richesse de timbre; cependant, nous ne pouvons nous rappeler ce souvenir sans douceur et sans nous dire avec émotion: c'était le chant de ma mère. C'est ainsi que ma mère chantait! Eh bien! mes Soeurs et mesdemoiselles, le chant grégorien n'offre pas toutes les ressources de la musique moderne, et il ne produit pas d'impression aussi vive sur les sens. Toutes ses pièces ne sont pas également belles, (quelle musique peut se vanter d'en être là?) mais, dans son ensemble, il est admirable. C'est le chant de la foi pure, de l'invincible espérance, de l'ardente charité. C'est le chant de l'Église qui nous a enfantés à la vie spirituelle, et qui veut nous faire croître jusqu'à l'âge parfait. C'est le chant de notre Mère: aimons-le!"

"Dans une Constitution apostolique datée du 20 décembre 1928, "de notre prétrise la cinquantième an-

née", le Saint-Père ayant parlé de la diffusion du chant grégorien ajoute: "Que les religieuses et les communautés de pieuses femmes se montrent empressées à poursuivre ce but dans les divers Instituts d'éducation et d'enseignement qui leur sont confiés". Combien nous sommes heureux de pouvoir répondre: "Très Saint-Père, c'est fait, ou du moins c'est commencé. Donnez-nous une bénédiction jubilaire pour que nous réalisions toujours mieux notre devise: *Cantate Domino.*"

Comme saint Grégoire sera content!

Il commente le programme et termine ainsi: "Oh! que voilà un beau programme! rien n'y manque, pas même l'exécution, du moins commencée. Et quels résultats nous en espérons! Du chant bien enseigné, diligemment étudié, soigneusement exercé, impitoyablement corrigé, artistiquement rendu, opportunément accompagné. Ce ne sera pas trop de l'assistance de sainte Cécile et des neuf chœurs des Anges pour le mener à bonne fin. Et saint Grégoire? Ah! le bon pape! comme il sera content! et comme il nous aidera! lui qui, exerçant en personne le chant liturgique, employait, dit-on, la férule pour rappeler à l'attention les petits Romains espiègles et distraits, verra qu'avec ses enfants du Canada, il n'est pas besoin de recourir à des armes aussi cruelles. Et je crois, ma parole, que, pour les mieux entendre, il se penchera avec quelque complaisance sur ses balustrades du ciel!"

Le Grand Séminaire et la Philo-sophie ne sont pas tout Saint-Sulpice. Il faut compter avec le Collège de Montréal et l'Externat Classique, dont les maîtres de chapelle respectifs, MM. Germain Lalonde et Charlemagne Séguin, sont des grégorianistes aussi avertis que convaincus. Les succès, qu'ils ont remportés aux concours de chant grégo-

rien, le prouvent assez. Au Collège, M. Bouchier fit autrefois figure de précurseur. Dès septembre 1903 (avait-il deviné lui aussi les intentions de Pie X?) il y établit le chant grégorien. Devenu maître de chapelle à Notre-Dame, il n'aura pas à recommencer. Dès 1905, le Père Guillaume y venait chaque semaine de La Trappe d'Oka donner une répétition de chant grégorien. Quant à Saint-Jacques, nous nous effaçons devant M. Frédéric Pelletier. Lui seul saurait rappeler, avec l'érudition qui nous manque, les souvenirs qui s'y attachent. Actuellement nous ne connaissons pas de paroisse où le chant grégorien soit interprété avec plus de piété, une expression plus juste et plus humainement vivante. L'exemple donné par la chorale a préparé une application plus complète des directives pontificales: le chant du peuple. A cette initiative récente, faite avec tact et fermeté, les grégorianistes souhaitent succès et rayonnement. Et nous retournons au Grand Séminaire.

En 1917, Monsieur Garrouteigt laisse à d'autres le soin de continuer sa tâche. Lui succéderont tour à tour pendant les dix années qui vont suivre: l'actuel directeur national de Saint-Pierre Apôtre, Mgr Jeannotte, puis M. Dubeau, aujourd'hui curé de Notre-Dame et M. Lapine, maintenant chapelain à l'Hôtel-Dieu. Pendant l'année 1910-1911, l'abbé Henri Jasmia, le linguiste bien connu, remplace M. Garrouteigt retenu en France.

Leur inlassable de M. Thibault

Les années passent. Nous sommes en septembre 1927. On a procédé à des remaniements importants dans le personnel. Avec l'installation d'un nouveau supérieur, qui sera bientôt S. Ex. Mgr Emile Yelle, il faut signaler la nomination d'un nouveau professeur de chant, M. Ethelbert Thibault, qui revient d'Europe après plusieurs années

d'études. En plus des universités où il a pris ses degrés ès sciences naturelles, il a fréquenté les Instituts de musique sacrée. Habitué de Solesmes, il en rapporte les acquisitions techniques récentes, les derniers progrès de la méthode, des diplômes. Surtout, il s'est enrichi de convictions très fortes, que ni les événements, ni les hommes ne pourront ébranler pendant quinze années de travaux inlassables.

Monsieur Thibault recueille une double succession qui s'ajoute à son enseignement régulier de la chimie. En philosophie et au Grand Séminaire, il organise son programme sans se soucier de l'addition et de la multiplication par deux, des heures de travail: répétitions du chant à la Schola et à la communauté, cours méthodiques, soit généraux, soit spéciaux comme l'accompagnement, surveillance très active des leçons pratiques données par ses collaborateurs, examens qu'il tient à présider lui-même. Sa santé est inaltérable, son calme imperturbable, les critiques sont impuissantes à diminuer son zèle, à changer son attitude.

Le Grand Séminaire et la philosophie ne sont pas pour lui un champ d'action assez vaste. Il accepte l'invitation de Jean-Noël Charbonneau, qui sollicite ses services pour la Schola Cantorum. On lui demande des cours; il répond avec empressement: communautés religieuses, Apostolat liturgique, maîtres de chapelle parfois venus de loin, prêtres, religieux, laïcs. Au diocèse de Burlington, en collaboration avec Eugène Lapière, il fait école. Avec lui encore, il organise les concours annuels de chant grégorien. A l'Université de Montréal, ce sont des cours d'été, qui seront bientôt patronnés par la Schola Cantorum.

La Schola se révèle à la radio

A l'automne de 1930, au poste CKAC, il inaugure avec sa Schola de Philosophie, une émission de

chant grégorien. Ce programme dominical est une révélation. Les lettres affluent de partout. Et puisque les philosophes descendent en théologie, Radio-Schola suit le cours normal et passe avec eux au Grand Séminaire. L'émission fera partie intégrante de l'Heure Catholique. Surcroît de travail pour le chef, mais combien pour les choristes! Leur programme d'études n'est pas organisé surtout en fonction de la musique et leur laisse si peu de loisirs. L'oeuvre se maintiendra quand même.

Avant de quitter le Grand Séminaire en 1936, M. Thibault laisse son testament grégorien enregistré sur disques "voix de son maître". C'est l'album bien connu, qui eut un succès peu ordinaire. Radio-Schola est devenue silencieuse. Mais son directeur, en collaboration avec Arthur Lapière, cette fois, fonde pour la remplacer au micro, le Choeur Pie X. Trois années consécutives, il se fera entendre à CKAC, jusqu'au jour où, forcé de tempérer la durée de l'Heure Catholique, le poste laisse tomber son programme musical. Le directeur musical de l'Heure catholique, à regret, prend un repos bien mérité.

Il continue toujours, depuis l'établissement de l'année pré-théologique, à collaborer avec le Grand Séminaire. Suivant en cela l'exemple de M. Garroutelght, le directeur actuel du chant doit rendre à César ce qui lui appartient, à M. Thibault sa part dans les progrès remarquables de ces dernières années.

La Schola a déjà chanté aux Matinées d'Initiation symphonique. De plus en plus, on l'invite à participer aux célébrations liturgiques officielles, aux grands anniversaires. Autrefois le choeur du Grand Séminaire avait exécuté les parties propres de la messe au Centenaire de Notre-Dame, au sacre de Mgr Yelle. Cette année même, en février dernier, c'était la messe pour la Victoire, à Notre-Dame, puis en août, le sacre des Evêques auxiliaires de Montréal, et plus récemment encore, la messe d'ouverture des fêtes

du troisième centenaire. Et chaque fois, l'on n'a chanté que le plus pur grégorien. Personne ne s'en est plaint. Au contraire.

Pie X avait déclaré ce qui suit: "Tout le monde doit tenir pour assuré qu'une fonction ecclésiastique ne perd rien de sa solennité quand elle n'est accompagnée d'aucune autre musique que celle-là" (Motu Proprio). Bientôt, à Notre-Dame, le 23 novembre, on pourra constater encore une fois le bien-fondé de cette affirmation si déroutante, à première vue, pour certaines habitudes, mais si féconde pour l'art li-

turgique, disons pour l'art tout court.

Le travail des maîtres dont nous avons cherché à faire connaître les mérites n'a pas été vain. De plus en plus, on estime, on cultive avec un soin religieux le chant grégorien. Saint-Sulpice d'aujourd'hui continue leur oeuvre et fait comme eux de son apostolat grégorien un acte d'obéissance très joyeuse aux directives pontificales.

Au Grand Séminaire, il n'y a pas de voix discordante, c'est tout simplement de l'amour. Leur voeu s'est réalisé.

Clément MORIN, P.S.S.
maître de chapelle au Grand
Séminaire.

L'OEUVRE PONTIFICALE SAINT-PIERRE- APOTRE

En 1919, dans une retentissante encyclique (l'encyclique *Maximum illud*), le Pape Benoît XV attirait l'attention du monde catholique sur la nécessité de la formation du clergé indigène dans les pays missionnaires, et il demandait l'érection immédiate de Petits et Grands Séminaires, aussi bien organisés que possible, surtout les Grands Séminaires, dans toutes les missions arrivées à un certain développement.

Les Séminaires ne poussent pas comme les champignons, en une nuit. Les maisons sont coûteuses, les dépenses entraînées par la très longue préparation des prêtres sont énormes. Benoît XV savait bien ce qu'il demandait aux évêques missionnaires, habituellement à bout de ressources. Il fallait leur procurer les ressources qu'alliaient exiger le recrutement intensif et la formation de nombreux candidats au sacerdoce. Il existait déjà une oeuvre particulière pour venir en aide aux Séminaires des missions, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre, fondée en France en 1889, par deux pieuses dames de Caen. Le Pape la signala et la recommanda à la charité des fidèles. L'année suivante, en 1920, il la mettait sous l'égide pontificale et lui donnait comme secrétaire général son ami, Mgr Tiberghien.

L'existence de l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour la formation du clergé indigène des missions fut pour beaucoup une révélation, et la recommandation pontificale une surprise. Il y avait alors tant de préjugés sur le clergé indigène des missions.

Vers cette date, il y avait au Grand Séminaire de Montréal et

dans les autres maisons sulpiciennes quelques confrères qui cherchaient à provoquer la fondation d'un Séminaire des Missions-Etrangères à Montréal, à grouper des sulpiciens disposés à aller travailler dans des Séminaires établis dans les pays de missions, et enfin à établir au Canada l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre. Les démarches faites alors, à la suite d'une visite à Montréal de Mgr de Guébriant, supérieur des Missions-Etrangères de Paris, aboutirent à la fondation du Séminaire de Pont-Viau. Si la Compagnie de Saint-Sulpice n'y a pas eu une plus grande part, la cause doit être attribuée à des circonstances particulières et spécialement au mauvais état financier du temps.

Tout ce qui touche à la formation du clergé est dans le champ d'action de la Compagnie de Saint-Sulpice. L'Oeuvre de soutien des Séminaires des missions devait intéresser les Sulpiciens du Canada. Dès lors que les évêques ne prenaient pas l'initiative de l'établir au Canada, n'était-ce pas à eux de le faire? Le 15 avril 1925, un professeur du Grand Séminaire, l'auteur de cet article, réunit dans sa chambre deux séminaristes, qui sont aujourd'hui M. l'abbé Jasper Stanford, curé de Saint-Dominique à Montréal, et M. l'abbé Wilfrid Chartier, vicaire à Notre-Dame de Manchester, aux Etats-Unis, et leur proposa de fonder au Grand Séminaire l'Oeuvre encouragée par le Souverain Pontife, sous le nom d'Union Saint-Pierre.

Début modeste, progrès immenses

Le 1er mai suivant, l'association commençait la publication d'un

Bulletin, dans lequel M. l'abbé Chartier et M. l'abbé Stanford lançaient un appel aux séminaristes, et elle annonçait fièrement qu'elle avait en caisse pour les Séminaires des missions la somme de \$3.25. Le succès fut immédiat au Grand Séminaire et au Séminaire de Philo-sophie.

En 1927, l'Oeuvre avait pris un tel développement, que le fondateur, après avoir pris l'avis de Mgr Gauthier, demanda et obtint l'autorisation de se consacrer entièrement à la propagande dans le diocèse de Montréal. Au cours de l'automne de cette année-là, Mgr Gauthier fit un voyage à Rome, et le secrétaire général de l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre, avec qui le groupe de Montréal était depuis longtemps en relation, le pria formellement, au nom du cardinal van Rossum, préfet de la Propagande, d'établir l'Oeuvre dans son diocèse. Mgr Gauthier le fit dès le 6 janvier 1928. Le directeur était autorisé à prêcher dans les paroisses et à recueillir des aumônes pour le soutien des Séminaires des missions. La propagande commença le 22 février 1928 dans la paroisse de Saint-Stanislas, où était alors curé Mgr Lamarche, évêque de Chicoutimi. Le succès parmi les fidèles ne fut pas moins grand qu'au Grand Séminaire. A la fin de cette première année, les recettes s'élevèrent à tout près de \$10,000.00.

Le désir de la Propagande était que l'Oeuvre s'établît non seulement dans le diocèse de Montréal, mais dans tous les diocèses du Canada, et le 7 décembre 1928, le directeur de Montréal était nommé directeur général pour tout le Canada, avec mission d'établir l'Oeuvre dans tous les diocèses en y nommant, d'accord avec l'Ordinaire, des directeurs diocésains.

Depuis lors, l'Oeuvre a continué de se développer rapidement, et elle est établie aujourd'hui à peu près dans tous les diocèses, au moins dans l'est du Canada. Car, à partir de 1929, l'Oeuvre a reçu sa constitution définitive du Souve-

rain Pontife et elle a été coordonnée avec l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Les deux Oeuvres ont le même directeur national, et sont dirigées habituellement par un secrétaire national. En raison de circonstances particulières, peu de choses ont été changées à l'organisation canadienne. Pour les fins des Oeuvres missionnaires pontificales, le Canada est divisé en deux parties, l'est et l'ouest. Le centre de l'est pour l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre est à Montréal; le centre de l'ouest à Toronto.

Quatorze années de labeur

L'Oeuvre du Clergé indigène des Missions, comme on doit l'appeler maintenant, achève donc sa 14^e année depuis son érection officielle dans le diocèse de Montréal. Quels sont les résultats obtenus? Organisée en corporation civile dès le 27 février 1929, elle est devenue une puissante société possédant un actif de près de \$500,000.00. Les recettes annuelles sont depuis trois ans d'environ \$80,000.00, et dépasseront cette année cette somme.

La somme actuellement versée pour la construction ou le soutien des Séminaires des missions est de plus de \$270,000.00. Grâce à sa solide organisation financière, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre du Canada a été capable, cette année, de se charger de faire, au nom du Conseil central, les allocations destinées à beaucoup de Séminaires des missions, auxquels les conditions actuelles de la guerre empêchaient de rien faire parvenir de Rome. Les versements de cette année s'élèveront à environ \$60,000.

Il est très difficile, ou plutôt il est impossible de déterminer ce qui revient à l'aide canadienne dans le progrès du clergé indigène des missions depuis quatorze ans. Il suffit de dire que nous avons pu collaborer d'une manière importante à l'établissement des Séminaires et à la formation des prêtres dans les pays que les missionnaires

évangélisent et où ils s'efforcent d'établir solidement l'Eglise. Nous avons coopéré à l'oeuvre commune, qui est magnifique. Dans la dernière année dont nous avons les statistiques, avant la guerre, 350 prêtres ont été ordonnés dans les divers Séminaires des missions, et ce nombre devait aller en grossissant d'année en année. Certes, ce n'était pas suffisant, puisque pour les besoins actuels de la population catholique des pays missionnaires, environ 25,000,000, il faudrait au moins 800 ordinations annuelles. Mais, quel progrès avait été réalisé, quel élan avait été donné, quelles espérances on pouvait avoir!

A la lumière des événements tragiques qui se déroulent sous nos yeux, il est facile de comprendre

pourquoi les derniers Papes ont demandé avec insistance l'établissement du clergé indigène dans tous les pays missionnaires. Ils ont prévu les transformations que la guerre va infailliblement produire en Extrême-Orient et ils ont pris à temps, avec une sagesse merveilleuse, les mesures nécessaires pour y préparer l'Eglise. Les prêtres indigènes sont déjà et vont être de plus en plus l'espoir de l'Eglise en Extrême-Orient. L'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre du Canada a secondé le Souverain Pontife dans cette oeuvre de sagesse, si opportune pour l'Eglise. La collaboration qu'y a donnée la Compagnie de Saint-Sulpice doit être considérée comme un des plus grands services rendus au clergé dans ces dernières années.

Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.
directeur de l'Oeuvre de
Saint-Pierre-Apôtre

LES RUES SULPICIENNES DE VILLE-MARIE

— M. Massicotte, combien d'années après sa fondation Ville-Marie aligna-t-elle et baptisa-t-elle ses premières rues?

— Une trentaine d'années, je crois.

Le conservateur des archives judiciaires de Montréal n'a pas besoin de jongler longtemps pour répondre avec exactitude à toutes les questions que l'on peut lui poser sur le Montréal du XVII^e siècle. Après cette première brève réponse, M. E.-Z. Massicotte, les mains en pointe sous son menton, se recueille un instant, puis, se levant alertement, il relate la genèse des premières rues de Montréal, tout en marchant ou tout en s'arrêtant devant les multiples plans ou gravures du vieux Montréal, qui tapissent les murs de son bureau.

— Trente ans après la fondation de Montréal ou Ville-Marie, dit l'éminent archiviste, M. Dollier de Casson, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, représentant les nouveaux seigneurs de l'île de Montréal, décida de tracer les rues de la colonie dont Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, avait d'abord assis l'ébauche au confluent de la minuscule rivière Saint-Pierre et du majestueux fleuve Saint-Laurent.

Aucune véritable rue avant 1672

— Il n'y avait aucune rue proprement dite dans Ville-Marie jusqu'à ce moment-là?

— Notre premier gouverneur avait bien concédé quelques emplacements dans le territoire assigné à la ville; cependant, il n'avait rien décidé quant à la voirie.

— Cela nous conduit à quelle date exactement?

— Aux années de 1672 à 1675. Jusqu'en 1672, Ville-Marie n'a que deux voies terrestres assez larges, toutes

deux dans le sens du fleuve: l'une nommée le "chemin de la grande rivière", de vingt pieds de largeur, servant, comme s'exprimait l'intendant Jean Talon, "tant pour communiquer par chevaux que pour remorquer les bateaux à la cordelle"; l'autre, qui s'étendait parallèlement au-dessus de la berge et qui prit le nom de Saint-Paul (l'actuelle rue Saint-Paul), ainsi désignée en l'honneur de Paul de Maisonneuve. Les seigneurs estimant le chemin de la grande rivière trop étroit obligèrent les particuliers riverains à l'élargir à trente-six pieds. En bordure de la deuxième voie, — Saint-Paul — se dressaient les premières maisons importantes de la ville naissante: le premier séminaire et manoir seigneurial de Montréal, les demeures des sieurs Le Moyne, LeBer et autres, l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, dont la chapelle servait d'église paroissiale aux fidèles, la salle d'audience du tribunal seigneurial, l'école de Soeur Bourgeoys, etc.

Au temps des "chemins de pied"

— Et dans l'autre sens, il devait bien y avoir des petits "chemins de pied", comme disent les enfants à la campagne?...

— Pour aller d'une habitation à l'autre ou pour venir au Fort, au Château, au Marché, les colons, en effet, s'étaient tracé des chemins ou sentiers, selon leurs besoins ou leurs caprices. Mais trente ans après sa fondation, Ville-Marie commençait à compter un certain nombre d'habitants, et elle allait être dotée d'une église paroissiale, érigée au sommet du coteau, sis entre le fleuve et le ravin du ruisseau Saint-Martin (comblé par la rue Craig). Aussi le supérieur de Casson estima-t-il le moment venu d'aligner des rues avec symétrie.

— Existe-t-il des pièces officielles de cette première verbalisation des rues de Montréal?

— Oui. Montréal est précisément la seule ville de l'Amérique, fondée au XVIII^e siècle, qui a l'heureuse fortune de posséder, malgré tous les incendies survenus au cours des temps, les documents officiels qui fournissent tous les renseignements désirables sur le bornage des premières rues. L'abbé Faillon les a déjà portées à la connaissance du public, en 1860, par la publication de son *Histoire de la Colonie*.

(Ce que M. Massicotte ne dit pas, mais que nous avons appris d'autre source, c'est qu'il a reproduit dans le *Bulletin des Recherches historiques* publié par M. Pierre-Georges Georges Roy, à Québec, ces pièces officielles, en raison de leur valeur pour les amateurs de l'histoire de la plus grande ville du Canada).

— Voulez-vous, M. Massicotte, avec l'obligeance et la patience que tout le monde vous connaît, donner la liste des rues verbalisées à la demande de M. Dollier de Casson?

— Il y en a une dizaine au plus, soit trois parallèles au fleuve, et les autres faisant angle droit avec les trois premières.

Rues parallèles au fleuve

"Tout d'abord, la rue Notre-Dame, ainsi nommée en l'honneur de la Sainte Vierge, patronne de la paroisse. Elle s'étendait de l'endroit où se trouve aujourd'hui la rue McGill jusqu'à la rue actuelle de Bon-Secours en faisant un crochet pour aller aboutir à la porte de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on faisait souvent des processions. La rue Notre-Dame décrivait cette courbe parce qu'à l'est, précisément où se trouve le Devoir, il y avait autrefois une église.

"Quant à la rue Saint-Paul, je vous en ai déjà passablement parlé. Elle partait de l'endroit où passe aujourd'hui la rue Saint-François-Xavier et allait se terminer à la rue

Saint-Charles. Je vous dirai tout à l'heure ce qu'était la rue Saint-Charles.

"Troisième et dernière rue parallèle au fleuve: la rue Saint-Jacques. Elle avait dix-huit pieds de largeur, s'amorçait à la rue Saint-Pierre et se continuait jusqu'à la place Jacques-Cartier, ou plus exactement, au monument Vauquelin. A remarquer qu'il n'y avait pas alors de palais de justice... Elle reçut le nom de Saint-Jacques en l'honneur de l'abbé Jacques Olier de Verteuil, fondateur de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice".

Les rues transversales

— Et maintenant les "rues d'équerre"?

— Si nous allons d'ouest en est, puis patiemment M. Massicotte, mais sur les hanches et la figure concentrée, nous avons d'abord la rue Saint-Pierre, qui doit son nom à l'abbé Pierre Chevrier, baron de Fancamp, selon l'abbé Faillon. Sur ce point, je ne suis pas de l'avis de cet excellent historien. Comment oublier que cette rue s'étendait sur le côté est de la terre de Pierre Gadois "premier habitant de Montréal" et très estimé de l'abbé Dollier de Casson? La rue Saint-Pierre allait de la rue Saint-Paul à la rue Notre-Dame, et Pierre Gadois est le premier colon qui reçut une terre de M. de Maisonneuve, (1648). J'opine que le nom de cette rue vient de Pierre Gadois plutôt que de Pierre Chevrier.

"La rue Saint-François, de 13 pieds de largeur comme la rue Saint-Pierre, doit son nom — c'est bien juste — à l'abbé François Dollier de Casson. Elle était aussi courte que Saint-Pierre sa voisine, n'allant que de Saint-Paul à Notre-Dame.

Une rue sur le papier

"La rue du Calvaire n'a jamais existé autrement que sur le papier, mais il convient d'en lire un mot.

Elle devait avoir 24 pieds de largeur, commencer à Notre-Dame, traverser la petite rivière Saint-Martin (rue Craig) et "aller vers la montagne de Montréal". Il ne faut pas oublier qu'à ce moment-là, si je puis m'exprimer ainsi, la montagne était bien plus proche du fleuve qu'aujourd'hui. La descente est accentuée de la rue Saint-Jacques à la rue Craig. En plus, de la rue Craig à la rue Sainte-Catherine, par exemple, la montée est assez raide et essoufflante par la rue Bleury. Et toute cette dernière pente était boisée, de sorte qu'aller à la montagne, à l'époque qui nous occupe, c'était aller à la rue Sainte-Catherine d'aujourd'hui, en somme. On pouvait évidemment s'aventurer plus loin.... Quant au nom de la rue du Calvaire, on a dit qu'on voulait la nommer ainsi "en l'honneur d'une communauté dont la soeur de l'abbé Dollier de Casson était prieure". Il me semble que c'est aller chercher bien loin le nom de cette rue. A l'encontre de cette conjecture, n'est-il pas permis d'en soumettre une autre très vraisemblable puisqu'elle découle du texte même du procès verbal de bornage? En effet, en 1672, n'y avait-il pas quelque part, près du mont Royal, une croix sinon un calvaire dont Marguerite Bourgeoys avait un soin pieux? Et M. le Supérieur de Saint-Sulpice ne songeait-il pas en rendre l'accès facile aux colons? Quoi qu'il en soit, la rue du Calvaire resta à l'état de projet et l'on adopta à la place le chemin allant de la rue Saint-Jacques vers la montagne.

"La rue Saint-Joseph, qui devait céder son nom à celui de Saint-Sulpice, parce qu'elle longe l'église Notre-Dame desservie par les Sulpiciens, avait à l'origine 18 pieds de largeur et faisait le joint entre la rue Saint-Paul et la rue Saint-Jacques, s'arrêtant au coin de la maison d'Urbain Tessier dit Lavigne. Elle s'appela Saint-Joseph en l'honneur du patron de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

"La rue Saint-Lambert, de 24 pieds de largeur, tenait son nom de Lambert Closse, valeureux sergent-major de la garnison de Montréal et ancien propriétaire du terrain sur lequel la rue fut ouverte. Elle allait de la rue Notre-Dame vers les Coteaux. Jusqu'à ces années dernières, les anciens désignaient encore la côte de la rue Saint-Laurent, entre Craig et Notre-Dame, la côte Saint-Lambert. Cette ancienne rue Saint-Lambert, d'après le procès-verbal, traversait la rivière Saint-Martin pour se diriger vers Saint-Laurent... D'où le nom du boulevard Saint-Laurent.

"La rue Saint-Gabriel allait de Saint-Paul à Saint-Jacques. Elle a reçu son nom, qu'elle a gardé, des abbés Gabriel Souart, propriétaire du terrain, et Gabriel de Queylus, tous deux Sulpiciens.

"La rue Saint-Charles reliait la rue Saint-Paul à la rue Saint-Jacques, à l'endroit où est aujourd'hui la place Vauquelin. Cette rue forme encore la partie est de la place Jacques-Cartier. Plus tard, elle a été convertie en place du marché et en abris pour les marchands. Il paraît difficile, fait observer M. Massicotte, de croire avec l'abbé Faillon que la rue Saint-Charles a été ainsi dénommée en l'honneur de Charles Le Moyne, vu que la nouvelle voie était ouverte sur l'emplacement du gentilhomme Charles d'Ailleboust des Musseaux, juge du tribunal des seigneurs à Montréal. D'ailleurs l'interprète, garde-magasin et négociant Charles Le Moyne, attachait de son côté son nom, au sud de la ville, à une pointe de terre (Pointe Saint-Charles) dont il était possesseur. Les deux Charles pouvaient donc être satisfaits.

"Voilà, conclut M. Massicotte, l'esquisse des premières rues de Montréal, au moment où l'on décida d'en faire la première verbalisation, ou homologation, comme on dirait aujourd'hui. On peut dire que ces dix rues se sont multipliées au centuple.

ALBERT AYOTTE

LES CHARITES DE SAINT-SULPICE

Les Sulpiciens, modestes par tradition, souffriront sans doute de me voir faire la revue de leurs charités. Ils ont un goût marqué pour l'examen particulier: ils n'en ont pas pour la réclame. Mais nous, leurs amis, ne sommes pas tenus à la même discrétion. Dans une occasion comme celle d'un Troisième centenaire, il doit être permis de manquer au règlement....

Disons d'abord, que les Sulpiciens ne sont pas devenus Seigneurs de Montréal *gratuitement*. Ils ont acquis leur titre de la Compagnie de Montréal, afin de sauver Ville-Marie de la ruine et ils ont dû, pour cela, payer les dettes de la Compagnie, qui s'élevaient à une fortune.

Une fois la seigneurie en main, — domaine inculte à des milliers de lieues de la France, — les Sulpiciens s'empressèrent de le morceler au profit des colons, ne retenant pour eux que certains droits bien peu élevés. En revanche, leurs devoirs de seigneurs coûtèrent aux Supérieurs de Paris et aux confrères de Montréal une somme que l'on estime avoir été — faut-il le dire? — de sept millions de francs.

Il leur fallut, en effet, à plusieurs reprises aider tout le monde, construire des moulins, contribuer puissamment à l'érection des fortifications, loger et nourrir les Indiens des missions, soutenir les communautés chargées de l'instruction et de l'hospitalisation.

Ajoutons en passant que depuis les débuts jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, les Sulpiciens de Notre-Dame, de Saint-Jacques et d'Oka ont desservi ces trois paroisses sans recevoir de traitement.

Leur générosité, avons-nous dit, a été grande dans les œuvres d'en-

seignement. Ils ont soutenu les écoles primaires, sous le régime français; de même sous le régime anglais. Quand ils firent venir les Frères des Ecoles Chrétiennes, en 1837, ils se chargèrent de leur logement: cela dura jusque vers 1930. Même après la création de la Commission des écoles catholiques, en 1845, ils continuèrent de doter les écoles de la ville et des faubourgs.

La dette de la petite école

L'enseignement secondaire leur doit beaucoup. Ils l'avaient commencé dès la fin du XVII^e siècle, dans leur manoir de la rue Notre-Dame; ils reconstruisirent à leurs frais le Collège de Montréal en 1806 et en 1870 et ils établirent dans les mêmes conditions, le Séminaire de Philosophie, en 1895. Les déficits annuels de ces maisons et les bourses nombreuses accordées aux élèves, étaient soldés par le Séminaire qui enfouit là-dedans p.ès d'un million. La Faculté de Théologie, fondée en 1842, l'Université Laval établie dans ses meubles en 1895, l'Université de Montréal, dotée en 1919, lui coûtèrent à peu près la même somme. Gardons-nous d'oublier la Bibliothèque Saint-Sulpice qui, à partir de 1857, dans son bel immeuble du Cabinet de Lecture paroissial, rue Notre-Dame, et de 1915 à 1931, dans son palais de la rue Saint-Denis, émergeait au budget de la Compagnie: dépense somptuaire encore plus considérable que celles dont nous avons déjà parlé.

On se doute bien que Saint-Sulpice, fervent de charité intellectuelle, ne fut pas tiède en fait de charité corporelle. Ses diverses aumôneries des pauvres, les secours qu'il

accorda aux hôpitaux, aux hospices, aux orphelinats, aux incendiés de différentes villes, lui font le plus grand honneur. Dans "Nos Messieurs" publié en 1936 par Mgr Maura, on trouve une longue note où sont énumérés quelques-unes de ces charités. (p. 49)

Dans cette liste... pittoresque, certains item démontrent que le Séminaire vint en aide, dans un moment de crise, à des entreprises d'utilité publique, comme le Chemin de fer de l'Industrie, le Grand-Tronc, une compagnie de navigation sur l'Ottawa et même la "Cor-

poration" de Montréal, — sans oublier le Fonds patriotique et la Croix Rouge.... Saint-Sulpice donnait ainsi à la population de Montréal, une leçon de *civilité*.

En résumé, Nos Messieurs ont été, du point de vue matériel et intellectuel, aussi bien que du point de vue religieux, les plus grands bienfaiteurs de notre ville. Il convenait de le rappeler, au moins succinctement, en ce IIIe Centenaire. Qu'ils nous pardonnent, s'ils croient que nous avons trop insisté. Pour nous, nous avouons y avoir pris un plaisir très vif.

J.-H. RAINVILLE
sénateur.

REMINISCENCES D'UN DOYEN

M. le sénateur Raoul Dandurand, à quatre-vingts ans, n'est peut-être pas le plus ancien des anciens du Collège de Montréal. On peut toutefois le tenir pour l'un des doyens du groupe. En 1875, lors de son entrée au Collège, celui-ci, auparavant rue Saint-Paul, venait à peine de s'installer dans sa maison de la rue Sherbrooke, rue qui était dans ce temps-là un chemin à travers champs.

A titre d'ancien moi-même du Collège de Montréal, mais assurément pas mal moins ancien, j'avais demandé à M. Dandurand s'il voudrait bien écrire quelques pages de souvenirs pour la présente édition du *Devoir*, que nous projetions déjà de consacrer au troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice. M. Dandurand m'a exposé, par lettre, qu'il avait déjà rédigé quelques centaines de pages de "réminiscences" et qu'il mettait à ma disposition celles de ces pages qui ont trait à son entrée et à son passage au Collège de Montréal. Subséquentement, M. Dandurand m'a lui-même donné lecture des pages en question, au cours d'une visite à son domicile d'Outremont, chemin Sainte-Catherine. Lecture intéressante, car le sénateur a toujours la voix claironnante, comme il aime à le dire lui-même, d'un Méridional de France; de plus, le texte écrit depuis longtemps déjà et que nous reproduisons tel quel, suscitait à sa mémoire d'autres souvenirs qui constitueront plus tard l'un des premiers chapitres du livre que continue de préparer M. le sénateur Dandurand et auquel il a déjà donné le titre de *Réminiscences*.

Le récit de M. Dandurand

Je vous communique ci-dessous les quelques souvenirs que vous m'avez demandés touchant mon entrée et mon passage au Collège de Montréal:

Mon père m'avait d'abord destiné aux affaires. Je suivis les cours de l'École du Plateau pendant six ans. Mes études commerciales terminées, je devais débiter tout au bas de l'échelle comme employé à la Banque d'Épargne, le premier septembre 1875. Mais un dimanche d'août nous rencontrâmes Joseph Doutre, un cousin de mon père, l'un des avocats les plus brillants de son temps, qui, au cours de la conversation, demanda à mon père à quoi je me destinais. "Mon fils est un banquier, fit-il, il entre en fonctions le mois prochain." "Pourquoi ne l'envoies-tu pas au collège? répliqua Doutre. Il est encore jeune, s'il veut étudier le droit, je le prendrai à mon étude." Là-dessus, nous nous quittâmes. Mon père et moi cheminâmes en silence. Mon père réfléchissait sans doute aux frais qu'entraîneraient de nouvelles études: je resterais une charge pour le budget familial, au lieu de lui être un secours... Nous nous dirigeâmes vers l'emplacement de la nouvelle cathédrale qu'allait édifier Mgr Bourget, au Carré Dominion; mon père me demanda enfin s'il me plairait de continuer mes études; ma réponse fut assez vague. J'avais peu réfléchi jusque-là et le côté sérieux de la vie ne m'était pas encore apparu. Enfant turbulent et agité, mes parents redoutaient toujours quelque espièglerie dangereuse de ma part. J'étais trop souvent sur les toits, à la cime des arbres ou dans l'eau, pour qu'on fût tout à fait rassuré sur mon sort. A l'école, je n'étais ni brillant, ni stu-

dieux; j'étais souvent en "retenue" pendant une demi-heure, ce qui ne me laissait plus qu'une heure pour aller déjeuner. Ces retenues, d'ailleurs nuisibles à la santé des enfants, qui devaient courir chez eux engloutir leur repas pour revenir à temps à l'école, affectaient beaucoup ma mère, inquiète de ma santé; elle me glissait quelques pièces de monnaie pour que je pusse, en cas de punition, manger dans une pâtisserie voisine de l'école. Le remède était pire que le mal; je me nourrissais alors uniquement de gâteaux et de crèmes glacées.

Rencontre avec M. Troie

La question que me posa mon père fut le premier problème que j'eus à envisager sérieusement: le sens de la responsabilité s'éveilla en moi. Mon père m'avait demandé s'il me plairait de devenir avocat. J'eus à vaincre la répugnance de la contrainte scolaire dont j'avais souffert pendant huit ans. J'étais réfractaire à la règle imposée; m'astreindre à une nouvelle servitude me semblait d'autant plus pénible que cette servitude serait désormais aggravée de l'internat. Je décidai le lendemain d'aller tourner autour de ma future prison, avant que de consentir à m'y enfermer. Je me dirigeai vers le Collège de Montréal, à la porte duquel j'eus la chance de rencontrer l'abbé Troie, qui devait devenir curé de Notre-Dame. Je lui dis mon désir de visiter le collège et lui racontai la conversation de mon père avec Joseph Doutre; ce nom l'intéressa car Doutre était le plus redoutable adversaire de Saint-Sulpice dans le procès engagé par la veuve de Guibord pour l'enterrement de ce dernier dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, propriété des Messieurs du Séminaire. Il me conduisit aimablement du dortoir au réfectoire, me fit traverser toutes les classes. Je crois que le bon sourire de l'abbé Troie fut pour beaucoup dans ma décision. Au frontispice de l'École du Plateau, on lisait ces mots: "Suaviter et fortiter". Or,

je n'avais connu là que le "fortiter", la règle toute nue, sans la moindre expression de sympathie ou de bonté. Hors de la classe, il ne s'échangeait pas un mot entre élèves et professeurs: seule la pierre de l'édifice connut la devise "Doux mais ferme". Au collège j'en appris enfin le sens et le bienfait. Je me décidai à y entrer, sans avoir poussé très loin l'étude des conséquences de mon acte.

Au bout d'un an seulement, je compris que je ne serais admis au Barreau qu'à vingt-cinq ans. Je décidai aussitôt de mettre les bouchées doubles; en même temps que je faisais ma syntaxe, je suivais les cours de la classe suivante — la méthode — où l'on commençait à apprendre le grec, et je consacrai mes deux mois de vacances à la préparation de l'examen qui me permettrait d'entrer en versification. Tous les matins, à huit heures, je me rendais à cheval au collège, où l'abbé Harel m'enseigna les premiers éléments du grec. J'entraî en classe de versification, non sans difficultés, car j'allais à l'encontre de la tradition.

La bonté de M. Delavigne

Il était généralement admis que le Collège était un petit séminaire où l'on se préparait à la vie ecclésiastique; on nous répétait sans cesse que la Providence avait des vues sur nous en nous appelant au Collège; et, cependant, quelle hâte j'avais d'en sortir! Je dus plaider ma cause devant le Directeur et lui demander qu'on me traitât comme un nouveau venu qui aurait fait ses premières classes ailleurs. M. Delavigne était la bonté même. Il se rendit à ce raisonnement et c'est ainsi que je gagnai un an.

Encouragé par mon succès, je voulus répéter cette opération pour l'année suivante, en suivant chaque jour le travail qui se faisait en belles-lettres, et ma versification terminée, j'allai trouver l'abbé Chandonnet, professeur de théologie au Grand Séminaire de Québec,

qui alla prendre son titre de docteur à Rome et qui en revint avec un goût trop prononcé pour le bon vin. Il était venu à Montréal, où il donnait des cours privés. Il m'aida pendant les vacances à préparer l'examen d'entrée de la classe de rhétorique. Je travaillai ferme pendant ces deux mois sous son excellente direction. Ennemi du dictionnaire, il obligeait les élèves qui débutaient dans le latin et le grec à exercer constamment leur mémoire.

Aurais-je réussi à entrer en rhétorique si je m'étais présenté seul à l'examen? Je l'ignore, mais mon exemple avait été suivi: deux étudiants avaient à leur tour décidé de sauter une année. Le Directeur m'annonça que désormais on exigerait la poursuite régulière des études classiques. Ceci ne m'allait guère. Je racontai ma déconvenue à l'abbé Chandonnet: il m'offrit de m'enseigner en quatre mois le programme de l'année et de me donner, en même temps, des leçons de métaphysique et de logique suffisantes pour les examens du Barreau, en janvier suivant.

Je suivis avec ardeur son enseignement et j'eus la joie d'être reçu. J'avais atteint mon but en trois ans et demi, au lieu de huit. C'était un succès, évidemment, mais j'eus beaucoup à souffrir de ces études écourtées à la base desquelles ne se trouvait aucun élément des sciences. J'eus de ce fait une méfiance constante de mes forces et, dès mes débuts, je me persuadai que j'étais destiné à ne jouer que des rôles de second plan. Au Collège, j'avais connu des esprits supérieurs, des êtres pleins de talent, dont aucun cependant ne brilla dans la vie civile. Trois d'entre eux entrèrent dans les Ordres: l'un, chez les Jésuites, Jules Jetté, fils de sir Louis, un esprit des plus fins et des plus déliés, qui abandonna tout pour aller enseigner leur grammaire aux Esquimaux de l'Alaska; le deuxième, chez les Pères du St-Sacrement, Eugène Seers, qui fait aujourd'hui la critique littéraire, sous le nom de Louis Dantin; le troisième, Gustave Bourassa,

frère aîné d'Henri, avec lequel je restai lié et qui mourut curé de St-Louis-de-France.

Elève du futur Mgr Langevin

Quels furent mes professeurs? J'ai dit que j'avais passé trois ans au collège; je n'eus en somme que deux professeurs importants durant ces trois années: Mgr Langevin, alors jeune ecclésiastique, qui m'enseigna les éléments latins et la syntaxe, et M. Harel, en versification. J'en eus d'autres qui venaient nous donner une heure d'anglais et de mathématiques, deux fois par semaine.

Le jeune ecclésiastique Langevin n'avait pas vingt ans; c'est dire que j'étais de six ans seulement plus jeune que lui. Intelligent, tout en finesse et en gaieté, l'abbé Langevin surpassait ses confrères par ses étonnantes qualités d'éducateur. Il expliquait toute chose avec une clarté patiente, empreinte de bonté. Il s'adressait à ceux de ses élèves dont l'esprit était lent, pour s'assurer qu'ils avaient bien saisi l'explication; s'il jugeait insuffisante leur compréhension d'un sujet il n'hésitait pas à le traiter de nouveau, et sous une forme différente, pour le faire pénétrer à fond dans ces esprits rebelles. Je ne le perdus jamais de vue et fus même invité plusieurs fois à passer la fin de semaine avec lui chez son père. Il entra chez les Oblats et se consacra à l'enseignement à Ottawa. Il devint ensuite professeur de théologie, puis quitta cette chaire pour occuper la cure de Winnipeg. Peu de temps après il était appelé au siège archépiscopal de Saint-Boniface, où il eut la malchance de tomber en plein milieu de la crise qui sévissait à cette époque au sujet des écoles du Manitoba. Je crois que je fus son principal correspondant jusqu'à son décès, dans ses relations avec sir Wilfrid Laurier. Mais il ne s'agit plus là du Collège de Montréal.

L'abbé Harel, professeur de versification, qui m'avait largement préparé à mon entrée dans sa classe

sans m'arrêter à la méthode, était de beaucoup plus âgé que l'ecclésiastique Langevin. Il s'intéressait vivement à ses élèves et les suivait de près dans leurs études. Bien qu'il fût assez peu accueillant, il avait l'estime de tous ses élèves, car il était animé d'un beau sentiment de justice.

M. Bédard, providence des pauvres

J'eus comme maître de discipline, chez les "petits", l'abbé Bédard, que nous aimions beaucoup. Je le revis souvent après ma sortie du collège à la banque que nous fréquentions. Il était à la paroisse Notre-Dame et ne pouvait pas résister aux demandes de ses anciens élèves qui avaient besoin de son aide. Il apparaissait chaque jour à la banque pour renouveler de petits billets de dix ou vingt dollars, qu'il avait endossés pour de pauvres

hères qui n'arrivaient pas à se débrouiller seuls. Il me disait que, bien que je fusse réfractaire à la règle du silence, il me devait de la reconnaissance pour le feu que je mettais dans les sports. Il était ainsi assuré, ajoutait-il, de la présence de tous ses poussins regardant avec intérêt la partie qui se jouait. "Comme vous n'étiez pas grand, disait-il, votre place dans la procession qui s'organisait pour aller à la salle à manger ou à l'église était vers le centre; je constatai que vous ne cessiez de parler aux élèves qui vous entouraient; aussi je vous avais placé à l'arrière, près de moi, afin que vous ne donniez pas le mauvais exemple à vos voisins. Je marchais immédiatement derrière vous mais vous vous tourniez sans cesse pour me parler." Voilà peut-être comment s'est établie, dans le cours des années, ma réputation d'être un grand bavard.

Racul DANDURAND
sénateur.

"MON VIEUX COLLEGE"

La Compagnie de Saint-Sulpice célèbre le troisième centenaire de sa fondation par Monsieur Jean-Jacques Olier.

A cette occasion, des historiens raconteront les grandes oeuvres et rappelleront les hautes vertus des Sulpiciens, oeuvres et vertus qui ornent l'histoire de l'Eglise et font partie intégrante de l'histoire du Canada. Les messieurs de Saint-Sulpice ont, en effet, joué un rôle de tout premier ordre dans la formation sacerdotale et l'éducation, en France et en Amérique, Montréal, notamment, en est le témoin depuis près de trois siècles.

Ces fêtes sulpiciennes provoquent en moi beaucoup de souvenirs qui se rattachent à mon Alma Mater, le vieux collège de Montréal, qui comptera bientôt deux cents ans d'existence.

Comme plusieurs de mes contemporains, je puis dire que les attaches de ma famille au Collège de Montréal remontent à un lointain passé et se sont fortifiées de génération en génération. Il y a cent ans, mon père était un élève de l'ancien collège de Montréal, situé, alors, aux environs de la rue Saint-Paul. Trente ans après, mes frères aînés étudiaient au petit séminaire de la rue Sherbrooke. En 1885, j'y arrivais à mon tour. Maintenant, ce sont mes fils qui continuent la tradition familiale. C'est dire que le Collège de Montréal m'est cher à plus d'un titre.

Quand je retourne à mon vieux collège, la pensée de la tâche admirable accomplie depuis si longtemps par les Sulpiciens s'ajoute à mes réminiscences personnelles; et je suis alors enveloppé par le passé. Je ne puis, dans ce bref article, rappeler avec précision les nombreux événements de ma vie de collège qui, en dépit des années, ont

gardé dans ma mémoire toute leur fraîcheur. On comprend que chacune de mes visites au vieux collège de la montagne réveille le temps de ma jeunesse et ravive mon estime pour les Sulpiciens.

Je le demande à tous les anciens, restés fidèles à eux-mêmes et sensibles aux charmes du passé, comment échapper à l'émotion en revoyant le vieux collège peuplé de tant de souvenirs: souvenirs des anciens jours, des premières impressions de l'âme; souvenirs des professeurs d'autan, de nos compagnons d'études; souvenirs de notre vie d'écoliers dont la sérénité, quoi qu'on en ait dit et qu'on en dise, n'a jamais été égalée dans la suite des années? Dans les élèves d'aujourd'hui, je revois la gent écolière de mon temps. Aujourd'hui comme hier, quelle force dans cette jeunesse!... cette insouciance!... ces yeux qui regardent plus loin que l'obstacle et qui défient l'avenir! J'aime à les voir bien disciplinés sous la prudente et souple direction de Saint-Sulpice, emplissant la chapelle, "notre chapelle", chantant les cantiques que nous chantions accomplissant les mêmes cérémonies que nous, jouant dans nos vastes cours, étudiant les mêmes classiques, avec des heures qui alternent entre la gaieté et la tristesse, et regardant les gens graves avec l'air de dire: "Ce que nous ferons mieux, nous autres, demain!"

C'est ici surtout que l'histoire se répète.

Figures aimées du temps jadis

Fermant les yeux, je me revois dans mon bon et vieux collège, regardant, moi aussi, l'avenir et avec quel printemps dans le coeur! Je pense aux directeurs du collège, à

cette époque déjà éloignée; le paternel Monsieur Pierre Dégère, puis le vif et minutieux Monsieur Lelandais. Je vois passer dans mon souvenir Monsieur Dupret, le parfait économiste; les rigides maîtres de discipline, Monsieur Bernard, Monsieur Hébert; les professeurs du temps: Monsieur Schlickling, en rhétorique, ami enthousiaste du Beau; en Belles-Lettres, Monsieur Laliberté, pédagogue qui mettait à l'épreuve le caractère de ses élèves; Monsieur Chevrier, qui "repré-
nant" avec énergie le lecteur, au réfectoire; Monsieur Charrier, causeur abondant, professeur plein de condescendance; Monsieur Henri Gauthier, professeur d'histoire, instruit et disert; Monsieur René Labelle, distingué, initiateur heureux, artiste entraînant sous la direction de qui la fanfare du Collège de Montréal connut des jours de célébrité. Je le sais bien puisque, j'y frappais la grosse caisse, alors que Joseph Fortier et Joseph Morin claironnaient sur le "cornet", que Léopold Guérin et Frédéric Pelletier pistonnaient leur trombone, que François-Xavier Massicotte faisait ronfler sa contrebasse, que Philippe Desjardins clarinettait, que Gustave Beaudoin turlutait sur le piccolo.

De tous les maîtres et professeurs de ce temps-là, deux seulement vivent encore: Monsieur Portier et Monsieur Lepoupon, maintenant octogénaires.

Comment ne pas se souvenir aussi des magnifiques "messes en musique" dirigées avec tant d'ardeur par Monsieur Schlickling et que j'accompagnais sur l'orgue amplifié par quelques instruments d'orchestre et le piano, que maîtrisait déjà Emillien Renaud. J'entends encore les belles voix de l'abbé Laforce, de Joseph et Zénon Morin, de Raoul Masson, d'Henri Labrosse.

Et nos inoubliables représentations théâtrales! Telles que *Louis XI*, personnifié par Perron, *L'Avare*, avec le gros Poissant comme vedet-

te, *Don Quichotte*, le chevalier à la triste figure, interprété d'une manière si amusante par Camille Paquette et son ineffable Sancho, Georges Gauthier!

Toute une jeunesse qui revit

Aux camarades que je viens de nommer, je pourrais ajouter une longue liste où l'on verrait figurer des hommes bien connus et quelques-uns même devenus célèbres: Mgr Georges Gauthier, Mgr Aiphonse Deschamps, le juge Louis Boyer, le juge Brossard, Mgr Philippe Perrier, les abbés Roméo Neveu, Léonidas Perrin, Hormisdas Gagnon, Dosithée Lalanne, Oscar Gauthier, Gerald McShane, J.-B. Ouellette, Jules Massicotte, MM. Esiof Patenaude, Charles Beaubien, Ubald Dupras, Joseph Lamoureux, Fortunat Bourbonnière, Yvon Lamontagne, Louis Derome, Aegidius Fauteux, Francis Fauteux, Oswald Mayrand, et tant d'autres. C'est tout un peuple d'amis dont le souvenir nous envahit lorsque nous retournons au beau temps de notre jeunesse.

Mais il me faut limiter cette vue rétrospective, pour ne pas allonger outre mesure cet article écrit à la bonne franquette.

Les Sulpiciens savent graver dans le cœur de ceux qu'ils forment une estime respectueuse et inaltérable pour eux et leur oeuvre éducative.

Il fait bon d'emporter avec soi, dans la vie, la mémoire de ces éducateurs dignes, de ces prêtres pieux, de ces religieux libéraux qui pratiquent la perfection évangélique. Leur fidélité à des traditions séculaires s'harmonise avec un esprit de progrès qui sait adapter la vie et le programme d'études du Collège de Montréal aux idées et aux besoins de notre époque.

Et mon vieux collège continue l'oeuvre noble entre toutes de formation intellectuelle et morale de Saint-Sulpice, qui remonte si haut dans le passé et qui se poursuit

sous la sage direction des supérieurs et des maîtres d'aujourd'hui.

Avec tous mes camarades de jadis, je garde une admiration profonde pour le Collège de Montréal, où les Sulpiciens ne donnent pas que l'instruction mais où ils s'occupent et se préoccupent de l'éduca-

tion, plus nécessaire encore que l'instruction.

"J'aime mieux forger mon âme que la meubler", a écrit Montaigne. Or, c'est ce que comprend et fait mon vieux collège où chaque visite rajeunit mon cœur et renouvelle mes forces morales.

Jules-Edouard PREYOST
sénateur.

"LE PLUS BEAU TEMPS"

J'évoque le vieux Petit Séminaire où j'arrivai en 1890.

Je ne savais rien de rien: un séjour chez les Soeurs de la Providence, rue Fullum, avait été rompu par une maladie banale, de même que mon passage au Gesù.

Le directeur, M. Lelandais, m'accueillit avec douceur. Je ne puis pas dire que je tremblais de tous mes membres. Au fond, je m'engageais dans une aventure que d'autres avaient décidée pour moi, sort commun des potaches.

Le directeur me dicta cette phrase: "Les pommes que j'ai mangées étaient bonnes". J'écrivis *mangé*, sans accord. Cela me classait. On m'inscrivit en préparatoire, la plus lointaine des préparatoires, celle que l'on venait de confier à des Frères enseignants.

Je doublai cette préparatoire: "Il est si jeune", avait-on dit. De fait j'étais jeune. Je n'avais même pas fait ma première communion: la cérémonie où je m'approchai de la Sainte-Table eut lieu à l'église Bon-Secours. Une photographie perpétue ce souvenir où j'apparais en redingote et ceint de bleu. Mon directeur de conscience, M. Henri Gauthier, mon parrain de confirmation, Mgr Philippe Perrier, sont restés deux profondes affections de ma vie.

Je traversai assez bien les *éléments*. Mais je doublai ma *syntaxe*. Toujours cette terrible jeunesse; car, à la vérité, j'aurais pu être admis en *méthode*. J'étais ce qu'on appelle en économie politique l'élève "marginal", celui qui passe avec un point d'interrogation. Je n'acceptai pas le point d'interrogation, par crainte de le porter toute ma vie. La *syntaxe*, c'est la pierre

fondamentale. Autant valait solidifier la base. Chaque fois que j'ai, depuis, donné ce conseil à d'autres, j'ai eu la joie de les voir réussir.

Le reste de mes études n'offre pas plus d'intérêt; mais j'ai gardé du Séminaire et de mes maîtres un impérissable souvenir.

Combien sont venus nous dire à cette époque: "Vous vivez le plus beau temps de votre vie". Nous ne le croyions pas. Sans doute, il y a, après le collège, le rude apprentissage de la liberté et l'enivrement de l'action; mais rien n'efface les heures de paix et de recueillement, ni les joies, ni les ravissements de la première jeunesse.

La discipline, don précieux

Ce qui nous reste de ces moments heureux, c'est une discipline. On avait, au collège, le souci constant de la discipline. Nous n'y comprenions guère, évidemment; nous bougonnions sans cesse contre la règle. Mais nous l'absorbions. Elle nous pénétrait. Elle ne nous a plus quittés. Et peu importe que nous n'y obéissions pas toujours: elle demeure sans que nous le sachions. C'est la plus précieuse présence que le collège nous ait imposée.

Ce qui nous émouvait encore, c'était l'étroite collaboration que nous sentions entre nos maîtres, ceux qui venaient de France, ceux qui étaient du pays. Car, à cette époque, beaucoup venaient de France, et tous devaient séjourner en France, à la *Solitude*. Quelle communion cela faisait dans la culture et l'esprit!

Les temps ont changé, pour plusieurs raisons. "Comme vous êtes

peu nombreux" disait-on à un vieux Sulpicien qui rétorquait en souriant: "L'oeuvre est trop belle!" Aujourd'hui, le nombre de ceux qui sont venus de France s'épuise rapidement.

C'est malheureux. Autrefois, l'enseignement, la chaire de vérité, les initiatives sociales, s'enrichissaient du zèle français ajouté au dévouement canadien. Le maître canadien atténuait certaines ardeurs, le maître français suscitait certains élans. Cela n'est plus.

Voilà pourquoi nous accueillons avec intérêt l'initiative de Stanislas, dominée, orientée, voulue et menée à bien par un ancien du Collège de Montréal, le sénateur Raoul Dandurand. Elle donnera des fruits et suscitera des imitations qui seront d'heureuses reprises. Elle a déjà provoqué, ou du moins préci-

pité, l'institution d'une *école normale secondaire* à laquelle Saint-Sulpice n'est pas étranger et où revivra sans doute l'ancienne formule franco-canadienne.

Respectueux de l'humilité sulpicienne, je n'ai pas nommé mes maîtres. Je les ai confondus dans mon affection. Il vaut mieux ainsi. Ceux qui vivent encore sentiront le sentiment qui les remercie profondément. Comment oublierions-nous les autres? J'évoque avec émotion, toujours, ces artisans de l'esprit, semeurs d'idées, fidèles aux plus hautes disciplines de l'âme et de l'intelligence. Ils dorment parmi nous du sommeil qui consacre la tâche accomplie, et leur souvenir conduit notre voix et soutient notre main sur l'outil qu'ils nous ont confié et où nous sentons encore la trace de leur fermeté.

Edouard MONTPETIT

"LA CHAUVÉ-SOURIS"

Il n'y a pas de bête plus repoussante, parmi les mammifères ailés qui sillonnent l'espace, que la chauve-souris. Il est vrai que cet oiseau nocturne joue un rôle très utile, paraît-il, en pourchassant et en dévorant les insectes nuisibles, mais il n'y a rien de gracieux dans son vol et ses ailes armées de pointes meurtrières en font la terreur des enfants. Sa présence dans un paysage crépusculaire n'est guère mieux accueillie par les plus grands. Sa tête chenue, ses oreilles angulaires et ses petites dents voraces n'inspirent ni admiration, ni confiance, ni sympathie. Elle peut cependant, dans certains cas, faire la joie des écoliers espiègles et des collégiens en rupture de ban avec l'austère discipline du séminaire, comme le témoigne l'anecdote suivante.

C'était en l'an de grâce dix-neuf-cent-trois. La nature renaissante balançait aux branches des arbres ses bourgeons printaniers. Les élèves du Collège de Montréal venaient de faire la prière du soir en commun, avec leur recueillement habituel, dans la traditionnelle chapelle, suivant le règlement des Messieurs de Saint-Sulpice, et montraient prendre leur repos dans les grands dortoirs dont tous les anciens respirèrent la solennelle atmosphère. C'était donc l'heure du grand silence, silence que pas le moindre chuchotement ne devait briser... Voici que soudain, chacun ayant à peine regagné son lit, oreillers, draps, couvertures, culottes et que sais-je encore, commencent à s'entre-croiser dans l'espace, tandis que mille cris font retentir les échos scandalisés de ce sanctuaire du sommeil, au sein d'une hilarité générale. Est-ce grève ou révolution? Que non pas. Une innocente

petite chauve-souris, fidèle à la fonction à elle assignée par le Créateur, s'était tout simplement introduite dans le dortoir par une des fenêtres grandes ouvertes, sans se douter que son arrivée créerait une telle commotion chez ses hôtes d'un soir. Le surveillant préposé à la garde du troupeau tapageur que nous étions, le bon abbé Fournet, interrompt brusquement sa marche méditative entre les lits impeccablement alignés, fait demi-tour — à la manière d'un homme qui a fait son service militaire — et, face à la mitraille, lance d'une voix stridente... et qui résonne encore dans mes oreilles, ces fulgurantes paroles: "Se peut-il qu'une si petite bête en amuse quatre-vingt-dix autres!" L'effet fut immédiat. Nous fûmes tous cloués sur place par cette cinglante apostrophe et tout rentra dans l'ordre.

Inutile d'ajouter que je ne sais ce qu'il arriva à l'héroïne de cette fête éphémère, mais je suis certain que si Dieu par hasard lui prêta vie jusqu'à ce jour, elle ne sait pas encore la savoureuse contribution qu'elle fournit à mes souvenirs de collège... et encore moins la verte et durable leçon dont elle fit inconsciemment bénéficier les élèves de ma génération.

* * *

L'incident raconté plus haut n'est qu'une petite tranche de vie collégiale. Il met en lumière, d'une part, la trop fréquente inclination d'étudiants par ailleurs assez sérieux à profiter de la moindre occasion pour rompre la monotonie de leur routine quotidienne, et, d'une autre, il fait ressortir l'esprit vif et pétillant d'un maître entraîné à saisir immédiatement la nature d'une situation, même imprévue.

Je pourrais laisser ainsi glisser de ma plume une foule d'autres anecdotes qui feraient revivre les professeurs aussi dévoués qu'érudits qui inculquèrent dans nos âmes d'adolescents les principes inspirateurs de toute vie chrétienne et bien disciplinée. Cela ne veut pas dire, certes, que tous les disciples de ces savants maîtres mettent totalement en pratique les leçons qu'ils en reçurent, en commençant par le modeste auteur de ces lignes. Le seul souvenir de leur piété, de leur dévouement, de leur humilité, de leur esprit de travail, de leur

délicatesse d'âme et de la grande régularité de leur vie créa cependant chez nous une impression que rien ne peut effacer. Aussi est-ce le devoir de tous les anciens élèves de ces grands éducateurs que sont les fils distingués de M. Olier, de leur adresser l'expression de leur cordiale reconnaissance et de leur filiale affection, à l'occasion de cette célébration du troisième centenaire de l'établissement de leur très méritoire Compagnie au Canada. Je remercie le *Devoir* de m'avoir facilité l'accomplissement de cette très agréable tâche.

Gustave LACASSE, M.D.
sénateur.

SOUVENIRS D'UN "PHILOSOPHE"

Au collège, c'est du matin au soir et du soir au matin la vie en commun, à la chapelle, à l'étude, en classe, au réfectoire, au dortoir, en récréation. Je crois qu'à cause de cela les derniers ennemis du communisme se recruteront chez d'anciens collégiens.

Il y a deux autres élèves du Séminaire de philosophie au Devoir, MM. Edouard Biron et Etienne Gaultin. Tous trois nous nous accordons à dire que c'est un aspect accessoire de la vie de "philosophe" qui nous séduisait le plus: avoir sa chambre à soi.

Simple cellule blanche à la hauteur de cette chambre et meublée d'un lit étroit, qu'on devait faire soi-même, d'un lavabo, d'une bibliothèque juchée sur une table aux pieds grêles. Mais on avait sous la main sa malle personnelle aux compartiments secrets.

La règle proscrivait les images profanes et les murs hauts et blancs ne s'ornaient que de quelques photos familiales et de chromos de la rue "Saint-Sulpice" de Paris.

Propre, la cellule l'était tant qu'on le voulait: on n'avait qu'à manier soi-même balai et époussetoir. Mais telle qu'elle c'était un "home".

Le luxe incomparable de ces chambrettes, c'était la lumière. Accroché au flanc du Mont-Royal que les gratte-ciel n'escaladaient pas encore, l'édifice du Séminaire dominait la cité. Ah! les rayons d'or qui, les jours ensoleillés, inondaient les murs immaculés et attiraient vers la fenêtre le séminariste. Au loin, il voyait briller le fleuve, entre le joug noir des ponts à travers des nuages d'une paresseuse fumée qui effiloçait son crêpe aux flancs des élévateurs; plus près de lui, reliées par des vergers dé-

valants que l'automne piquait de points vermillon, la masse de pierres patinées du Grand et du Petit Séminaire. Là s'achevait l'élégante chapelle du Grand Séminaire et l'architecte, en pleine vogue, construisait en face la maison-mère des Soeurs de la Congrégation, élevant sur son dôme, en une assumption perpétuelle, la reine de Ville-Marie.

Tout n'était pas, à mon modeste avis, très esthétique dans la construction du Séminaire due, disait-on, à M. de Foville, ancien polytechnicien entré tard à Saint-Sulpice. Il fallait admirer de confiance une maison de belle pierre sans doute, mais au front ceint comme une Andalouse de son peigne, de floritures de tôle.

La propreté des cellules reflétait celle de toute la maison dont les parquets, miroirs périlleux, étaient cirés comme en France par des domestiques qui chausaient des broses à leurs pieds, dont les rampes vernies fulguraient d'éclairs; cependant qu'à chaque palier brillait, immaculé, une statue de la Vierge.

Dans toute la maison, quelque chose de discrètement cossu, introuvable dans nos collèges de campagne: ameublement moderne et astiqué, cabinets de physique et de chimie nantis de tout le bric-à-brac de laboratoires sérieux, réfectoire bien garni, tables solides et propres chargées de mets bien préparés.

* * *

Je m'aperçois que j'ai surtout parlé du côté matériel de la vie de "philosophe". C'est rendre une bien fragmentaire justice à mes maîtres.

Car ce qui faisait surtout la "philosophie", c'était l'atmosphère. La règle était austère, mais facile à suivre dans les pas de maîtres qui s'y soumettaient de corps et d'esprit. De différences avec les élèves, il n'y en avait que d'insignifiantes: au réfectoire s'avérait, marquée par un quart de bouteille de "rouge" ou de "blanc", la présence de plusieurs professeurs français. Encore parmi ceux-ci, bon nombre se montraient-ils, par scrupule, abstinents à table ou bien, faisaient-ils, en compensation, bénéficier leurs voisins immédiats du faux-filet aux petits pots que la cuisine leur offrait plus souvent qu'à nous.

Dans peu de maisons, outre les sulpiciennes, existe cette intimité de vie entre élèves et professeurs: au réfectoire, en récréation, partout. C'était là l'un des charmes moraux de l'institution. A vingt ans comme à dix, on est enfant et sans pitié. Nous moquions les travers de nos bons maîtres et de ceux aussi qui avaient été leurs maîtres et dont les attitudes penchées ou cassées, dans les vieux cadres de la salle de lectures spirituelles, nous ont causé plus d'une distraction. (La seule exception dans la galerie était M. Olier, roté comme la justice et qui portait barbe de mousquetaire, frivolité éloignée de la mortification sulpicienne).

Mais quand nous étions accrochés en récréation et entraînés à faire les cent pas avec un professeur, nous étions forcés d'admettre in petto que nous avions la bonne fortune de causer le plus souvent avec des érudits qui avaient le savoir aimable des saints.

Et c'est ainsi que même les réfractaires — et il y en avait parmi 150 élèves! — gardaient et gardent quelque chose de leur passage à Saint-Sulpice, ne serait-ce que le souvenir de prêtres sacrifiés, clouant leur vie, par un acte volontaire quotidien — car le Sulpicien quitte la compagnie quand il veut — à une haute règle spirituelle.

De plus, quelques-uns, comme moi, eurent la chance d'avoir comme directeur et professeur un homme aussi versé dans les sciences exactes que dans les lettres. Ancien polytechnicien comme M. de Foville, il ne fit jamais de son élève un mathématicien et même un tabouleur; mais, avec un tact sans pareil, il aida l'entrée dans un monde où ce élève avait à se débattre seul. Ce sage, ce savant était mon aîné d'à peine quatre ans!

Comme le fait dans son article M. Montpetit, beaucoup de gens déploreront la disparition des professeurs français dont tous, il faut le dire, ne s'adaptaient pas, mais ils apportaient en compensation le fruit de longues traditions humanistes, un culte de la discipline qui semble être d'un autre climat un désintéressement qui est le restet du plus pur esprit religieux et, pour leurs élèves, sans le manifester jamais, en s'abstenant pudiquement même de faire semblant de les suivre hors des murs du Séminaire, une affection de grand frère.

Quel malheur que pendant tant d'années une sorte de pont-levis moral ait semblé se relever sur les élèves dès qu'ils sautaient de ces douceurs oasis sulpiciennes dans le "hièle".

Louis DUPIRE

SOUVENIRS D'UN AUTRE "PHILOSOPHE"

Louis Dupire me pardonnera sans doute de plagier le titre de son actualité de samedi si je lui répète — le lui ayant déjà dit — qu'il n'est pas possible de décrire, avec plus de réalisme qu'il l'a fait, la vie au Séminaire de Philosophie. En le lisant, j'ai revécu les jours si non heureux — j'étais arrivé un peu désemparé au Séminaire de la montagne — du moins apaisants et salutaires que j'ai passés dans cette accueillante maison. Et si je livre ces lignes aux lecteurs du Devoir, ce n'est certes pas pour compléter la chronique, parfaite en tous points, de mon camarade, mais pour joindre aux siens les hommages que je dois à la vénérable Compagnie de Saint-Sulpice et à mes maîtres du temps, encore bien vivants, Dieu merci! Ces maîtres, c'était d'abord Mgr Léonidas Perrin, aujourd'hui prélat de la Cour de Rome, dont le verbe charmeur et les exposés lumineux surent me réconcilier avec les austères auteurs de philosophie que j'avais boudés antérieurement; et c'était aussi le souriant M. Dupaigne, professeur de sciences, que nous voyions évoluer avec tant d'aise au milieu de ses redoutables appareils de physique. Je m'en voudrais d'oublier le bon et paternel M. Lepoupon, dont les lectures spirituelles, semblait-il, nous laissaient meilleurs.

Si je n'avais à vous faire connaître, comme type de formation sulpicienne, que le scribe obscur qui griffonne ces lignes, le prestige des fils de M. Otter n'en serait guère relevé. Mais ma classe compte aussi, heureusement, des personnages qui ont fait grand honneur à leur Alma Mater. Pourquoi n'en pas nommer quelques-uns? Mgr Zéphyr Marois, venu comme moi de Québec et qui fut vicaire général de Regina; M. le chanoine Adélard Harbour, curé de

la basilique-cathédrale de Montréal, dont le seul nom évoque le prédicateur désert. (Son rang, en classe, était le premier. Il n'en démordait pas. Mais je doute qu'aucun de ses condisciples lui en ait jamais gardé rancune.) Dans le clergé, encore, M. l'abbé Gédéon Sanche, le jovial curé de Notre-Dame des Neiges, qui joignait à ses qualités déjà très prometteuses celles d'un magnifique chanteur; M. l'abbé Agis Choquette, un artiste et un érudit, mort il y a quelques années et regretté de tous. Puis, parmi les laïques, M. le sénateur Élie Beaugregard, M. Édouard Labelle, qui a fait sa marque dans le droit et la finance, M. Antoine Boileau, le modèle des tabellions, qui m'honore toujours de sa fidèle et précieuse amitié, M. Henri Comte, un confrère en journalisme doublé d'un consul. On m'excusera bien d'avoir accolé au mien les noms de ces condisciples de qualité: c'est une petite satisfaction d'amour-propre que je tenais à me payer.

De M. le chanoine Harbour, je voudrais rappeler un geste qui a eu du retentissement sur toute ma vie. Il vint un jour me prier, avec d'aimables instances, de faire partie de la Schola dont il était l'habile directeur. Je n'eus pas le courage de refuser. Et cela me procura le plaisir de "marier" mon humble voix à la belle basse-taille de mon ami Comte. Mais ce ne fut pas tout, puisque j'ai dû probablement trouver la finalité à cette carrière de maître de chapelle où j'ai "duré" subseqüemment pendant près d'un quart de siècle. Vous avez assumé cette fois-là, Monsieur le chanoine, une bien grave responsabilité!...

Instruction, formation spirituelle, bons conseils prodigués avec une

discrétion toute sulpicienne, — et le songe, en cet instant, à l'incomparable guide que fut pour moi le saint et regretté M. Volbart, — voilà ce que nous avons reçu de vous, chers et vénérés maîtres; et si tous n'en ont pas profité au même degré, cha-

cun du moins en a tiré assez de bon pour qu'il éprouve aujourd'hui le besoin de vous en dire sa gratitude et de souhaiter à votre très méritante Compagnie le prolongement, à travers les siècles, de son oeuvre si éminemment bienfaisante.

Edouard BIRON

SOUVENIRS D'UN RHETORICIEN DE 1888

Cher Monsieur Dupre,

Voulez-vous permettre à un Rhetoricien de 1888 de se joindre à vous et à M. Edouard Biron pour apporter la pierre de ses souvenirs à l'édifice de la reconnaissance qui s'élève à la gloire de Saint-Sulpice à Montréal?

Mes souvenirs du Collège de Montréal remontant à cinquante-quatre années, il est naturel qu'ils ne soient pas demeurés aussi vifs que les vôtres. Je me contenterai de poser certains jalons qui permettront aux anciens comme moi de mieux se rappeler le vieux collège de la rue Sherbrooke. En *Eléments Latins* et en *Syntaxe*, nous étions assez nombreux pour former deux classes. En *Sixième*, je fus l'élève de M. Elphège Fillatrault, qui supporte encore allègrement sa quatre-vingtaine. Or il paraît que j'y fus un cancre. Mais en *Cinquième*, je passai sous la férule pas trop compatissante aux *péripécies* de M. Stanislas Charrier, que je devais revoir en 1910, alors qu'il m'engagea comme maître de chapelle à Saint-Jacques. M. Charrier me mania si bien qu'en *Méthode*, où les deux *Syntaxes* se fondirent, je rencontrai Arthur Curotte, aujourd'hui Monsignore et chanoine de Saint-Jean de Latran. Or Arthur Curotte prit tout de suite la tête de la classe et grâce au schooling reçu de M. Charrier, l'embottai le pas et me maintins bon second avec de bien rares relaps, jusqu'à la fin du cours. N'est-ce pas une fière reconnaissance que je dois à M. Charrier?

Un de nos professeurs les plus remarquables, pour diverses raisons, fut M. Jean-Pierre Schlickling. Né en Alsace, vicaire à Bitche pen-

dant la guerre de 1870-71 et échappé par miracle aux tenailles des quelque 50,000 Prussiens du Prince Rouge qui, pendant six semaines furent retenus par cette petite ville sans fortifications ni artillerie, ses récits ont dû passionner, comme nous l'étions, des centaines d'élèves.

Excellent musicien et bon chef, qui n'avait qu'un défaut, celui de s'exciter un peu à la direction, c'est lui qui conta l'*Antigone* de Sophocle avec les chœurs de Mendelssohn, dans la langue originale, car il était helléniste distingué. Le rôle d'*Antigone* était tenu par un enfant qui devint plus tard M. Dosithee Lalanne, Sulpicien et supérieur du collège pendant plusieurs années; celui de Cléon avait été confié à M. St-Cyr, plus tard juge, puis président de la Commission du Tramway. Vers 1890, M. Schlickling sortit de la Compagnie de Saint-Sulpice pour entrer chez les Trappistes; il mourut abbé de son ordre à Lérins.

M. Flavien LaLiberté, qui fut notre professeur de Seconde, n'aimait pas Victor Hugo. Pour l'avoir mis au premier rang parmi les poètes français du 19^e siècle, je reçus une sermonne mi-fique, mi-paternelle, dont d'ailleurs je me tirai en réclant les fameux vers de Louis Veuillot que, pour les innombrables qui les ont sûrement oubliés, je citerai d'une mémoire longue d'un demi-siècle:

Jusques où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom;
Rendu justice enfin que ne t'a-t-on;
Quand donc au mont qu'académique on
De roc en roc, grimperas-tu, rare homme?

De tout temps le chant grégorien fut en honneur dans une maison qui était un Petit Séminaire, mais avant 1900, il s'appelait Plain-Chant

et nous était enseigné par une méthode sise à la fin du Cantus qui était le résumé du Graduel-Antiphonaire officiel. Or cette méthode nous enseignait que plus la Fête était solennelle, plus il fallait chanter lentement. Tout s'y mesurait: la carrée étant un temps, la losange, un demi-temps, et la caudée, un temps et demi.

Un sulpicien musicien qui avait été maître de chapelle à Notre-Dame pendant plusieurs années, M. Calixte Desrochers, fut transféré au Collège où naturellement on lui confia la musique: c'est-à-dire le choeur et la fanfare. A celle-ci il donna tous ses soins et la conduisit à un assez haut degré d'efficacité. J'en héritai en mon année de Seconde, mais je passai la main l'année suivante à l'abbé Hermas Langevin, frère de l'Archevêque de Saint-Boniface, qui fut plus tard curé de la Nativité d'Hochelega.

De 1882 à 1888, les prêtres musiciens, d'étude ou d'instinct, ne manquèrent pas au Collège. En plus de M. Schlickling et de M. Desrochers, je dois mentionner M. René Labelle, qui était un remarquable pianiste, l'abbé Latraverse, aussi brillant cornettiste que n'importe quel professionnel, l'abbé Laforce, qui mourut curé de Chambly, l'un des plus beaux ténors que j'aie jamais entendus et qui, s'il fut resté dans le monde, eût pu être l'étoile de n'importe quelle salle d'opéra. L'abbé Delinelle qui se défroqua plus tard et qu'en 1891, je retrouvai clarinettiste-solo à l'École Militaire de Saint-Jean; c'était un excellent

organiste et feu Alexis Contant s'étant trouvé malade un jour qu'il devait accompagner à l'orgue la Sainte-Cécile, de Gounod, en un jour de grande fête, Delinelle le remplaça au pied levé, faisant, du moins c'est lui qui le dit, une lecture à première vue. L'abbé Hermas Langevin était aussi très bon musicien et chantait avec goût.

Notre classe, en dehors de Monsignore Arturo Curotte, canonico lateranense, n'eut qu'une illustration ecclésiastique, Mgr Emile Roy qui fut l'un des vicaires généraux de Mgr Bruchési, mais elle fournit près de la moitié de son nombreux contingent au clergé paroissial et missionnaire. La classe qui suivait la nôtre, la Rhétorique-1889, fut plus heureuse que nous sous ce rapport, puisqu'elle comptait Georges Gauthier, le futur archevêque, et Roméo Neveu, le futur supérieur de Saint-Sulpice.

Et hæc olim meminisse juvabit, dit le poète. En 1888, nous voulions bien, mais nous n'étions pas convaincus. En 1941, nous cherchons à ressusciter la jouissance du souvenir, mais nous ne le pouvons pas toujours. Il est une chose cependant que nous ne pouvons oublier: c'est le dévouement silencieux mais toujours enveloppant de nos maîtres et c'est pour cela que, depuis la fondation de l'Association des Anciens Elèves, je ne voudrais pour rien au monde, manquer de retourner au Collège de Montréal, dont quelques coins au moins sont restés pour nous rappeler ce qu'ont vu nos jeunes yeux.

Frédéric PELLETIER



Société de
Généalogie de
Drummondville

545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|----|
| AVERTISSEMENT | 4 |
| PRÉFACE | 5 |
| Olivier Maurault, P.D., P.S.S. | |
| FÉLICITATIONS ET BÉNÉDICTION de S. S. PIE XII | 7 |
| A la radio | |
| SAINT-SULPICE ET MONTRÉAL | 9 |
| Adhémar RAYNAULT, maire de Montréal. | |
| M. OLIER ET LES SÉMINAIRES | 12 |
| Mgr Philippe PERRIER, V.G. | |
| SAINT-SULPICE ET LES MISSIONS | 19 |
| Olivier MAURAUULT, P.D., P.S.S. | |
| Au Grand Séminaire | |
| SERMON de S. Ex. Mgr ANTONIUTTI | 22 |
| SAINT-SULPICE. - VILLE-MARIE | 32 |
| Cantate de MM. Clément MORIN, P.S.S. et Robert PROVOST, eccl. | |
| DISCOURS de M. J.-E. MOREAU, P.S.S. | 34 |
| A Notre-Dame | |
| L'ŒUVRE DE M. OLIER | 36 |
| Henri GARROUTEIGT, P.S.S. | |
| PRÉSENTATION | 40 |
| Arthur DUBEAU, P.S.S. | |
| SERMON de Mgr Camille ROY, V.G. | 41 |
| Au Cercle Universitaire | |
| PRÉSENTATION | 48 |
| J.-E. MOREAU, P.S.S. | |
| DISCOURS de M. Frs FAUTEUX | 50 |
| DISCOURS de S. Em. le cardinal VILLENEUVE | 51 |
| Du journal "Le Devoir" (Sauf deux articles en anglais.) | |
| JEAN-JACQUES OLIER | 54 |
| Mgr Paul-Émile LÉGER, V.G. | |
| ST-SULPICE ET LA FONDATION DE VILLE-MARIE. | 61 |
| Marie-Claire DAVELUY | |
| THE SULPICIAN OF PARIS AND MONTREAL | 70 |
| William Henry ATHERTON, K.S.G. | |
| SAINT-SULPICE DANS LE MONDE. | 81 |
| Henri GARROUTEIGT, P.S.S. | |

TROISIÈME CENTENAIRE DE SAINT-SULPICE

| | |
|--|-----|
| LES SUPÉRIEURS PROVINCIAUX A MONTRÉAL . . . | 85 |
| Henri GAUTHIER, P.S.S. | |
| SULPICIENS ET ÉLÈVES DE SAINT-SULPICE ÉLEVÉS À L'ÉPISCOPAT . . . | 90 |
| Georges-Henri LACASSE, P.S.S. | |
| MONSEIGNEUR LARTIGUE | 96 |
| Léon POULIOT, S.J. | |
| LE GRAND SÉMINAIRE | 99 |
| Barthélemy GATTET, P.S.S. | |
| LA CHAPELLE DU GRAND SÉMINAIRE | 104 |
| Éthelbert THIBAUT, P.S.S. | |
| LE COLLÈGE DE MONTRÉAL | 106 |
| Jean-Baptiste VINET, P.S.S. | |
| LE SÉMINAIRE DE PHILOSOPHIE | 111 |
| Jean-Paul LAURENCE, P.S.S. | |
| L'EXTERNAT CLASSIQUE SAINT-SULPICE | 113 |
| Gérard CHAPUT, P.S.S. | |
| LE COLLÈGE CANADIEN | 116 |
| Philippe LAJOIE, P.S.S. | |
| ÉCOLE SACERDOTALE ST-JEAN-L'ÉVANGÉLISTE. | 119 |
| Edgar PELTIER, P.S.S. | |
| L'INSTITUT PIE XI | 122 |
| J.-B. DESROSIERS, P.S.S. | |
| LES COURS DE LITTÉRATURE À L'UNIVERSITÉ. | 125 |
| Émile CHARTIER, P.D. | |
| L'ŒUVRE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE DES SULPICIENS AU CANADA | 128 |
| Antonio DANSEREAU, P.S.S. | |
| LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-SULPICE | 134 |
| Cécile LAGACÉ | |
| NOTRE-DAME — « LA PAROISSE » | 138 |
| Jean DOMBREVAL | |
| NOTRE-DAME — L'ÉGLISE | 143 |
| Louis BOUHIER, P.S.S. | |
| NOTRE-DAME — SES ARCHIVES | 148 |
| Raoul BONIN, ptre-curé | |
| NOTRE-DAME DE BONSECOURS | 151 |
| Entretien avec M. H.-E., Legrand, P.S.S. — Alfred AYOTTE | |
| SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR | 154 |
| Julien PERRIN, P.S.S. | |
| NOTRE-DAME-DE-LOURDES | 157 |
| Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S. | |
| L'ANNONCIATION D'OKA | 160 |
| Hector NADEAU, P.S.S. | |

TROISIÈME CENTENAIRE DE SAINT-SULPICE

| | |
|--|-----|
| GENTLEMEN OF ST. SULPICE AID ENGLISH-SPEAKING CATHOLICS | 162 |
| Gerald J. McSHANE, P.S.S. | |
| SAINT-SULPICE ET LES COMMUNAUTÉS | 164 |
| Abbé Élie-J. AUCLAIR | |
| LA RÉNOVATION GRÉGORIENNE | 167 |
| Clément MORIN, P.S.S. | |
| L'ŒUVRE PONTIFICALE SAINT-PIERRE-APÔTRE | 172 |
| Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S. | |
| LES RUES SULPICIENNES DE VILLE-MARIE | 175 |
| Entretien avec M. E.-Z. Massicotte — Alfred AYOTTE | |
| LES CHARITES DE SAINT-SULPICE | 178 |
| J.-H. RAINVILLE, sénateur | |
| RÉMINISCENCES D'UN DOYEN | 180 |
| Raoul DANDURAND, sénateur | |
| « MON VIEUX COLLÈGE » | 184 |
| Jules-Edouard PRÉVOST, sénateur | |
| « LE PLUS BEAU TEMPS » | 187 |
| Edouard MONTPETIT | |
| « LA CHAUVÉ-SOURIS » | 189 |
| Gustave LACASSE, M.D., sénateur | |
| SOUVENIRS D'UN « PHILOSOPHE » | 191 |
| Louis DUPIRE | |
| SOUVENIRS D'UN AUTRE « PHILOSOPHE » | 193 |
| Edouard BIRON | |
| SOUVENIRS D'UN RHÉTORICIEN DE 1888 | 195 |
| Frédéric PELLETIER | |

NIHIL OBSTAT :

Irénée SAUVÉ, P.S.S.,
Censor deputatus.

Marianopoli, die 25a novembris 1941.

IMPRIMI POTEST :

J.-E. MOREAU, P.S.S.,
Sup. Provincialis.

Marianopoli, die 2a decembris 1941.

IMPRIMATUR :

† Joseph CHARBONNEAU,
Arch. Marianopolitanus.

Marianopoli, die 4a decembris 1941.

Achevé d'imprimer le 20 décembre 1941

P A R

L'IMPRIMERIE POPULAIRE, LIMITÉE

— Éditrice du *Devoir* —

430-EST, NOTRE-DAME

Montréal



